


Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LA

THÉORIE DE L'AVENIR.



ÉTUDES

SUR LA

THÉORIE DE L'AVENIR,

OU

CONSIDÉRATIONS

SUR LES MERVEILLES ET LES MYSTÈRES DE LA NATURE, RELATIVEMENT AUX FUTURES DESTINÉES DE L'HOMME.



. . . . *Studio disposta fideli.*
LUCR., lib. I.

Par F. C. T.....

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis celle du Pont de Lodi, N° 9.

1810.



ÉTUDES

SUR LA

THÉORIE DE L'AVENIR.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAPITRE IV.

De la faculté de parler, comme source de la pensée.

QUAND on a eu le courage de lire tout ce que les plus célèbres métaphysiciens ont écrit sur l'origine de nos idées et la faculté que nous avons de les exprimer d'une manière qui appartient exclusivement à l'homme, on est tout étonné de la difficulté qu'on éprouve à fixer son opinion sur une question aussi simple que celle-ci : L'homme ne pense-t-il que parce qu'il a la faculté de parler, ou

ne parle-t-il que parce qu'il a la faculté de penser ?

Cette difficulté ne tient qu'à un seul point, le défaut d'une exacte définition des mots dont on se sert dans une discussion de ce genre, et sans laquelle tout se termine par de vaines contestations, sans aucun résultat qui puisse satisfaire l'esprit et la raison. Il semble qu'on reste alors comme devant un tableau confus dont on ne saurait deviner le sujet, parce qu'il n'a ni la pureté du trait ni la correction du dessin qui pourraient servir à l'expliquer.

Quoique cette question semble élever un doute contre une de ces maximes dont l'apparente vérité est devenue une habitude, et quelque oiseuse qu'elle puisse paraître, il s'en faut bien toutefois que la solution en soit indifférente : car s'il est constant que l'homme ne pense que parce qu'il parle, ou parce qu'il a la faculté de parler, il s'ensuivrait que sa supériorité réelle sur tous les êtres organisés vivans, qui se déduit ordinairement de la nature de son ame, sortirait d'un fait positif au lieu d'être établie sur un raisonnement ou sur des données abstraites qui peuvent n'être pas sans contradictions;

tandis qu'il ne peut y en avoir aucune pour une preuve de l'espèce de celle-ci (*a*). Bien plus, il s'ensuivrait encore une preuve incontestable de la spiritualité même de l'ame qu'on ne s'est point encore avisé de chercher dans le fait qui peut l'établir de la manière la plus positive. Si l'homme en effet ne pense que parce qu'il a la faculté de parler, et s'il est démontré que la matière ne saurait produire une pensée, il devient évident que la faculté de parler ne peut appartenir qu'à l'être spirituel qui seul peut penser, à l'ame de l'homme, lequel seul a la faculté de parler.

Mais il faut commencer par établir les principes qui peuvent conduire à cette conséquence.

(*a*) Il eût été fort à desirer que M. de Gerando, dans son ouvrage *sur les signes de l'art de parler*, eût examiné cette question avec le talent supérieur qu'il y a développé. Il ne se l'est pas même proposée; sans doute parce que chacun envisage un objet sous des rapports différens, ou qu'il n'a pas aperçu l'intérêt que pouvait avoir cette discussion relativement à la conséquence que je crois qu'on en peut tirer.

L'homme a reçu du Créateur deux facultés très-distinctes.

La première est celle de recevoir des idées par l'impression que les objets extérieurs font sur ses sens : celle-là lui est commune avec les animaux auxquels on accorde une sorte d'intelligence.

La seconde, qui lui appartient exclusivement, est celle d'exprimer par des signes ou des sons articulés les idées qu'il a reçues, et, par ce moyen, de les comparer, de les généraliser ou de les abstraire, et d'en former des pensées et des raisonnemens. Ainsi, l'idée revêtue de la parole devient la pensée.

On voit déjà qu'en définissant très-clairement ces trois mots, *idée*, *parole* et *pensée*, on peut éviter tous les embarras d'une discussion.

J'entends par *idée* toute impression reçue dans l'ame par le moyen des sens, soit extérieurement, soit intérieurement.

Par la *parole*, l'art d'exprimer les idées par des signes ou des sons articulés et convenus. Ainsi, parler, c'est attacher un sens au mot convenu pour exprimer une idée.

J'entends par *pensée* le résultat d'une combinaison d'idées, faite par le moyen de ces

mots; de sorte qu'une pensée ne peut jamais être que composée, tandis que l'idée peut se considérer comme l'élément simple dont la pensée se forme.

Ces deux mots, *idée* et *pensée*, présentent donc ici un sens très-différent; et c'est pour avoir trop souvent confondu l'un avec l'autre, que Condillac, dans son *Traité des sensations*, et même dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, semble se contredire et laisser son lecteur dans une obscurité qu'une plus grande précision eût fait disparaître. Bonnet lui-même, dans son *Essai analytique* et sa *Psychologie*, n'a pas assez observé la distinction que je viens de faire, et par cette raison, il paraît quelquefois peu d'accord avec lui-même. Les termes, en métaphysique, sont comme les nombres en mathématiques: un nombre placé pour un autre ne donne jamais le même produit. Si les mots étaient bien définis, je suis persuadé que la conséquence tirée d'un raisonnement exact aurait une évidence équivalente au résultat d'un calcul arithmétique.

Locke sentait la nécessité de cette précision, et il a établi dans son *Traité sur la*

nature de l'entendement humain, une distinction qui peut répandre beaucoup de jour sur la question que nous croyons important d'examiner.

Cette distinction est celle qu'on doit nécessairement admettre entre les idées de choses et les idées de mots ou de définitions.

Nous n'avons que deux sortes d'idées, celles qui nous viennent des choses sensibles, et celles qui, paraissant ne point venir des sens, sont formées par des mots qu'on a définis, et auxquels on a attaché une signification.

Il n'y a point de difficulté sur les idées des choses; elles ne sont réellement que des sensations, telles que les idées du *chaud*, du *froid*, du *doux*, de l'*amer*, du *rouge*, du *blanc*, etc., et qui toutes ne sont que l'effet de l'impression des objets extérieurs et sensibles.

Il ne s'agit donc que d'examiner comment se forment les idées de mots, celle de Dieu, par exemple, comme toutes les autres qui lui ressemblent.

Cette idée n'a pu, sans doute, se former que par la considération des objets extérieurs, et comme le dernier résultat de plu-

sieurs réflexions. Elle sera venue comme l'idée d'un horloger en considérant une montre. L'ouvrage aura supposé l'ouvrier; la disposition des rouages aura démontré l'intelligence de l'auteur. Ainsi la réflexion sur l'ordre de l'univers, sur les merveilles de la création, aura nécessairement amené l'idée du Créateur.

Mais pour fixer ces réflexions de manière à en tirer une conséquence, n'a-t-il pas fallu les communiquer, et peuvent-elles avoir été communiquées sans un langage?

Cette seule pensée : *ce soleil que je vois existe-t-il par lui-même?* combien de travail ne suppose-t-elle pas? Il a fallu s'entendre pour donner un mot à l'objet lumineux; il a fallu un mot pour rendre la sensation de la *vue*, un autre pour bien entendre ce que c'était qu'*exister*, un autre pour exprimer la différence d'*exister par soi* ou par une cause supérieure, etc.

Toutes ces opérations supposent un langage déjà perfectionné, puisqu'il s'y trouve des mots abstraits, des idées généralisées. En suivant cette analyse, on voit clairement que des êtres qui apercevraient le même objet, et qu n'auraient pas la faculté de parler et de

se communiquer leurs idées, le verraient pendant toute leur vie sans y penser, sans en tirer la moindre conséquence, et qu'ils seraient précisément dans le même cas que la brute, ou que l'homme sourd et muet auquel on n'aurait indiqué aucune manière de communiquer son idée ou sa sensation.

Ce n'est donc effectivement que parce que l'homme parle, ce n'est que parce qu'il a la faculté de communiquer ses idées, qu'il peut avoir des idées de *mots* ou de *définitions* avec lesquelles seules il peut penser ou former des phrases, soit intérieurement, soit extérieurement : et de là il suit que, sans cette même faculté, il n'aurait l'idée ni du bien ni du mal moral, ni du juste ni de l'injuste, ni de son ame, ni de sa propre raison, ni peut-être même la conscience de sa propre existence, si ce n'est celle qu'ont les animaux, à supposer qu'ils l'aient effectivement, ce qui est fort équivoque.

Ainsi les objets extérieurs fournissent à l'esprit les idées des qualités sensibles, et l'esprit fournit à l'entendement les idées de ses propres opérations : l'homme n'a donc d'autres idées que celles qui ont été produites de ces deux manières. Par cette faculté qu'a

l'esprit de rappeler et de joindre ensemble des idées, il peut varier et multiplier à l'infini l'objet de ses pensées au-delà de ce qu'il reçoit par sensation et par réflexion; mais celles-ci se réduisent toujours aux idées simples que l'esprit a reçues de ces deux sources, et qui sont les matériaux auxquels se résolvent enfin toutes les compositions qu'il peut faire.

S'il est vrai que la pensée n'est autre chose que le résultat des idées comparées; s'il est vrai que ces premières idées, sur lesquelles se forment toutes les autres, ne nous viennent que des objets extérieurs, par la voie de nos sens, on doit en conclure que nous ne pensons que parce que nous avons des sens; et comme nous ne pouvons comparer ces idées reçues que par la faculté que nous avons de trouver des signes ou des mots de convention pour les exprimer, il s'ensuit, par une conséquence aussi évidente, que nous ne pensons que parce que nous avons la faculté de parler.

Cette faculté est donc à l'égard de la pensée ce qu'est l'œil ou la faculté de voir à l'égard de la vue, l'oreille à l'égard de l'ouïe, etc. L'homme n'a pas des yeux parce qu'il voit,

mais il voit parce qu'il a des yeux; et l'auteur de la nature lui a donné des yeux pour qu'il puisse voir, comme il lui a donné la parole pour qu'il puisse penser : de sorte qu'on pourrait aussi bien appeler la parole l'organe de la pensée, que l'œil l'organe de la vue.

Si cet organe n'a point atteint sa perfection, si quelque accident empêche son entier développement, l'individu ne verra jamais : de même, si quelque accident s'oppose à la formation du langage dans l'homme, on peut assurer qu'il ne pensera jamais.

Soyons de bonne foi avec nous-mêmes : pouvons-nous nous rappeler, dans l'époque la plus reculée de notre enfance, d'avoir eu une pensée avant de pouvoir parler? Des idées, des desirs, des goûts, à la bonne heure; mais ce ne sont pas là des pensées. L'enfant, avec l'organe de la vue aussi parfait qu'il est possible, voit long-temps sans avoir la perception de ce qu'il voit. Il a sans doute la faculté d'apercevoir, mais c'est la comparaison des objets, leur mouvement, l'attention, l'expérience, qui développent cette faculté et impriment les premières sensations distinctes dans son ame : il en est absolument de même

des mots, des signes, du langage, qui seuls développent dans l'homme la faculté de penser.

Tels sont les premiers aperçus qu'on peut tirer des principes établis par Locke, et qui me paraissent d'une grande clarté.

Condillac a cru nécessaire, comme Locke, de donner des définitions précises avant d'établir son opinion sur l'origine des connaissances humaines : il conduit au même but, mais par une route plus embarrassée et moins lumineuse.

Il regarde comme synonymes les mots *pensée*, *perception*, *idée*, *notion*, et cependant il croit essentiel d'en remarquer la différence. « J'appelle *pensée*, dit-il, tout ce que l'ame éprouve, soit par des impressions étrangères, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion ; j'appelle *perception* l'impression qui se produit en nous à la présence des objets ; *idée* la connaissance qu'on en prend comme image; *notion* toute idée qui est notre propre ouvrage. » (*a*)

L'*idée* est donc, selon lui, la connaissance

(*a*) *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, sect. 3, § 16.

qu'on prend d'une sensation; et la *pensée*, tout ce que l'ame éprouve, soit par des impressions étrangères, soit par l'usage qu'elle fait de sa réflexion; mais comme il ne me paraît pas possible de prendre connaissance d'une sensation sans faire usage de sa réflexion, il s'ensuit que, d'après ces définitions, l'*idée* se confond avec la *pensée*, et c'est cette confusion que Condillac aurait dû éviter. Je trouve que la définition qu'il donne de la *perception* est précisément celle qu'il fallait donner de l'*idée*, et que la *notion* est absolument synonyme de perception. Il a dit que les animaux avaient des sensations et des perceptions; je crois qu'ils n'ont que des sensations et des idées. Ceci ne peut pas être regardé comme une dispute de mots, parce que les conséquences en sont très-importantes.

On peut en conclure, par exemple, que, dans le même individu, il peut y avoir plusieurs idées sans qu'il y ait une seule pensée. C'est ce qui a lieu dans les sourds-muets, dans les imbécilles, même dans les enfans du premier âge. Avoir une idée, c'est recevoir l'impression d'un objet par les sens; avoir une pensée, c'est prendre connais-

sance de cette impression par la réflexion et la comparaison : or cette opération suppose un langage, comme le seul moyen de généraliser ses idées ou d'abstraire d'un sujet ce qu'il a de commun avec d'autres, et de l'exprimer par des signes arbitraires. Un enfant voit à la fois un œillet blanc et un œillet rose : ces deux objets sont la même chose, non en eux-mêmes, mais par rapport à lui. Tant qu'il ne les nommera pas il ne pourra pas les comparer et en indiquer la différence. Commence-t-il à parler, cette différence s'établit ; il distinguera très-bien l'un de l'autre : de la comparaison naît la pensée, et la comparaison naît du langage : il pense donc parce qu'il a la faculté de parler et d'attacher un sens aux signes qu'il fait ou aux sons qu'il articule, ce que l'animal ne fera jamais.

Condillac était bien près de cette vérité lorsqu'il ajoutait : « Refusez à un esprit supérieur l'usage des caractères, combien de connaissances lui sont interdites, auxquelles un esprit médiocre atteindrait facilement ! Otez-lui encore l'usage de la parole, le sort des muets vous apprend dans quelles bornes étroites vous le renfermez. Enfin enlevez-lui

l'usage de toutes sortes de signes ; qu'il ne sache pas faire à propos le moindre geste pour exprimer les *pensées* les plus ordinaires ; vous aurez en lui un imbécille ». (*a*)

Il cite à ce sujet le fait du jeune homme de Chartres resté sourd-muet jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, rapporté dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1703, page 18) où il est dit : « Il ne sa« vait pas bien distinctement ce que c'était « que la mort, et il n'y pensait jamais. Il « menait une vie purement animale, tout « occupé des objets sensibles et présens, et « du peu d'idées qu'il recevait par les yeux. « Il ne tirait pas même de la comparaison « de ses idées tout ce qu'il semble qu'il en « aurait pu tirer ». Incapable de fixer, ajoute l'auteur, et de déterminer exactement les idées qu'il recevait par les sens, il ne pouvait, ni en les composant, ni en les décomposant, se faire des notions à son choix. N'ayant pas des signes assez commodes pour comparer ses idées les plus familières, il était rare qu'il formât des jugemens. Il est même

(*a*) *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, sect. 4, § 11.

vraisemblable que, pendant le cours de vingt-trois années de sa vie, il n'a pas fait un seul raisonnement. Raisonner, c'est former des jugemens, et les lier en observant la dépendance où ils sont les uns des autres : or ce jeune homme *n'a pu le faire tant qu'il n'a pas eu l'usage des conjonctions ou des particules* qui expriment les différentes parties du discours..... » Et comment aurait-il pu le faire, même avec des conjonctions et des particules, puisqu'il ne connaissait pas même les mots, qui sont les premiers élémens du discours?

« Mais quoi! me dira-t-on, ajoute Condillac, la nécessité de pourvoir à ses besoins et de satisfaire à ses passions ne suffira-t-elle pas pour développer toutes les opérations de son ame? Je réponds que non, parce que, tant qu'il vivra sans aucun commerce avec le reste des hommes, il n'aura point occasion de lier ses idées à des *signes arbitraires :* il sera sans mémoire, par conséquent son imagination ne sera point à son pouvoir : d'où il résulte qu'il sera entièrement incapable de réflexion ». Tous les soins, malheureusement assez infructueux, qu'on a pris du jeune sauvage de l'Aveyron, et le compte

que l'on a rendu de la méthode suivie à son égard, ne prouvent-ils pas mieux que tous les raisonnemens que ce n'était qu'en lui apprenant à parler qu'on pouvait espérer de lui apprendre à penser?

Dans l'espèce d'analyse que M. de la Harpe a donnée des ouvrages de Condillac, tom. XV de son *Cours de Littérature*, il fait sentir, d'une manière peut-être plus précise encore que l'auteur même, cette nécessité des signes ou des mots pour organiser la pensée, et cependant l'un et l'autre semblent craindre de faire un pas de plus pour arriver à la conséquence, qui se déduit si facilement d'un principe dont l'évidence ne laisse guère de doute.

« Nous ne pouvons, dit-il, réfléchir sur les substances qu'autant que nous avons des signes qui déterminent le nombre et la variété des propriétés que nous y avons remarquées, et que nous voulons réunir dans des idées complexes, comme elles le sont hors de nous dans des sujets simples. Qu'on oublie pour un moment tous ces signes, et qu'on essaie d'en rappeler les idées, on verra que les mots sont d'une grande nécessité, qu'ils tiennent, pour ainsi dire, dans notre

esprit la place que les objets occupent au dehors : comme les qualités des choses ne co-existeraient pas hors de nous sans des sujets où elles se réunissent, de même leurs idées ne co-existeraient pas dans notre esprit sans des signes où elles se réunissent également.

« La nécessité des signes est encore bien sensible dans les idées complexes que nous formons sans modèle, et qu'on appelle *archétypes* ou *originales*, comme la *bonté*, la *vertu*, le *vice*, etc., parce qu'elles se forment de plusieurs idées réunies dont nous composons un modèle intellectuel qui n'existe en effet nulle part, mais auquel nous rapportons toutes les qualités que nous avons remarquées dans les individus. Or qui est-ce qui fixerait dans notre esprit ces sortes de collections mentales, si nous ne les attachions à des mots qui les empêchent de s'échapper? Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire, et essayez de réfléchir sur les lois civiles et morales, sur les vertus et les vices, enfin sur toutes les actions humaines, et vous reconnaîtrez votre erreur. Vous avouerez que si, à chaque combinaison que vous faites,

vous n'avez pas des signes pour déterminer le nombre des idées simples que vous avez voulu recueillir, à peine aurez-vous fait un pas que vous n'apercevrez plus qu'un chaos. » (*a*)

Plus on remonte à l'origine de la formation de la pensée dans l'esprit humain, plus on est frappé de la justesse de ces observations, qui faisaient desirer à Condillac que ses premiers ressorts ne fussent pas ignorés de ceux qui se chargent de l'éducation des enfans. « Si un précepteur, dit-il, connaissant parfaitement l'origine et les progrès de nos idées, n'entretenait son disciple que des choses qui ont le plus de rapport à ses besoins et à son âge; s'il avait assez d'adresse pour le placer dans les circonstances les plus propres à lui apprendre à se faire des idées précises et à les fixer par des signes constans; si même en badinant il n'employait jamais dans ses discours que des mots dont le sens serait exactement déterminé, quelle netteté, quelle étendue, ne donnerait-il pas à l'esprit de son élève? » (*b*)

Il est certain que, toutes choses égales

(*a*) *Cours de Littérature*, tome XV.

(*b*) *Essai sur l'origine*, etc., sect. 4, § 12.

d'ailleurs, l'enfant auquel on aura toujours parlé dans des termes clairs et précis, et avec lequel on aura plus causé de tout qu'avec un autre, aura plus de sagacité, plus d'esprit, plus d'idées qu'un autre. Les mots étant, pour ainsi dire, la graine de la pensée, plus on sèmera de cette graine dans sa jeune tête, plus elle produira de fleurs et de fruits. Aussi remarque-t-on que plus une langue est riche, énergique ou délicate, plus elle abonde en ouvrages qui portent ces différens caractères; et c'est par cette même raison que les gens du peuple et des campagnes, dont le dictionnaire est si stérile, ne paraissent avoir et n'ont effectivement, à très-peu d'exceptions près, ni sagacité, ni pénétration, ni génie. Comment auraient-ils ce que dans la société on appelle de l'esprit, puisqu'ils n'ont presque aucun des élémens qui le composent? Peut-être quelques-uns d'entre eux ont-ils dans leur cerveau le germe de productions les plus sublimes; mais, privé de l'instruction qui pouvait en favoriser le développement, ce germe périt comme une semence dont la végétation est manquée, faute de toutes les influences qui pouvaient la déterminer.

Rien n'est plus remarquable que la différence qui se trouve habituellement, sous ce rapport, entre les jeunes filles et les jeunes garçons. Un jeune homme de quinze ans est à peine sorti de l'enfance, tandis qu'une demoiselle du même âge a déjà la tenue, le maintien, la raison, qu'il n'aura peut-être pas à vingt-cinq. Les filles ont une disposition naturelle à écouter, à babiller, à se faire une ample provision de mots, par conséquent une grande facilité à s'exprimer, et beaucoup plus de moyens pour saisir et nuancer les rapports des objets que la curiosité leur présente, ou que le desir de connaître leur fait examiner avec beaucoup plus d'attention. Leur pénétration, plus fine et plus déliée que celle des hommes, leur donne également plus de facilité pour démêler les différentes affections de l'ame, et les exprimer avec une grace et une délicatesse qui n'appartient qu'à elles. Je ne sais si je me hasarderais trop en concluant de ces observations que les femmes, en général, n'ont réellement plus d'esprit naturel et plus tôt que les hommes, que parce qu'elles parlent plus tôt et beaucoup plus qu'eux ; qu'elles pensent avant eux, parce qu'elles ont la

priorité du langage; qu'elles ont déjà comparé, apprécié, raisonné, prononcé quand l'homme ne fait que regarder, observer encore; qu'enfin on trouverait probablement, si cette recherche était possible, que, dans le nombre des hommes qui se sont distingués par l'esprit et le génie, ceux qui en ont montré le plus sont ceux qui ont commencé le plus tôt à bien parler et à bien connaître toutes les ressources de leur langue. (*a*)

(*a*) L'éloquence écrite est bien inférieure à l'éloquence parlée. Le plus beau talent est celui qui improvise. Il faut une grande supériorité d'esprit, beaucoup d'usage et une parfaite connaissance de sa langue, pour donner sur le champ à une pensée délicate ou profonde l'expression qui la rend saillante, et pour saisir vivement ce choix de termes purs sans être recherchés qui en relèvent la noblesse, la grace ou l'élégance. Dans le nombre des personnes qui ont porté de nos jours ce charme de l'élocution au suprême degré, on peut du moins en citer deux, M. DE RIVAROL et Mme la Ctesse DE CO***IN. C'est de celle-ci sur-tout que l'on peut dire encore :

Suona in parole si leggiadre e care,
Che pensar nol poria, chi non l'ha udita.

PETRARC.

Mais ces considérations appartiennent plus à l'influence d'une langue déjà formée sur le développement des connaissances humaines que sur leur première origine ; et nous y reviendrons lorsque nous aurons réuni le raisonnement à l'autorité de quelque opinion prépondérante sur la question qui fait spécialement dans ce chapitre l'objet de notre étude.

On peut avec confiance mettre au nombre de ces autorités celle du célèbre philosophe de Genève, qui portait dans l'étude abstraite des ressorts de l'intelligence humaine la même sagacité que dans l'observation des êtres organisés, dont la contemplation de la nature lui offrait successivement le tableau. Il est intéressant de voir avec quelle justesse d'esprit il a suivi le développement de la pensée et l'absolue nécessité de l'expression dont elle se forme, sans mettre néanmoins en thèse générale une proposition dont la nouveauté lui inspirait peut-être quelque défiance, et en laissant, pour ainsi dire, à son lecteur le soin ou le plaisir de la découvrir comme une vérité dont il se contente de lui indiquer la source.

« Pendant que l'homme, dit-il, demeure

privé de ce précieux avantage (l'usage de la parole), la sphère de ses idées est resserrée dans des bornes fort étroites. Toutes ses perceptions sont purement sensibles, et n'ont d'autre liaison que les circonstances qui les ont vus naître. Les idées ne sont revêtues que de signes naturels, et ces signes sont les images que les objets tracent dans le cerveau. L'ame ne peut donc rappeler une certaine idée qu'autant qu'elle est actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée.... Ainsi la perception et le sentiment, le rappel, la réminiscence, l'imagination et l'attention, paraissent être les seules opérations de l'ame privée de l'usage de la parole ou des signes arbitraires. La mémoire, en tant qu'elle est la faculté qui rappelle ces signes, le jugement et le raisonnement, en tant qu'ils sont l'expression articulée du rapport ou de l'opposition qu'on observe entre deux ou plusieurs idées, la combinaison arbitraire et réfléchie des idées, les abstractions universelles, ou ces opérations par lesquelles on sépare d'un sujet ce qu'il a de commun avec un ou plusieurs autres sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre, toutes ces

choses ne sauraient avoir lieu dans l'enfance de l'ame, *parce qu'elles supposent nécessairement l'usage des termes ou des signes d'institution.* ....

« Enrichi du don précieux de la parole, instruit dans l'art ingénieux de peindre la pensée, l'homme est à portée de jouir de tous les avantages de la raison. Le cercle étroit de ses idées va s'étendre de plus en plus, et il embrassera enfin jusqua'ux idées les plus abstraites. A l'état moins parfait d'être purement sentant succèdera l'état plus parfait d'*être pensant*. La nature des choses, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs successions, leurs usages, leur durée, exprimées par des termes, offriront au raisonnement un fonds d'idées sur lequel il s'exercera sans jamais s'épuiser. L'ame n'opérant plus simplement sur les choses mêmes ou sur leurs images, mais encore sur les termes qui les représentent, rendra chaque jour ses idées plus générales ou plus universelles. » (*a*)

De la filiation de nos connaissances établie sur la faculté qu'a l'homme seul de généra-

---

(*a*) *Essai de Psychologie*, ch. 7.

liser ses idées, comment Bonnet ne tire-t-il pas la conséquence dont il approche sans cesse par plusieurs de ses expressions, et qu'il semble craindre d'articuler? Entraîné cependant par l'évidence même, un mot lui échappe, et ce mot est peut-être plus expressif que toutes les restrictions. En parlant de l'orang-outang, première espèce de singe qui paraît se rapprocher le plus de l'homme par la conformation tant intérieure qu'extérieure et par les inclinations, les habitudes et les talens qui en dérivent, « ce singe, dit-il, paraît en effet posséder tous les attributs de l'humanité, si vous en exceptez ce grand attribut, le plus bel apanage de l'homme, qu'il ne partage avec aucun autre animal et auquel il doit sa prééminence ; je veux dire la *parole* ou la *pensée*. L'orang-outang ne *parle point ;* il ne *pense donc point ;* car *pour penser*, il faut *parler*. Il a pourtant, comme l'homme, tous les organes extérieurs de la parole; mais il est privé de l'organe intérieur, ou de cette partie du cerveau qui correspond dans l'homme à l'organe de la voix, et qui lui donne la capacité de lier ses idées aux sons articulés qui les représentent, de les

associer et de les combiner de mille manières. » Bonnet, sans doute, en est revenu définitivement à cette opinion qu'il n'avait pas encore exprimée d'une manière si positive, et ce n'est qu'après y avoir beaucoup réfléchi; car le chapitre 47 de sa *Contemplation de la Nature*, d'où je tire ce passage, est un des chapitres ajoutés qui ne se trouve point dans les premières éditions de cet ouvrage. Son aveu n'est-il pas le résumé de ce qu'il a si clairement établi dans sa *Psychologie ?* Et toutes ses observations ne peuvent-elles pas se réduire à ce simple raisonnement?

Toutes les connaissances que l'homme acquiert successivement ne sont que le résultat immédiat de ses pensées; ses pensées ne peuvent naître que de la comparaison et de l'association de ses idées : cette comparaison suppose le moyen de la faire, et ce moyen ne se trouve que dans la faculté d'attacher à ses idées des signes ou des expressions avec lesquelles il étend, développe et généralise toutes ses pensées; c'est-à-dire, que cette comparaison suppose évidemment la faculté de parler : d'où il suit qu'il serait impossible à l'homme de penser, s'il ne par-

lait pas ; qu'en lui l'art de parler précède l'art de penser ; et que, par une conséquence également évidente, l'homme ne pense que parce qu'il parle. (*a*)

Il paraît que les *professeurs d'entendement humain*, établis sous ce titre singulier dans les écoles normales, sont les premiers qui ont tenté de donner à cette proposition le développement qu'elle méritait, et qui l'ont présentée comme une vérité nouvellement éclose, en invitant les grammairiens et les philosophes à l'accueillir avec indulgence. Ils ont mis tant de discrétion et si peu de clarté dans leurs dissertations idéologiques, que nous pouvons bien tenter, en nous servant de leurs modestes efforts, d'obtenir le résultat qu'ils semblent avoir abandonné.

(*a*) « Jugez maintenant, dit Euler à ce sujet, « de quel avantage est la langue pour diriger nos « propres pensées, et que, sans une langue, nous « ne serions *presque* pas en état de penser nous-« mêmes. » Ce mot *presque* est très-remarquable : quelques réflexions de plus, et Euler l'aurait supprimé. (Voyez *Lettres à une princesse d'Allemagne*, lettre 101, page 93.)

« L'opinion de Condillac, d'Euler, de beaucoup d'autres métaphysiciens, dit le professeur G****, cette opinion qui suppose que les langues sont nécessaires non seulement pour exprimer la pensée, mais pour en avoir, mérite plus qu'aucune autre d'être portée à son plus haut degré de certitude et d'évidence. Il n'y a pas dans la science de l'entendement de vérité plus importante pour la pratique : je crois qu'heureusement elle est aussi incontestable qu'elle est importante.

« Il peut se faire qu'on ne l'énonce pas encore avec assez de précision pour lui donner toute son évidence. Comme on ne se sert guère des langues que pour communiquer ses idées, la première fois qu'on entend dire que les langues sont nécessaires pour avoir des *idées* (*a*), on est frappé d'un

---

(*a*) Certaines idées, et non pas toutes. Le professeur tombe ici dans le défaut de précision dont il vient de parler, toujours par confusion des deux mots *idée* et *pensée*. Il est métaphysiquement vrai que les langues ne sont pas nécessaires pour avoir des *idées de choses*, selon l'expression de Locke, mais bien pour avoir des pensées : la suite le prouve.

long étonnement, on est tenté de croire qu'il y a contradiction dans les termes; mais il n'y a réellement de contradiction qu'entre ce que nous dit la vérité et ce que nous dit une opinion vague et confuse. Sans doute, pour voir le soleil, pour en recevoir ou pour en garder l'image dans ma mémoire, je n'ai pas besoin du secours des langues. Il en est de même de toutes les autres images, de toutes les autres sensations (*a*); mais sentir et penser, avoir des sensations et avoir des pensées, ne sont pas une seule et même chose. *Penser, c'est ajouter des sensations à des sensations et les lier ensemble;* c'est séparer une sensation d'une autre sensation dont elle fait partie ou à laquelle elle est unie, et marquer cette séparation. Ce sont ces liaisons et ces séparations qui ne peuvent se faire qu'avec des signes pour soi-même comme pour les autres; et c'est cette faculté

(*a*) Par-tout le professeur confond encore le mot de *sensation* avec le mot *idée :* ce n'est cependant pas la même chose, puisque l'une est la cause et l'autre l'effet : c'est la sensation qui occasionne l'idée. D'après cela, *penser* n'est pas lier des sensations, mais lier des idées.

de diviser et de lier des sensations qu'on appelle précisément la faculté de penser. Or, puisque ce n'est qu'avec des signes qu'on peut faire ces *divisions*, ces *liaisons*, ces *additions* et ces *soustractions*, il est évident que, pour penser, il faut des signes, c'est-à-dire des langues. Essayez en arithmétique de faire une addition ou une soustraction un peu étendues sans poser des chiffres sur le papier ou dans votre esprit, et vous verrez si vous en viendrez à bout. La notion ou la pensée de *vingt* n'est rien autre chose qu'un assemblage d'unités qui n'est et ne peut être distingué de tous les autres assemblages que par le mot *vingt*: il faut donc le mot *vingt* pour la distinguer et l'avoir; car la distinguer et l'avoir est ici la même chose. Hé bien il en est de même de toutes les autres notions, de toutes les autres pensées. *Penser*, c'est compter, c'est calculer des sensations, et ce calcul se fait dans tous les genres comme en arithmétique. Long-temps avant d'être démontrée par Euler, cette importante vérité avait été aperçue par Hobbes. Hobbes a fait une logique, et il l'intitule *Logique* ou *du Calcul*. Par ce titre seul, le philosophe anglais assi-

mile l'art de penser à l'art de calculer, et dans tout l'ouvrage, il énonce que les signes nécessaires pour calculer lui paraissent également nécessaires pour penser : il fait même à cet égard une distinction très-ingénieuse, et qui répand une vive lumière sur cette question. En considérant les langues ou les mots comme nécessaires pour communiquer ses pensées, il les appelle des *signes ;* et les considérant comme nécessaires pour avoir des pensées, il les appelle des *notes*. On prend des *notes* pour soi-même, et on fait des *signes* pour les autres ; mais si on ne prenait pas des *notes*, on ne pourrait pas plus penser qu'on ne pourrait communiquer ses pensées, si on ne faisait des *signes*, etc. » (*a*)

Ces principes suffisaient sans doute pour établir la proposition que le professeur avait mise en thèse ; mais cette doctrine ne passa point sans contestation dans ces écoles normales, où certains élèves prétendaient en savoir autant que leurs maîtres ; et M. l'abbé Sicard, voulant se tirer avec adresse de l'opposition qu'il avait remarquée dans l'es-

(*a*) Écoles normales. *Débats*, tome I.

prit de quelques-uns de ses auditeurs, tâchait de concilier ainsi les opinions.

« Vous devez vous rappeler, leur disait-il, ce qui a été disputé au professeur de l'entendement humain; que l'*homme ne pense que parce qu'il parle*, de même qu'*il ne parle aussi que parce qu'il pense*; ce qui ne veut dire autre chose, sinon qu'il a heureusement imaginé des moyens pour combiner ses idées, et par conséquent pour les réduire en pensées, et pour les exprimer par des propositions. Et comme souvent les mots sont mal entendus, si je dis avec le professeur de l'entendement, l'*homme ne pense que parce qu'il parle*, comme *il ne parle aussi que parce qu'il pense*, je dois m'expliquer en ajoutant que j'entends par le mot *parole*, ce que nous faisons quand nous exprimons, de quelque manière que ce soit, les idées, les pensées et les opérations de notre esprit.

« Ainsi je prends dans ce cas la parole dans sa plus grande généralité et dans sa signification la plus étendue; c'est-à-dire, que je la regarde comme l'expression de la pensée de quelque manière qu'elle soit exprimée, soit par écrit, soit par la voix, soit

par le geste, soit par les signes de la physionomie, soit par des signes peints, soit par des sons articulés. » (*a*)

Personne assurément n'était en état de résoudre la question mieux que l'abbé Sicard. L'homme qui depuis plus de vingt ans a pu observer que les sourds-muets qu'il a instruits n'ont commencé à penser qu'à mesure qu'il leur communiquait la parole quelconque; qui a vu, pour ainsi dire, la pensée naître et se développer à chaque leçon; qui a pu se convaincre, par le témoignage même de ses élèves, qu'ils étaient semblables à des animaux avant de l'avoir connu, aurait pu, ce me semble, dire nettement (15): *L'homme ne pense que parce qu'il parle.* Au lieu de cette assertion qu'il devait à la vérité et à son propre sentiment, il ajoute: *de même qu'il ne parle aussi que parce qu'il pense:* addition superflue et contradictoire, quand elle reste sans aucune explication. La logique du professeur de l'art de la parole doit être trop exercée et trop sûre pour qu'il n'ait pas senti que c'est nécessairement l'un ou

(*a*) *Suite des séances des écoles normales*, t. III, page 164.

l'autre, et que si l'homme ne pense que parce qu'il parle, on ne peut plus dire qu'il ne parle que parce qu'il pense. Le professeur d'entendement n'avait point ajouté cette seconde phrase, dont il sentait probablement l'inconséquence. N'est-ce pas en effet comme si on disait : L'homme ne se promène que parce qu'il marche ; comme aussi il ne marche que parce qu'il se promène. L'homme ne se promène que parce qu'il marche, et il ne marche que parce qu'il a la faculté de marcher. L'homme ne pense que parce qu'il parle, et il ne parle que parce qu'il a la faculté de parler.

Sans doute on peut dire aussi que l'homme parle, parce qu'il pense ; mais c'est que l'on considère alors l'homme dans l'état de société, l'homme fait, pensant avant de parler, et se servant de la parole pour exprimer sa pensée, sans qu'il réfléchisse alors que c'est primitivement à la parole qu'il doit la pensée. Il est même impossible de penser sans parler intérieurement ; et si l'on y veut faire attention, on sentira bien qu'avant d'exprimer sa pensée, elle est toute formée dans l'esprit par la parole.

La question ici n'est donc pas de savoir

si, dans l'usage ordinaire de la vie, l'homme qui sait parler pense avant d'exprimer par des sons articulés, mais si primitivement l'homme a pu penser avant de pouvoir parler; ou, en d'autres termes, si l'homme de la nature, le sourd-muet, l'enfant à la mamelle, ont, je ne dis pas des *idées*, mais des pensées, avant qu'on leur ait appris à parler.

J'ai de la peine à deviner le motif qui a pu déterminer M. Sicard à cette interprétation louche, et qui s'accorde si peu avec tant d'autres endroits de ses leçons. Peut-être a-t-il craint qu'on ne l'accusât, comme le professeur G***, de favoriser le matérialisme; mais c'est une absurdité que cette accusation : car que l'homme pense parce qu'il parle, ou qu'il parle parce qu'il pense, il n'en est pas moins vrai que c'est le seul être dans la nature visible auquel Dieu ait accordé une ame ayant la faculté de penser, de le connaître et de l'adorer. On peut donc indifféremment adopter l'une ou l'autre de ces opinions, et loin qu'on puisse rien conclure de la première contre la spiritualité de l'ame, je suis au contraire convaincu, comme je l'ai dit, qu'on y trouve la preuve la plus positive et la plus claire en sa faveur.

Un élève de ces écoles fit, quelque temps après, à l'abbé Sicard des observations qui méritaient d'être appréciées, et auxquelles il fit des réponses plus satisfaisantes, mais toujours sans s'expliquer sur la question principale qu'il s'agissait de résoudre.

On lit dans une de vos leçons, lui dit-il, n° 123 : « La parole est-elle si naturelle à « l'homme, qu'il n'ait besoin, pour exprimer « ses idées par des sons articulés, ni du se- « cours de l'instruction, ni de celui de l'ex- « périence ? Non, sans doute. Un enfant « séquestré de la société, et privé en nais- « sant de toute communication avec ses « semblables, n'exprimerait ses sensations et « ses idées que par des cris, comme les ani- « maux...... » Une pareille idée m'a pénétré. Regardant l'homme comme le chef-d'œuvre de l'être qui a tout fait, j'ai cherché à prouver que non seulement il diffère des animaux par la raison, mais encore par la faculté de pouvoir exprimer ses idées par des sons articulés, sans le secours de l'instruction et de l'expérience.

« J'ai cru en trouver une preuve dans les langages divers de tous les peuples de la terre, etc. En voici une qui paraît convain-

cante ; je la puise dans les amusemens de deux enfans qui à peine pouvaient marcher, qui par conséquent étaient très-jeunes, et qui jouaient près d'un banc de gazon. Je passais, mais les entendant parler une langue inconnue, je m'arrêtai, et je m'aperçus que l'un d'eux commandait à l'autre, et qu'en articulant très-bien des sons nouveaux pour moi, l'un se faisait apporter du bois, des pierres, de l'eau et même certaines fleurs, de préférence aux autres. Je sais bien que les enfans les plus jeunes retiennent certains mots qu'ils prononcent très-mal, quoique cependant on voie leur analogie; mais ici c'étaient des mots baroques et incertains, désignant et exprimant des objets dont ils n'avaient peut-être jamais entendu le véritable nom. D'ailleurs ils parlaient dans leur langage avec la plus grande facilité, et à cet âge, l'instruction et l'expérience n'avaient pu leur enseigner à faire des mots et à former des phrases. Je fus étonné de leur conversation, et j'en conclus que plusieurs enfans séquestrés de la société, et privés en naissant de toute communication avec leurs semblables, pourraient exprimer leurs sensations, non par des cris, comme des animaux, mais

par des sons articulés; et qu'en conséquence l'homme, sans le secours de l'instruction et de l'expérience, pourrait articuler des sons qui ne seraient peut-être pas entendus de nous.... J'ai lu dans G*** : « En ne consi-« dérant les langues que comme des instru-« mens nécessaires pour communiquer nos « pensées, les philosophes découvrirent « qu'elles sont nécessaires encore pour en « avoir. » De là je conclus, puisque les langues sont nécessaires pour exprimer la pensée, et que la nature a donné à l'homme la faculté de penser, qu'il faut aussi qu'elle lui ait donné la faculté de parler, sans quoi son ouvrage serait incomplet. »

« La réponse, dit l'abbé Sicard, à la question que vous me proposez se trouve dans le texte même de la leçon qui en est l'objet. Relisez le passage entier : Je dis expressément que l'homme a la faculté de parler. Mais en a-t-il l'exercice? Non. Ce n'est donc pas la faculté de parler qui est un art; c'est un don de la nature commun à tous les hommes et le caractère distinctif de son espèce. C'est l'exercice de cette faculté qui est le produit de l'industrie humaine, et par conséquent ce qu'on peut appeler véritable-

ment et proprement un art. J'en ai rapporté pour preuve le sourd de naissance qui, quoique doué d'ailleurs de tous les organes de la parole, demeure constamment muet. Je donne encore à l'appui de cette assertion l'expérience prise d'un enfant bien organisé qui, séquestré, en naissant, de la société des autres hommes qui parlent une langue quelconque, n'en parlerait aucune, comme il conste par plusieurs observations. »

Je trouve que l'abbé Sicard a raison : le fait cité par l'élève, en le supposant parfaitement exact, ne prouve rien contre l'assertion du professeur.

Pour qu'un fait de cette nature fût concluant, il faudrait établir qu'on a trouvé un enfant qui, élevé seul et sans communication avec ses semblables, ou qui ne les aurait jamais entendus parler, a néanmoins trouvé des mots et s'est formé un langage : or c'est la chose que je crois impossible.

Dans l'exemple cité, les enfans ont été élevés par leur nourrice, qui leur a parlé; ils ont entendu, et c'est par ce moyen qu'on apprend à parler : ils ont dénaturé les mots, les ont arrangés à leur manière, mais enfin ils les ont reçus.

Je dis plus encore, et je suppose qu'ils n'en eussent jamais entendu, ils peuvent encore se former un langage. Ils sont deux, ayant l'un et l'autre la faculté de parler; ils ont besoin de s'entendre, d'exprimer leurs idées, de se communiquer leurs besoins, leurs desirs, leurs volontés; ils commenceront par des signes, ensuite viendront les sons et les sons articulés; il ne leur faut plus que convenir entre eux que tel son, articulé de telle manière, exprimera tel ou tel objet qu'ils désigneront, et dont leurs sensations leur auront donné la connaissance. Ainsi donc la convention faite entre eux aura été l'origine de leur langue, et je crois bien que telle est la véritable origine des langues et de leur diversité.

Voici un autre fait qui vient encore à l'appui de ce que je viens d'observer, et qui n'est pas plus concluant pour l'opinion de l'élève.

Dans le journal du *Courrier des Spectacles*, du 10 floréal an 8, on lit ce qui suit : « Le citoyen Aubugeois, ex-président du canton d'Hérinnes, écrit et atteste qu'il existe dans cette commune quatre frères et sœurs qui n'ont jamais parlé ni le flamand ni le français. Dans l'idiome qu'ils ont in-

venté, ils ne se font comprendre de personne, pas même de leurs père et mère, auxquels ils ne répondent que par signes. Les deux aînés se parlent entre eux, et ne se font point entendre des deux autres plus jeunes, qui ont aussi leur jargon exclusif. Cette singularité, que je ne puis attribuer qu'à une mauvaise éducation et à *l'abandonnement absolu où ils ont été laissés dès leur enfance*, dans un pays sur-tout où les habitations sont dispersées, cette singularité, dis-je, a fixé mon attention, et j'ai voulu m'en assurer par moi-même, pour voir s'il n'y avait pas quelque rapprochement avec les deux langues : je n'en ai trouvé aucun, et tout le monde là-dessus est d'accord avec moi. Le père se nomme Etienne Carlier, garde forestier du canton. »

Si ce fait était bien constaté, que deviendraient tous les raisonnemens des philosophes et des métaphysiciens sur l'énorme difficulté de la première formation des langues? Elle a paru telle à J.-J. Rousseau, qu'il a cru pouvoir la regarder comme impossible en disant : « Pour convenir des mots, « il a fallu un langage; ainsi une langue a « été nécessaire à la formation des langues. »

Il a pensé qu'il n'y avait rien à répliquer. Il me semble qu'il se trompait; que les signes suffisent pour convenir des mots, et que la faculté de parler suffit pour les prononcer.

C'est une chose curieuse que l'emphase avec laquelle M. de Saint-Martin, plus grand apôtre du *sens moral* que du sens commun, exaltait cette pensée de Rousseau dans le discours qui est imprimé au 3e tome des *Débats des séances normales*. Ce discours était une réponse à quelques points de la doctrine du professeur de l'entendement, qu'il avait combattu en qualité d'auditeur ou d'élève.

« Rousseau, dit-il, dont, malgré ses écarts, le cœur valait mieux que la tête (le cœur, c'est ici le sens moral), a pu sentir, en s'occupant des langues, fermenter intérieurecement ce germe radical du langage, que tous les hommes portent en eux-mêmes. De cette puissante fermentation il a pu voir s'élever en lui ce *fruit fécond*, cette *magnifique idée*, que la parole a été nécessaire pour l'institution de la parole; idée qui est pour moi une des vérités des *plus profondes* et des *plus superbes* qui soient sorties de la bouche des hommes; idée enfin qui n'a pu naître en lui sans qu'il se soit trouvé, pour

le moment, dans la véritable *intima sympathia* de son sens moral avec son entendement. »

J'avoue que je ne peux pas m'extasier sur la sublimité de cette idée; et cela vient sans doute de ce que je ne sens pas intérieurement fermenter mon germe radical, et que je ne me suis jamais trouvé dans la véritable *intima sympathia* de mon sens moral avec mon entendement. M. de Saint-Martin, qui, heureusement pour lui, était presque toujours dans ce bel état, et l'a prouvé par plusieurs ouvrages écrits de ce style, et auquel je suis persuadé qu'il ne comprenait rien lui-même, M. de Saint-Martin trouve que depuis que le monde existe, aucun écrivain n'avait conçu une pensée aussi superbe et aussi féconde. Rousseau lui-même ne se doutait sûrement pas qu'en écrivant cette phrase il enfantait un prodige; il ne croyait mettre au jour qu'une simple réflexion propre à établir que l'homme avait eu besoin d'un secours surnaturel pour se former une langue. L'idée de Rousseau est-elle équivalente de celle-ci (et je crois qu'elle n'est concluante que dans ce ce sens) : *Une langue toute formée a été nécessaire pour l'institution de la première*

langue? alors il a dit une chose qui, loin d'être évidente, peut facilement être combattue. A-t-il voulu dire seulement, des mots, des expressions convenues ont été nécessaires pour la première formation d'une langue, il a dit une chose vraie qui se conçoit parfaitement; et pour trouver tous ces mots, il n'a fallu à l'homme que la faculté de parler, que personne ne dispute, et celle de se faire entendre, que personne ne conteste. Si je disais : une pièce de toile a été nécessaire pour faire la première pièce de toile, je dirais une absurdité, et c'est, je crois, devant cette absurdité que M. de Saint-Martin se prosterne. Mais si je disais : pour faire la première pièce de toile, il a fallu que la nature fît croître le lin, qu'elle donnât à l'homme l'intelligence nécessaire pour le préparer, pour en tirer le fil, pour en ourdir la trame, pour en fabriquer le tissu, et que le besoin, uni à l'adresse, ait conduit l'intelligence humaine, en se perfectionnant toujours, de la toile la plus grossière à la plus belle toile d'Hollande, je ne dirais alors qu'une chose simple et si évidente, qu'en vérité ce ne serait pas le cas de m'en faire un grand mérite.

Que Dieu, en créant l'homme et la femme, leur ait donné le premier langage dont ils se sont servis, j'en suis très-persuadé; et on ne peut penser raisonnablement que ces deux êtres doués de tant de faveurs célestes, ayant une ame susceptible de sentimens d'amour, d'adoration, de reconnaissance, aient été privés de la faculté de les exprimer dès le premier moment de leur existence.

Mais si le hasard a voulu que des enfans, par un événement quelconque, aient été séparés de leurs parens et jetés dans quelque partie de la terre que les hommes n'avaient pas encore habitée, je crois que l'on concevra qu'ils ont pu, entre eux et en peu de temps, se former un langage aussi facilement que les enfans du canton d'Hérinnes, dont le président de ce canton a consigné l'histoire.

Rousseau lui-même, qui n'avait présenté son idée que comme un problême dans l'un de ses premiers ouvrages, le *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, est revenu à une opinion, plus déterminée lorsque de plus profondes observations à ce sujet l'ont éclairé sur ce qui paraissait le plus vraisemblable. Il écrivit alors son *Essai sur l'origine des langues;* et c'est dans cet

ouvrage qu'il établit cette distinction entre la langue domestique ou de famille et la langue populaire et nationale. Il est évident que celle-ci ne fut composée que de la première, qui s'enrichissait successivement; et la manière dont Rousseau établit ce développement de la langue primitive est si ingénieuse et si agréable en même temps, que citer ce morceau c'est avoir toute sa pensée, et cette pensée est précisément celle qu'il me semble qu'on doit préférer.

Les associations d'hommes, selon lui, sont en partie l'ouvrage des accidens de la nature. Les révolutions des saisons, dans les climats froids sur-tout, dûrent aussi déterminer les hommes à se réunir pour se garantir de sa rigueur et s'entre-aider, ce qui ne pouvait se faire sans établir entre eux quelque sorte de convention ; et l'on voit naître de la même cause l'origine des sociétés et des langues dans les pays chauds. « Dans les lieux arides, dit-il, où l'on ne pouvait avoir de l'eau que par des puits, il fallut bien se réunir pour les creuser ou du moins s'accorder pour leur usage. Là se formèrent les premiers liens des familles, là furent les premiers rendez-vous des deux

sexes. Les jeunes filles venaient chercher de l'eau pour le ménage, les jeunes hommes venaient abreuver leurs troupeaux. Là des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance, commencèrent d'en voir de plus doux. Le cœur s'émut à ces nouveaux objets : un attrait inconnu le rendit moins sauvage; il sentit le plaisir de n'être pas seul. L'eau devint insensiblement plus nécessaire : le bétail eut soif plus souvent; on arrivait en hâte et l'on partait à regret. Dans cet âge heureux où rien ne marquait les heures, rien n'obligeait à les compter; le temps n'avait d'autre mesure que l'amusement et l'ennui. Sous de vieux chênes vainqueurs des ans, une ardente jeunesse oubliait par degrés sa férocité, on s'apprivoisait peu à peu les uns avec les autres; en s'efforçant de se faire entendre, on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes, les pieds bondissaient de joie, le geste empressé ne suffisait plus, la voix l'accompagnait d'accens passionnés, le plaisir et le desir confondus ensemble, se faisaient sentir à la fois. Là fut enfin le vrai berceau des peuples, et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour. »

En s'efforçant de se faire entendre, on apprit à s'expliquer : voilà pour quiconque y voudra réfléchir, la véritable origine de toutes les langues. Conçoit-on après cela comment le professeur G*** a pu dire : « Rousseau voulait découvrir les sources « d'un grand fleuve, et il les a cherchées « dans son embouchure : ce n'était pas le « moyen de les trouver ; mais c'était le « moyen de croire, comme on l'a cru des « sources du Nil, qu'elles n'étaient pas sur « la terre, mais dans le ciel. » Cette phrase recherchée ne prouve rien autre chose, sinon que le professeur n'a pas très-bien compris le philosophe.

Terminons en nous exprimant d'une manière plus simple : Les mots ont-ils précédé la formation des langues, ou les langues ont-elles précédé l'ordre et la disposition des mots ? Il me semble que c'est comme si on demandait si les outils nécessaires pour faire une montre ont été faits avant la montre. La réponse n'est pas difficile : assurément, pour former une grammaire, une syntaxe, il a fallu que la langue fût déjà avancée ; mais pour former la première phrase qui a exprimé les premières idées, il n'a fallu que

la faculté de convenir que tel mot ou tel son articulé signifierait telle ou telle chose. L'art de convenir ainsi de la signification de plusieurs mots, pour exprimer tel desir, telle volonté, telle crainte ou telle autre sensation, n'a pas été plus difficile à trouver que l'art de fondre la mine, d'en tirer du fer ou de l'acier, et d'en former le ressort qui fait mouvoir tous les rouages d'une montre. (16)

La question ainsi débattue, il me semble qu'on peut regarder comme une vérité de principe, appuyée sur des raisonnemens positifs, que la faculté de penser dans l'homme n'est développée et mise en action que par la faculté de parler mise en pratique. Cette proposition peut paraître paradoxale à ceux qui n'ont pas long-temps médité sur ce sujet, et par l'habitude qu'ils ont de ne parler que pour exprimer une pensée qui leur paraît précéder l'expression : mais toute incertitude s'évanouit si, comme nous l'avons déjà dit, on veut bien distinguer soigneusement deux états dans l'homme; celui où il ne sait pas encore parler, et celui où la parole acquise lui devient si naturelle qu'il semble ne l'avoir pas acquise. Dans l'état de société, et

à cette époque où l'homme a tout l'usage de ses facultés intellectuelles, les pensées semblent arriver avant qu'on les exprime : mais pour savoir si réellement la pensée est produite par le langage, ou le langage par la pensée, c'est au moment du premier développement des organes de l'homme, dans son enfance même, qu'il faut l'étudier et suivre progressivement l'effet de la langue parlée sur ce développement. Or il paraît constant, par tout ce que nous avons observé, que l'enfant n'aurait que des sensations, des idées, mais ne formerait aucune pensée s'il restait dans l'état de sourd-muet, ou, ce qui revient au même, si on ne lui apprenait point à parler.

La pensée dans l'homme peut donc être comparée au germe d'une plante qui ne se développe que par la fécondation et la fermentation, suite nécessaire du mouvement intestin occasionné dans ce germe par le fluide igné qui lui donne la vie. La langue parlée produit sur le germe de la pensée, ou la faculté intellectuelle de l'homme, le même effet que le fluide igné sur le germe végétal ; et le développement des pensées ressemble à celui d'une plante ou d'un ar-

buste dont la végétation produit successivement les premiers rameaux, les feuilles, les branches, les fleurs et les fruits.

Rien peut-être n'est plus propre à expliquer d'une manière sensible la véritable origine de la pensée, que la traduction. Quand je réfléchis qu'un Allemand pourrait me dire dans sa langue, que je n'entends pas, des injures pendant une heure sans que j'en fusse choqué, ou me faire des complimens sans que j'en fusse flatté le moins du monde, je conçois alors comment la pensée ne peut naître en moi que des mots qui l'expriment. Ceux qui savent plusieurs langues et qui les parlent bien, peuvent seuls juger combien la même pensée perd ou gagne de profondeur, de finesse ou d'énergie, par la seule valeur des termes que le génie ou la richesse de chaque langue peut leur fournir. C'est quelquefois au point que celui qui traduit peut se trouver avoir deux pensées qui ne sont pas tout à fait la même en traduisant la même phrase. M. le président de Brosses, dans sa préface de la traduction de *Salluste*, a fait sur ce sujet quelques réflexions qui semblent, au premier coup d'œil, contrarier l'opinion qui

me paraît préférable : mais l'examen de ces réflexions mêmes ne peut que consolider encore les raisonnemens qui l'établissent, en nous fournissant un moyen d'en résumer les preuves.

« On ne voit presque jamais de lecteur, dit-il, content d'une traduction qu'il n'a pas faite, presque jamais celui qui compare la version au texte ne manque de trouver qu'il aurait autrement saisi ou rendu en d'autres termes le sens de l'original. La raison en est simple.

« En quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales combinées ou réfléchies, dont les archétypes n'existent pas réellement et distinctement hors de nous dans la nature, mais ne sont que des êtres métaphysiques, des considérations morales ou des combinaisons relatives conçues et écloses dans l'esprit humain. Les *idées* de cette espèce si abondante ne sont circonscrites et nettement terminées que dans l'esprit de celui qui les a. Les mots, beaucoup plus bornés que les *pensées*, parce que la faculté vocale l'est infiniment plus que l'imagination ou que l'entendement, ne les rendent

que d'une manière plus vague, dont le sens n'est fixé à son juste point que par celui qui les emploie. Mais ce sens est habituel pour le lecteur chez qui la langue est vulgaire; il ne lui donne en lisant que l'intensité ou la dose accoutumée, sans plus ni moins; au lieu que si le livre est écrit en langue étrangère, où le sens des termes n'est pas, faute d'usage, aussi strictement restreint par l'habitude de les entendre, le lecteur pouvant donner un peu plus de carrière à son intelligence, lit, pour ainsi dire, la *pensée* de l'auteur plutôt que sa phrase, et, sans trop précisément s'arrêter aux termes dont il s'est servi, veut pénétrer au fond de son *idée*, au-delà même des expressions, toujours plus faibles que les conceptions. C'est la raison pour laquelle on trouve toujours plus de force et d'énergie dans un livre écrit dans une langue morte que s'il l'était dans une langue vivante, etc. »

Cette analyse de l'opération de l'esprit qui traduit une pensée d'une langue dans une autre, est parfaitement bien présentée : cependant, comme je crois qu'on en pourrait conclure que la pensée précède les expressions, tandis qu'il me paraît au contraire

que ce sont les expressions ou les mots qui précèdent la pensée, il me sera permis, avec toute l'estime que j'ai pour l'auteur célèbre du *Traité de la formation mécanique des langues*, de faire sur ce passage quelques observations.

M. de Brosses, comme plusieurs autres métaphysiciens, prend ici le mot *pensée* pour synonyme de celui d'*idée*. C'est une source de confusion que j'ai déjà remarquée, et qui m'oblige de répéter qu'on peut avoir des idées, sans que ces idées soient représentées par des signes ou par des mots, sans que ces idées soient liées ensemble par leur moyen, enfin sans qu'il y ait une pensée; c'est ce qui arrive aux animaux et aux imbécilles. Mais il est impossible qu'il y ait une pensée, sans que préalablement il n'existe des mots attachés aux idées dont la pensée se compose; et si cette condition est absolument nécessaire pour les pensées primitives et naturelles qui ne se composent que d'expressions simples et sans abstraction, elle doit l'être plus encore pour les pensées qui ont pour objet des *êtres métaphysiques, des considérations morales ou des combinaisons relatives.* M. de Brosses pré-

sente celles-ci comme *conçues* et *écloses* dans l'esprit humain, et sans le secours des mots beaucoup plus bornés que les pensées, *parce que la faculté vocale l'est infiniment plus que l'imagination ou l'entendement.* Ceci peut être vrai pour l'opération de l'entendement qui traduit ou qui compare une traduction avec l'original; mais il faut bien observer que cette opération même suppose l'établissement de deux langues, et l'esprit qui compare et qui critique ne peut le faire que par le moyen des expressions que sa langue naturelle lui fournit. Cette comparaison est un travail intérieur et rapide qui se fait sans que l'on s'en aperçoive, et qui suppose évidemment l'usage des expressions connues. La preuve en est qu'il serait impossible de faire cette comparaison de deux langues par une troisième que l'on ne connaîtrait pas.

Mais s'il est question simplement de la formation de la pensée, sur-tout de celle qui a pour objet des êtres métaphysiques, je ne conçois pas qu'elle puisse avoir lieu avant l'établissement des mots abstraits qui les désignent. L'imagination et l'entendement ne peuvent faire autre chose que se servir

des expressions qui sont les élémens de la pensée, comme les crayons et les couleurs sont les élémens d'un tableau.

L'invention des mots représentatifs de chaque objet et de leurs qualités, celle des noms, des verbes, des conjonctions nécessaires aux rapports qu'ils ont entre eux, celle des termes abstraits par le moyen desquels l'esprit généralise ses idées, enfin l'art de former une phrase, a nécessairement précédé la pensée, puisque la pensée ne peut se former que de plusieurs mots représentatifs de plusieurs idées. L'homme a donc parlé avant de penser. L'invention des langues est un fait. La diversité même des langages prouve que, dans l'origine, ils ne sont que le résultat d'une convention faite pour s'entendre, puisque chez les différens peuples les mêmes idées, les mêmes objets sont exprimés par des termes différens; résultat qui dérive uniquement de la faculté qu'a l'homme seul de désigner, par des sons articulés, les objets, les temps, les lieux, les idées et toutes les sensations qu'il éprouve. Nous avons vu combien cette convention devenait facile à prouver par les observations qu'on pourrait réunir sur la manière dont les enfans entre

eux se forment une langue qu'ils savent inventer, et qui leur suffit. L'imitation de la nature leur donne les sons primitifs de ce langage que l'accent, la configuration des organes et la variété du ton détermine ensuite. Ils s'entendent à merveille, et ne sont point entendus de ceux qui les observent. (17)

Voilà le premier essai. Le second, qui était le plus difficile et que le besoin de penser a dû faire éclore, c'est l'art de généraliser les idées par des termes abstraits, de réunir sous un seul mot les formes ou les qualités de plusieurs objets, et de rendre sensibles, par une expression, des êtres purement métaphysiques ou des sensations morales. C'est ici sur-tout que l'on peut voir que la pensée naît toute entière de l'expression, et que l'intelligence la plus parfaite n'aurait pas même les élémens de cette pensée sans les termes qui la composent. Un exemple rendra la chose plus sensible. Voici un vers de Boileau qui est une maxime, un jugement, une belle pensée :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Cette pensée n'est composée que de termes abstraits : *Beau*, *vrai*, *aimable* : Beauté,

vérité, amabilité, sont des expressions de choses qui n'existent pas, mais qui représentent collectivement la qualité des objets quelconques. Cette phrase présente une pensée très-juste et très-claire, et cependant, pour quelqu'un à qui ces termes abstraits ne seraient pas connus, elle n'offrirait pas plus de sens que si elle était écrite en chinois. Cette pensée même ne serait jamais venue dans la tête de Boileau, si ces termes n'eussent pas existé dans la langue française, et si aucun mot de cette langue n'eût exprimé l'idée de beau, vrai et aimable. Les peuples dont la langue n'offre pas de ces mots n'auront jamais de semblables pensées; et si les hordes sauvages n'en ont que très-peu, ce n'est que parce que leur idiome est très-circonscrit, et que leur langage ne diffère guère de celui des animaux, quoique les premiers aient, comme tous les autres hommes, la faculté de le perfectionner.

Il en est donc, ainsi que je le donnais à entendre tout à l'heure, des expressions par rapport à la pensée, comme des couleurs par rapport à un tableau. C'est parce qu'un peintre a des couleurs, et qu'il sait bien les employer, qu'il peint parfaitement; comme

c'est parce que l'homme a un langage, et qu'il sait bien l'employer, qu'il pense avec plus ou moins d'énergie, d'élégance ou de profondeur. Cette comparaison peut se soutenir d'autant mieux que, dans le genre allégorique, la peinture a beaucoup d'analogie avec les expressions abstraites ou métaphoriques. Un tableau charmant sort du pinceau d'un artiste célèbre; c'est une pensée morale que le Génie semble disputer aux Grâces; c'est l'Amour qui répand des fleurs sur la faux du temps (*a*). L'Albane aussi eût pu faire ce tableau; mais qu'eût-il fait sans crayon, sans couleur et sans modèle? L'art de parler et d'écrire, celui de dessiner et de peindre, ne sont que l'art de donner la forme, la couleur, et, pour ainsi dire, la vie à la pensée. Le peintre qui ne saurait imiter que des objets ou des membres épars, et qui n'aurait point le talent de les mettre à leur place pour en former une figure régulière, ressemblerait au sauvage qui n'aurait que quelques idées et quelques sons pour les rendre, mais auquel manquerait le secours

(*a*) Ce tableau est de M. Ménageot, professeur de l'académie impériale de peinture.

d'une langue pour en former une phrase. Les différentes nuances que la syntaxe donne à cette phrase peuvent s'assimiler à celles que donne le mélange des couleurs sous d'habiles pinceaux ; elles plaisent à l'œil par leur harmonie, comme celle des beaux vers plaît à l'oreille ; et, sans aucun doute, Racine et Le Corrége n'eussent jamais eu même la pensée de leurs inimitables ouvrages, si le poète eût été sourd-muet et le peintre aveugle de naissance.

La pensée ne peut donc pas plus exister sans le langage, que la peinture sans les couleurs. Ainsi, lorsque M. de Brosses a dit, en parlant des pensées métaphysiques, que les mots sont plus bornés qu'elles, parce que la faculté vocale l'est infiniment plus que l'imagination, il me paraît ne s'être pas exprimé avec assez d'exactitude. Les idées abstraites n'ayant point d'archétype dans la nature, elles n'ont reçu l'existence que par les mots que l'on a inventés pour les exprimer ; et dès-lors il est impossible d'admettre que les mots soient plus abondans que les idées, et que celles-ci puissent former dans l'entendement une pensée métaphysique, sans le secours des mots qui en sont les élémens.

La pensée étant une image ou simple ou complexe qui se trace successivement dans l'esprit, elle peut être parfaitement assimilée à l'image qui s'y forme, lorsqu'on veut se rappeler, ou les traits d'une personne, ou le site d'un paysage, ou l'ensemble d'un monument : en vous le rappelant, vous ne faites que retracer dans votre esprit les différentes parties de ces objets. Essayez de vous rappeler une pensée quelconque, ou d'en former une à votre gré, et vous verrez s'il vous est possible de le faire, sans vous rappeler tous les mots dont la phrase est composée.

On ne peut pas nier sans doute que, dans les langues déjà formées, la perfection du langage n'ait singulièrement contribué à la perfection de la pensée, et que réciproquement la richesse de la pensée n'ait ajouté à la perfection du langage ; mais comme il est ici question de remonter jusqu'à l'origine même de la formation des langues, je crois qu'un écrivain qui aurait tout l'esprit et toutes les connaissances de M. de Brosses, pourrait prouver assez clairement que les mots combinés ont donné plus de pensées que les idées combinées n'ont donné de mots.

CHAPITRE V.

De l'ame des bêtes et de leur langage.

Il est peu d'objets de méditation et d'étude en histoire naturelle, en philosophie et même en métaphysique, qui aient, autant que celui-ci, attiré l'attention des écrivains célèbres en ces trois genres. La nature semble, pour ainsi dire, se jouer continuellement de l'orgueil de l'esprit humain en renouvelant chaque jour sous les yeux de l'observateur le plus vulgaire un problême dont la solution l'embarrasse, et sur lequel on a long-temps disputé sans obtenir un résultat certain.

Parmi les savans, les uns ont traité la question de l'ame des bêtes avec un sérieux très-philosophique, les autres y ont trouvé matière à exercer les ressources d'un esprit enjoué ou d'une imagination brillante; plusieurs y ont cherché des argumens en faveur du matérialisme, tandis que leurs adversaires en les réfutant, y trouvaient des principes de théologie et même de morale.

Depuis Aristote jusqu'à M. de Buffon, et depuis Descartes jusqu'à M. Le Roi, capitaine des chasses, on pourrait former une liste assez longue et fort curieuse des ouvrages ou des dissertations qui ont été imprimées sur ce sujet, sans compter tout ce qu'on trouve épars dans les livres de métaphysique ou d'histoire naturelle qui en ont parlé.

Le motif qui a déterminé tant d'hommes d'esprit à s'occuper de l'intelligence des bêtes ne saurait être un motif de simple curiosité, et il n'est pas difficile, ce me semble, d'en donner un autre à l'importance qu'on y a mis.

Voici tout simplement comment on peut le concevoir.

Il est un fait certain, évident, et dont tout le monde convient, c'est que dans le nombre des animaux que nous connaissons, il en est beaucoup qui ont des idées, des desirs, une volonté, des passions, une industrie qui semble raisonnée; en un mot, une intelligence, un principe d'action, dont la nature reste à déterminer.

Ce principe est matériel ou immatériel.

S'il est matériel, ou bien si tout est ma-

tière dans l'animal, alors il faut admettre que la matière organisée peut avoir des sensations, des idées, une volonté, etc., ce que les métaphysiciens les plus distingués rejettent absolument.

S'il est immatériel, comme il n'est pas douteux que la mort de l'animal le détruit entièrement, il s'ensuivrait que ce qui est immatériel n'est pas pour cela naturellement impérissable, et de là on en pourrait tirer une conséquence très-dangereuse contre l'immortalité de l'ame humaine, que l'on établit communément sur son immatérialité.

L'examen de cette difficulté n'est donc pas, comme on le voit, aussi indifférent qu'il le paraît au premier coup d'œil; il peut même présenter à l'esprit des observations très-intéressantes, et peut-être trouverons-nous parmi les idées que nous avons recueillies dans les chapitres précédens quelques principes propres à nous donner le résultat que nous cherchons dans celui-ci.

On a sans doute multiplié à l'infini les raisonnemens sur cette matière; mais comme ils ne peuvent être concluans et solides qu'autant qu'ils sont fondés sur des faits bien constans et bien observés, il est essentiel de com-

mencer par là, et de les regarder comme la base de l'opinion qu'on doit préférer à cet égard.

Si l'on examine avec une attention philosophique les actions de certains animaux, tels que l'éléphant, le singe, le loup, le chien, et celles de quelques espèces parmi les oiseaux et les insectes; si l'on considère sans prévention ce que présentent de merveilleux leur industrie, leur instinct, et même les progrès de l'éducation domestique qu'ils peuvent recevoir; enfin, si l'on réunit mille et mille traits de leur part qui supposent de la mémoire et du calcul, de l'attachement ou de l'aversion, du plaisir ou de la colère, ce que nous appelons, en un mot, des sentimens et des passions, il sera bien difficile de ne pas reconnaître qu'il est en eux quelque chose de très-différent de la matière organisée telle qu'elle se montre à nos yeux. Cette matière peut bien nous offrir la composition du mécanisme organique propre à transmettre au cerveau de l'animal une sensation ou une idée, mais elle ne peut être à elle seule le principe qui la reçoit et en prend connaissance : il y a certainement une différence entre l'une et l'autre, et c'est à

bien saisir cette différence que consiste toute la difficulté. Ce principe affaibli, atténué ou entièrement annullé dans l'animal, celui-ci doit se dégrader dans la même proportion, et montrer moins de sensibilité, d'instinct et d'intelligence à mesure que le mécanisme a moins de perfection et d'action sur lui : et telle est peut-être la seule manière de bien expliquer la prodigieuse distance qui se trouve entre l'intelligence d'un castor et celle d'une huître.

Avec le secours de la physiologie, et par l'examen de ce mécanisme organique, on peut bien rendre raison de ce qu'on appelle instinct dans les animaux, de leur industrie, de leur perfectibilité supposée, même de leurs goûts, de leurs desirs, et de toutes les passions qui tiennent à leur conservation et à leur reproduction; mais il est mille circonstances où leurs actions semblent être l'effet d'une volonté qui choisit, et que précèdent une combinaison d'idées comparées et une sorte de jugement. Cette combinaison est une opération intellectuelle dont la matière la mieux organisée n'est pas susceptible. Cette matière, comme nous l'avons vu, est douée de l'irritabilité, et peut recevoir du mouvement qui

lui paraît propre, et que néanmoins elle ne tient que de l'influence d'une cause quelconque qui agit sur elle. Des muscles, des nerfs, des fibrilles, quelque délicates qu'on les suppose, des organes corporels, en un mot, peuvent recevoir des sensations de mille espèces; mais là finit leur ministère; et pour comparer ces sensations entre elles, il faut nécessairement admettre une substance différente de la matière que nous connaissons, et qui joigne à la faculté d'éprouver des sensations celle de les comparer, de choisir, de vouloir, et de déterminer l'action qu'elles provoquent.

Le détail des faits et l'examen des explications qu'ont imaginées à ce sujet les savans les plus célèbres, donneront à ce premier aperçu le développement nécessaire pour établir une opinion raisonnée sans aucun esprit de système; et peut-être sera-t-il possible de la confirmer encore par l'idée juste qu'on doit prendre du langage des animaux, attribution très-remarquable, dont quelques personnes se plaisent à exagérer l'avantage beaucoup plus qu'une saine philosophie ne le permet.

Deux des plus célèbres naturalistes, Buffon

et Bonnet, ont consacré la plus grande partie de leurs observations à l'histoire des animaux. L'un en a dépeint le physique et le moral avec une vérité et un charme de coloris inimitable; l'autre les a considérés sous un rapport plus vaste et plus philosophique : tous les deux ont tiré de leurs observations des conséquences à peu près semblables relativement à la nature de leur intelligence; mais Condillac, Le Roi et quelques autres, ont été d'un sentiment contraire, et le mérite des adversaires, de part et d'autre, ne fait qu'ajouter une difficulté de plus, quand on voudrait une solution.

Il faut simplifier la question; et pour savoir si les bêtes ont une ame ou si elles n'en ont pas, il me semble qu'il est indispensable de mettre une distinction entre les opérations qui ne sont chez elles que le résultat de l'instinct ou d'un mécanisme organique, et celles qui supposent des sensations comparées et une sorte de raisonnement; c'est en confondant ces deux choses que les opinions se sont trouvées divergentes, ainsi qu'en raisonnant sur tous les animaux en général, tandis qu'il ne fallait raisonner que sur ceux dont les actions peuvent donner lieu d'examiner quelle

est la véritable source de leur intelligence. Les observateurs qui ont voulu savoir si la brute avait une ame n'auront pas plus imaginé de la chercher dans une huître que dans une éponge.

Nous pouvons donc laisser de côté toutes ces opérations mécaniques des animaux, qui ne sont que le résultat d'une organisation déterminée par la nature pour produire tel ou tel effet dans chaque espèce, et sans jamais varier, ou du moins sans que cette variété puisse être regardée autrement que comme une exception passagère, qui, dans des circonstances rares, distingue l'individu sans altérer l'espèce. Tout ce qui paraît le plus admirable dans le travail des animaux et dans tous les moyens qu'ils emploient pour se reproduire et pour veiller à leur conservation peut être considéré sous ce point de vue. Telle était l'opinion du savant naturaliste de Genève, et personne peut-être n'a multiplié autant qu'il l'a fait dans son bel ouvrage de la *Contemplation de la Nature*, tous les détails de la merveilleuse industrie des animaux, depuis l'insecte microscopique jusqu'à l'énorme quadrupède.

« Il nous est si naturel, dit-il, de réfléchir,

parce qu'il nous est si naturel de lier nos idées à des signes, et d'en former des notions de tout genre, que nous imaginons sans peine que l'animal réfléchit aussi. Nous le faisons donc agir aussi par les mêmes motifs qui nous détermineraient en pareil cas. Avons-nous à rendre raison de quelque procédé remarquable où nous croyons découvrir des vues fines, nous supposons aussitôt de telles vues, nous y joignons de petits raisonnemens implicites, et tout s'explique le plus heureusement du monde; mais c'est en transformant, sans y songer, l'animal en homme, et de pures sensations en vraies notions. Ce ne serait pas du but que nous découvrons dans l'ouvrage d'un animal industrieux que je voudrais partir pour rendre raison de cet ouvrage: je ne dirais pas, l'araignée tend une toile pour prendre des mouches; mais je dirais, l'araignée prend des mouches parce qu'elle tend une toile, parce qu'elle a besoin de filer. Le but n'en est pas moins certain, moins évident : seulement ce n'est pas l'animal qui se l'est proposé, c'est l'auteur de l'animal. Par cette manière philosophique de raisonner, que perdrait la théologie naturelle? n'y gagnerait-elle pas,

au contraire, plus d'exactitude, plus de précision ? Raisonnons donc sur les opérations des animaux comme sur leur structure. La même sagesse qui a construit et arrangé avec tant d'art leurs divers organes, qui les a fait concourir à un but déterminé, a fait de même concourir à un but les diverses opérations qui sont les résultats naturels de l'économie de l'animal. Il est dirigé vers sa fin par une main invisible ; il exécute avec précision, et du premier coup, des ouvrages que nous admirons ; il paraît agir comme s'il raisonnait, se retourner à propos, changer de manœuvres au besoin, et dans tout cela il ne fait qu'obéir aux ressorts secrets qui le poussent ; il n'est qu'un instrument aveugle qui ne saurait juger de sa propre action, mais qui est monté par cette intelligence adorable qui a tracé à chaque insecte son petit cercle, comme elle a tracé à chaque planète son orbite. »

Ainsi tout ce qui nous paraît le plus étonnant dans l'industrie naturelle des animaux, la sorte de perfectibilité dont ils paraissent susceptibles, soit par l'effet d'une disposition particulière de leurs organes, soit par l'influence de l'éducation domestique, leur apti-

tude même à certains tours d'adresse, dans lesquels ils semblent obéir à la voix qui les commande ou à l'autorité qui les soumet, toutes ces choses, dis-je, et celles qui s'y rapportent, peuvent s'expliquer de la même manière et comme on expliquerait le mécanisme de l'automate de Vaucanson, ou celui d'un serin artificiel qui siffle un air entier dans sa cage en imitant tous les mouvemens de l'oiseau dont il n'est que la copie.

Rivarol a dit très-ingénieusement qu'on pouvait diviser les animaux en personnes d'esprit et en personnes à talent. Le chien, l'éléphant, par exemple, sont des gens d'esprit; le rossignol et le ver à soie sont des gens à talent. Ce mot heureux met une démarcation positive entre eux; il laisse de côté tout ce qui peut s'expliquer par le mécanisme, et porte toute l'attention sur la cause de l'intelligence raisonnée dont ce mécanisme ne saurait rendre raison.

M. de Buffon a bien senti qu'il ne fallait établir, sous le rapport de l'intelligence, de comparaison entre l'homme et les animaux que parmi ceux qui lui ressemblent le plus par la conformation des parties intérieures sur-tout, tels que l'éléphant, le singe, le

chien, etc.; mais les actions mêmes qui supposent en eux le plus d'intelligence et de raisonnement, n'ont pu le déterminer à leur accorder une ame. Lorsqu'il a dit : *Je leur donne tout ce qui peut appartenir à la matière, à l'exception de l'esprit*, et qu'ailleurs il leur accorde la faculté de vouloir, de se déterminer, de se ressouvenir, de craindre ou d'aimer, n'est-ce pas comme s'il disait que la matière peut faire tout cela? M. de Buffon entendait donc par ce mot de *matière* autre chose que ce que nous entendons communément; et comme il n'a fait aucune distinction à cet égard, il nous a laissé le soin de la chercher. Son autorité, en pareille discussion, est très-grave, et comme je doute qu'il ait toujours été d'accord avec lui-même, l'examen de ses pensées à ce sujet ne peut que nous aider à l'éclaircir autant qu'il est possible.

Son discours sur la nature des animaux est sans doute l'un des plus remarquables de son bel ouvrage. Il l'a travaillé avec d'autant plus de soin qu'il voulait déterminer une opinion vraiment philosophique, et qu'il avait à combattre celle qui peut-être ne l'est pas moins. La hauteur de son génie

voulut atteindre à celle de la nature; mais il douta de sa puissance, ou, pour mieux dire, il voulut la circonscrire dans des limites ; et la nature, qui n'est que l'agent d'une puissance infinie, n'en admet point. Il fallait que ses connaissances en physique générale laissassent aux idées métaphysiques toute leur latitude, parce que celles-ci se rapprochent davantage de la notion que nous pouvons avoir d'une puissance illimitée dans ses productions : il fallait qu'il ne craignît pas d'admettre comme une possibilité que, dans le nombre des substances créées, il pouvait s'en trouver une intermédiaire entre la matière et l'esprit, susceptible de recevoir et de comparer des idées, comme la matière qu'il reconnaît susceptible de recevoir des sensations et d'exprimer une volonté. En regardant comme impossible cette substance intermédiaire, il a raisonné sur la nature des animaux et sur l'ame des bêtes comme un physicien du dix-septième siècle eût raisonné sur les ballons aérostatiques. Celui-ci eût démontré par d'excellentes raisons qu'il était impossible qu'un corps spécifiquement plus pesant que l'air pût s'élever dans l'atmosphère. Il ignorait

l'existence d'un air plus léger que l'air atmosphérique ; et quand on l'eût connu, on regardait comme impossible de l'envelopper et de le contenir de manière à ce qu'il pût, même avec son enveloppe, s'élancer jusque dans les plus hautes régions de l'élément dont notre globe est environné. M. de Buffon dit de même : Tout est matière, il n'y a que matière dans les animaux : or la matière ne peut pas réfléchir ; donc les animaux ne réfléchissent pas. N'était-il pas plus raisonnable de dire : Les animaux semblent réfléchir ; or la matière brute ne saurait réfléchir : il y a donc dans les animaux quelque chose de différent de la matière telle qu'elle nous est vulgairement connue.

Cependant cet illustre auteur a tracé le plan de son discours d'une autre manière, et en comparant les assertions les plus importantes de ce discours avec ce qu'il dit de l'éléphant dans l'article qu'il a consacré à l'histoire naturelle de cet animal, nous serons plus en état de juger du degré de confiance qu'on doit accorder à son opinion.

L'éléphant est incontestablement, et d'après M. de Buffon lui-même, celui des animaux qui montre le plus d'intelligence

raisonnée : ainsi il nous suffira d'analyser exactement ce qu'il en dit pour voir s'il est possible de concilier son système avec les observations qu'il a multipliées, et si ses raisonnemens sont bien d'accord avec les faits sur lesquels il n'établit aucun doute.

« Chaque être dans la nature, dit-il, a son prix réel et sa valeur relative; si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages de la force, de la grandeur et de la longue durée de la vie.... A cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang froid, l'obéissance exacte; il conserve de la modération même dans ses passions les plus vives; il est plus constant qu'impétueux en amour; dans la colère, il ne méconnaît pas ses amis; il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé, et *se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures.* Aussi les anciens lui ont-ils attribué des qualités intellectuelles, des vertus morales, des mœurs raisonnées et une sorte de religion.... On vient à bout de le dompter, de le soumettre, de l'instruire; mais quoiqu'il ressente de

temps en temps les plus vives atteintes de l'amour, il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domesticité. Sa passion contrainte dégénère en fureur ; ne pouvant se satisfaire sans témoins, il s'indigne, il s'irrite, il devient insensé, violent, et l'on a besoin de chaînes les plus fortes et d'entraves de toutes espèces pour arrêter ses mouvemens et briser sa colère. Il diffère donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite et manie comme des êtres sans volonté ; il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons ou multiplions pour notre utilité. Ici l'individu seul est esclave ; l'espèce demeure indépendante et refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'éléphant des sentimens élevés au-dessus de la nature commune des bêtes : ressentir les ardeurs les plus vives, et refuser en même temps de les satisfaire, entrer en fureur d'amour et conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines, et ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires auxquels il n'a jamais manqué.....

« L'éléphant, une fois dompté, devient le plus doux, le plus obéissant de tous les

animaux; il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient et semble deviner tout ce qui peut lui plaire; en peu de temps il vient à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation; car ses mouvemens sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse; on lui apprend aisément à fléchir les genoux, pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter; il caresse ses amis avec sa trompe, ou salue les gens qu'on lui fait remarquer; il s'en sert pour enlever des fardeaux et aide lui-même à se charger; il se laisse vêtir et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnois dorés et de housses brillantes. On l'attèle, on l'attache par des traits à des charriots, des charrues, des navires, des cabestans; il tire également, continuement et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal à propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne

volonté avec laquelle il emploie ses forces.... Souvent la parole suffit, sur-tout s'il a eu le temps de faire connaissance complète avec son conducteur, et de prendre en lui une entière confiance. Son attachement devient quelquefois si fort, si durable, et son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout autre, et qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir, dans un accès de colère, tué son gouverneur. »

M. de Buffon ajoute à l'intéressante description du caractére moral de l'éléphant, une quantité de traits les plus propres à constater la supériorité de son intelligence, et tous extraits des auteurs les plus véridiques. J'en choisis deux seulement qui peuvent servir à expliquer quelques-unes de leurs actions qui paraissent les plus extraordinaires, quoique cette explication ne soit pas celle qu'adopte M. de Buffon.

« J'ai plusieurs fois observé, dit Édouard Terry, dans ses *Voyages aux Indes orientales*, que l'éléphant fait plusieurs choses qui tiennent plus du raisonnement humain que du simple instinct naturel qu'on lui attribue. Il fait tout ce que son maître lui commande; s'il veut qu'il fasse peur à quel-

qu'un, il s'avance vers lui avec la même fureur que s'il voulait le mettre en pièces, et lorsqu'il en est tout proche, il s'arrête tout court sans lui faire aucun mal. Si le maître veut faire un affront à un autre, il parle à l'éléphant, qui prendra avec sa trompe de l'eau du ruisseau et de la boue, et la lui jettera au nez, etc. »

« Les éléphans, dit le P. Philippe (*Voy. de la Compagnie des Indes d'Hollande*), approchent beaucoup du jugement et du raisonnement des hommes.... Lorsqu'on a pris un éléphant sauvage, et qu'on lui a lié les pieds, le chasseur l'aborde, le salue, lui fait des excuses de ce qu'il l'a lié, lui proteste que ce n'est pas pour lui faire injure; lui expose que la plupart du temps il avait faute de nourriture dans son premier état, au lieu que désormais il sera parfaitement bien traité, qu'il lui en fait la promesse. Le chasseur n'a pas plutôt achevé ce discours obligeant, que l'éléphant le suit comme ferait un très-doux agneau : il ne faut pas pourtant conclure de là que l'éléphant ait l'intelligence des langues, mais seulement qu'ayant une très-parfaite estimative, il connaît les divers mouvemens d'estime ou de

mépris, d'amitié ou de haine, et tous les autres dont les hommes sont agités envers lui, et, pour cette cause, il est plus aisé à dompter par les raisons que par les coups et par les verges, etc. »

« Son conducteur, dit M. de Montmirail, veut-il lui faire faire quelque corvée pénible, il lui explique de quoi il est question, et lui détaille les raisons qui doivent l'engager à obéir. Si l'éléphant marque de la répugnance à ce qu'il exige de lui, le cornac promet de lui donner de l'arac ou quelque chose qu'il aime : alors l'animal se prête à tout, mais il est dangereux de lui manquer de parole; plus d'un cornac en a été la victime. Mais il n'est pas moins reconnaissant qu'il est vindicatif. »

Tel est le portrait de la personne de l'éléphant : on ne peut pas soupçonner de flatterie le peintre célèbre qui l'a tracé. Changez le nom de l'individu, et voyez si, dans l'espèce humaine, il n'en est pas un bon nombre qui, sous le rapport du moral, ne gagnerait pas à lui ressembler. C'est pourtant dès le début même de cet article que M. de Buffon dit : *L'éléphant approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la ma-*

tière peut approcher de l'esprit. On est bien embarrassé pour donner un sens à cette phrase, lorsqu'on sait que, dans l'opinion de l'auteur, la matière n'a la faculté ni de recevoir des idées, ni de les comparer ou de les rappeler pour en former une sorte de raisonnement, sans lequel l'intelligence n'est plus qu'un mot qui ne signifie rien. Il se trouve néanmoins, par les faits, forcé de convenir que l'éléphant qui, dit-il, est *en même-temps un miracle d'intelligence et un monstre de matière*, de convenir, dis-je, qu'il a des idées, de la mémoire, du jugement, et il lui refuse la réflexion; ce qui me paraît un autre prodige non moins étonnant qu'une matière monstrueuse qui peut unir aux fureurs de l'amour le sentiment de la pudeur. La manière dont il explique ce phénomène peut paraître fort ingénieuse; mais je ne sais si elle s'accorde bien parfaitement avec les principes d'une logique exacte.

« De tous les instrumens, dit-il, dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable. C'est non seulement un instrument organique, mais un

triple sens dont les fonctions réunies et combinées sont en même temps la cause et produisent les effets de cette intelligence et de ces facultés qui distinguent l'éléphant et l'élèvent au-dessus de tous les animaux..... Le toucher est de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connaissance : la délicatesse du toucher donne l'*idée* de la substance des corps; la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'*idée* de leur forme extérieure; la puissance de succion, celle de leur pesanteur; l'odorat, celle de leurs qualités; et la longueur du bras, celle de leur distance. Ainsi, par un seul et même membre, et, pour ainsi dire, par un acte unique et simultané, l'éléphant sent, aperçoit et juge plusieurs choses à la fois : or une sensation multiple équivaut, en quelque sorte, à la réflexion; donc, quoique cet animal soit, ainsi que tous les autres, *privé de la puissance de réfléchir,* comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même, qu'elles sont contemporaines et, pour ainsi dire, indivises les unes des autres, il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des *espèces d'idées*, et qu'il acquière en peu de temps celles qu'on veut lui transmettre : la *réminiscence* doit être

ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal, car la *mémoire* tient beaucoup aux circonstances des actes ; et toute sensation isolée, quoique très-vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable : mais plusieurs sensations combinées et contemporaines font des impressions profondes et des empreintes étendues ; en sorte que si l'éléphant ne peut se rappeler une *idée* par le seul toucher, les sensations voisines et accessoires de l'odorat et de la force de succion qui ont agi en même-temps que le toucher, lui aident à s'en rappeler le *souvenir*, etc. »

Toute la beauté de ce style ne peut pas nous séduire au point de ne pas nous laisser voir que M. de Buffon détourne la difficulté au lieu de la résoudre, et qu'il donne ici lui-même des armes assez fortes contre sa propre opinion. Ne pourrait-on pas lui observer d'abord que son explication ne peut s'appliquer qu'à quelques-unes des actions de l'éléphant qui supposent en lui du raisonnement et de l'intelligence ; mais que celles qui en supposent le plus de sa part, n'ont aucun rapport avec sa trompe. Lorsqu'on le voit, par exemple, devenir docile

à la voix de son conducteur et se prêter de bonne grace à un ouvrage pénible auquel il répugnait, vaincu par les bonnes raisons et l'encouragement qu'on lui donne ; lorsqu'on lui explique bien ce qu'il doit faire, et qu'on a dompté sa volonté par des éloges et jamais par des menaces, la trompe et les trois sensations réunies ne font rien à tout cela. La vue et l'ouïe de l'animal sont les seuls intermédiaires qui puissent faire passer dans sa tête les gestes ou les raisonnemens de son instituteur. On ne conçoit guère, d'après cette observation, qui est exacte, comment M. de Buffon a pu tirer une conclusion générale de quelques actions seulement de cet animal, lorsqu'en cumulant adroitement deux effets très-distincts, il ajoute : « C'est donc en vertu de cette combinaison singulière des sons et de ces facultés uniques de la trompe qu'il est supérieur aux autres par l'intelligence, malgré la disproportion de sa forme. »

Mais allons au fait plus directement et sans prolonger une discussion qui serait superflue, contentons-nous d'un simple raisonnement qui semble péremptoire. Ou la matière, même la mieux organisée, telle

qu'elle est dans l'éléphant, est susceptible de recevoir des idées et de prendre connaissance d'une manière intellectuelle des sensations qu'elle éprouve, ou elle ne l'est pas: or nous avons déjà reconnu, et M. de Buffon le reconnaît lui-même, que cette faculté était inadmissible dans la matière; et puisqu'il convient que l'éléphant a des idées, même de la mémoire, ce qui suppose nécessairement la comparaison de ces idées entre elles, n'est il pas évident qu'il est en lui un principe différent de celui de la matière telle que nous la connaissons vulgairement, principe auquel seul on peut attribuer la faculté d'avoir des idées, de les comparer et de produire toutes ces actions qui font assimiler à l'intelligence de l'homme celle de l'éléphant?

Voyons maintenant s'il est possible de concilier ces aveux de M. de Buffon avec ce qu'il dit des animaux en général dans le discours dont je viens de parler. « L'animal, dit-il, *est un être purement matériel* qui ne pense ni ne réfléchit, et qui cependant agit et semble se déterminer : nous ne pouvons pas douter que le principe de la détermination du mouvement ne soit dans l'animal

un effet purement mécanique et absolument dépendant de son organisation... Dans l'animal, le sens intérieur ne diffère des sens extérieurs que par cette propriété qu'a le sens intérieur de conserver les ébranlemens, les impressions qu'il a reçues. Cette propriété seule est suffisante pour expliquer toutes les actions des animaux, et nous donner quelque idée de ce qui se passe dans leur intérieur.... Ils ont le sentiment; ils l'ont même à un plus haut degré que nous ne l'avons; ils ont aussi la conscience de leur existence actuelle, mais ils n'ont pas celle de leur existence passée : ils ont des sensations, mais il leur manque la faculté de les comparer, c'est-à-dire, la puissance qui produit les idées; car les idées ne sont que des sensations comparées, ou, pour mieux dire, des associations de sensations..... Les animaux n'out aucune connaissance du passé, aucune idée du temps, et par conséquent ils n'ont pas la mémoire qui consiste dans une succession d'idées et suppose nécessairement la puissance qui les produit... La peur est une puissance dont l'animal est susceptible, quoiqu'il n'ait pas nos craintes raisonnées ou prévues : il en est de même

de l'horreur, de la colère, de l'amour, quoiqu'il n'ait ni nos aversions réfléchies, ni nos haines durables, ni nos amitiés constantes. L'animal a toutes ces passions premières; elles ne supposent aucune connaissance, aucune idée, et ne sont fondées que sur l'expérience du sentiment. La peur est le partage des faibles, mais le sentiment d'amour leur appartient à tous. L'amitié seule fait le partage de l'homme.... Amour! s'écrie M. de Buffon, desir inné, ame de la nature, source unique et féconde de tout plaisir, de toute volupté, amour! pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les êtres et le malheur de l'homme? c'est qu'il n'y a que le physique de cette passion qui soit bon; c'est que, malgré ce que peuvent dire les gens épris, le moral n'en vaut rien, etc. »

Je ne puis m'empêcher d'observer, en passant, qu'il faut avoir une bien forte tête et une grande abnégation de cœur pour ne trouver dans l'amour rien de bon que le physique, et pour refuser l'amitié, la mémoire, la faculté de comparer quelques sensations, l'intelligence, en un mot, à ce chien fidèle qui va chercher son maître à quatre-vingts lieues de lui, qui le défend d'un vo-

leur, et qui meurt de douleur et de faim sur sa tombe.

En vérité, quand on compare ce discours sur les animaux avec l'histoire de l'éléphant, on serait tenté de croire ou que ce n'est pas le même auteur qui a composé ces deux morceaux, ou qu'il avait changé d'opinion quand il a publié le second. Dans le premier, il affirme positivement et à plusieurs reprises que les animaux sont absolument privés de mémoire; dans le second, il est obligé de reconnaître qu'elle existe dans l'éléphant. « La *réminiscence*, dit-il, doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal; car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes, et toute sensation isolée, quoique très-vive, ne laisse aucune trace distincte ni durable : réunies, elles lui aident à s'en rappeler le *souvenir*. Au reste, quoique l'éléphant ait plus de *mémoire* que les autres animaux, etc.... On ne peut pas supposer que M. de Buffon ait voulu établir une distinction entre la réminiscence, le souvenir et la mémoire; cette subtilité ne serait pas digne de lui, et la dernière phrase d'ailleurs lèverait toute équivoque : il admet positivement la mémoire dans l'éléphant, et

la suppose d'une manière assez claire dans les autres animaux. Il en est de même pour les idées, que d'abord M. de Buffon leur refusait, parce que, disait-il, ils sont privés de la faculté de comparer leurs sensations. Il voit l'impossibilité de refuser cette faculté à l'éléphant, et même, dans son discours sur les animaux, il donne une explication de l'effet de la peur, qui la suppose évidemment. « Un jeune animal, dit-il, tranquille habitant des forêts, qui tout à coup entend le son éclatant du cor ou le bruit subit et nouveau d'une arme à feu, tressaillit, bondit, et fuit par la seule violence de la secousse qu'il vient d'éprouver. Cependant, si ce bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnaît d'abord le silence ordinaire de la nature, il se calme, s'arrête, et regagne à pas égaux sa paisible retraite. Mais l'âge et l'expérience le rendront bientôt circonspect et timide, dès qu'à l'occasion d'un bruit pareil il se sera senti blessé, atteint ou poursuivi : ce sentiment de peine ou cette sensation de douleur se conserve dans son *sens intérieur*, et lorsque le même bruit se fait encore entendre, elle se renouvelle, et, *se combinant avec l'ébranlement actuel*, elle produit un sentiment

durable, une passion subsistante, une vraie peur : l'animal fuit, et fuit de toutes ses forces, il fuit très-loin, il fuit long-temps, il fuit toujours, puisque souvent il abandonne à jamais son séjour ordinaire. »

Peut-on concevoir dans cet exemple comment l'animal combine l'ébranlement actuel avec un ébranlement antérieur, sans comparer l'une de ces sensations avec l'autre? c'est de cette comparaison que naît dans l'animal le sentiment de la peur, qui suppose nécessairement, et le souvenir de la première sensation, et l'idée du mal qu'il redoute et qui le détermine à fuir.

On voit que M. de Buffon, assez embarrassé des objections qu'on pouvait lui faire, se débat contre une évidence de faits qui le contrarie, et qu'il semble transiger avec elle pour conserver, du moins en principe, l'opinion qu'il voulait établir; mais d'après ce qu'il accorde lui-même, il est bien difficile de ne pas regarder comme certain que, puisque les animaux qui montrent de l'intelligence, qui ont des idées, de la mémoire, et par conséquent la faculté de comparer leurs sensations, il est en eux un principe différent de la matière organisée, un sens inté-

rieur que M. de Buffon reconnaît lui-même, et qui, sous cette dénomination, n'est autre chose que l'ame, qu'il faut bien leur accorder. On conçoit facilement d'ailleurs que cette ame, véritable source de l'intelligence dans les animaux, peut en donner des preuves plus ou moins sensibles selon la différence de l'organisation plus ou moins composée, plus ou moins parfaite de chaque individu, et que dans les animaux dont la conformation ressemble le plus à celle de l'homme, qui ont du sang, un cœur, un cerveau, ou quelque organe qui en tient lieu, les actions qui annoncent du jugement ou de l'esprit doivent toujours être dans une proportion très-marquée avec cette ressemblance. (18)

M. de Condillac n'a voulu tenir aucun compte de cette distinction, qu'il est cependant essentiel d'admettre pour obtenir un résultat fondé sur les faits physiologiques et sur les observations les plus incontestables. Il a renfermé tous les animaux dans la même classe sous le rapport du principe d'intelligence qu'on peut remarquer en eux, et n'a point fait de différence entre la fourmi et l'éléphant : il a confondu les gens d'esprit avec les gens à talent, pour me servir encore

de l'expression de Rivarol ; et le fond de sa pensée est en général que tous les animaux ont une ame, mais à la vérité d'une nature différente de celle de l'homme. Il leur accorde non seulement des idées, avec la faculté de les comparer, mais celle encore d'inventer et d'améliorer par l'expérience les connaissances ou les moyens qu'ils tiennent de la nature. L'espoir de combattre avec quelque succès l'opinion de M. de Buffon, qu'il a traité peut-être avec trop de sévérité, l'a engagé trop loin dans cette dispute ; et en employant trop de métaphysique où M. de Buffon n'en avait pas mis assez, il a dépassé la limite où il fallait s'arrêter. C'est dans un point également éloigné des excès opposés que la vérité doit se trouver, si, dans ces sortes de matières, il est donné à l'esprit humain de la découvrir.

L'art d'inventer que M. de Condillac prête aux animaux, lui paraît une des preuves les plus fortes de leur intelligence raisonnée. « Qu'est-ce en effet, dit-il, que l'invention ? C'est le résultat de plusieurs découvertes et de plusieurs comparaisons. Quand Molière, par exemple, a inventé un caractère, il en a trouvé les traits dans différentes personnes,

et il les a comparés pour les réunir dans un certain point de vue. Inventer équivaut donc à comparer. Or les bêtes apprennent à toucher, à voir, à marcher, à se nourrir, à se défendre, à veiller à leur conservation : elles font donc des découvertes ; mais elles n'en font que parce qu'elles comparent, elles inventent donc. Elles perfectionnent même; car dans le commencement elles ne savent pas toutes ces choses comme elles les savent quand elles ont plus d'expérience. » (*a*)

Il n'est pas difficile d'apercevoir la faiblesse de ce raisonnement, que sans doute M. de Condillac ne regardait pas comme une démonstration. Il suffit pour cela d'observer, comme nous l'avons déjà fait, que toutes les actions des animaux qui n'ont pour but que leur accroissement, leur conservation ou leur reproduction, ne doivent être considérées que comme des résultats d'un organisme purement mécanique, et que, quelque raisonnement qu'elles paraissent supposer, elles ne tiennent jamais qu'à des mouvemens d'instinct naturel et sans

(*a*) *Traité des animaux*, page 86.

liberté qui les portent sans cesse à satisfaire leurs besoins, et à mettre leur existence à l'abri des accidens qui la menacent. L'industrie ne prouve rien en faveur de leur intelligence : ce n'est pas dans leurs travaux qu'il faut chercher de l'esprit et du raisonnement, mais dans les actions qui supposent une combinaison d'idées, et qui n'ont aucun rapport avec leur organisation physique. M. de Buffon observe très-bien que deux mille mouches à miel réunies dans une ruche, sont forcées, par la forme même de leur individu, de ne construire que des alvéoles d'une même dimension géométrique relative à cette forme. Si, dans quelques familles, l'individu perfectionne, l'espèce en masse ne change rien à ses premiers modèles. Depuis cinq mille ans la loge du castor est la même, ainsi que le nid de l'hirondelle. Les bêtes n'apprennent pas plus à voir, à marcher, à se nourrir, qu'elles n'apprennent à dormir ou à veiller : elles n'inventent rien. Si elles semblent perfectionner, c'est qu'elles imitent, et l'imitation n'est autre chose qu'un pur mécanisme.

M. de Buffon, qui n'accorde pas même la réflexion aux animaux, est bien loin de leur

accorder la faculté de penser ; et M. de Condillac veut la regarder comme une conséquence directe des concessions que leur fait son éloquent adversaire. « Si on ne peut, dit-il, accorder à la matière le sentiment, la sensation et la conscience d'existence, sans lui accorder la faculté de penser, d'agir et de sentir à peu près comme nous, comment se peut-il que les bêtes soient douées de sentiment, de sensations, de conscience d'existence, et qu'elles n'aient cependant pas la faculté *de penser?*... Peuvent-elles apercevoir les objets extérieurs, et n'avoir point d'*idées?*.... » Ce raisonnement n'était pas sans doute un de ceux dans lesquels M. de Condillac avait le plus de confiance : le défaut de précision dans les termes en laisse à découvert toute la faiblesse. Il confond encore ici, comme dans le *Traité des Sensations*, ces deux mots *idée* et *pensée*. Il fallait les définir, et le doute qu'il exprime n'aurait plus existé. Les animaux ont certainement des idées, puisqu'ils ont des sensations; mais ils n'ont pas de pensées, ils n'ont pas la faculté de penser, parce qu'ils n'ont pas la faculté de parler : celle-ci suppose nécessairement la faculté d'abstraire,

de généraliser les idées, c'est-à-dire, de séparer les qualités des objets pour considérer ces qualités séparément; et cette faculté, les animaux ne l'ont point. Ils voient une pomme, par exemple, mais ils ne sauraient jamais se rendre raison de sa forme ou de sa couleur, séparer ces qualités abstraites de l'objet pour les comparer à d'autres. *Penser,* c'est abstraire, comparer, juger d'après des conventions appuyées sur des mots ou des signes. Les animaux n'ont pas cette faculté; ils n'ont donc pas celle de penser.

Ces deux observations sur la manière dont M. de Condillac a cru devoir attaquer le système de M. de Buffon, suffisent pour faire voir que ce n'était point avec des raisonnemens qu'il fallait le combattre, mais avec des faits bien constatés dont l'explication devient impossible, sans admettre la conséquence que M. de Buffou s'obstine à rejeter; et sur-tout avec ces traits de jugement, d'intelligence ou de sentiment qui paraissent entièrement indépendans ou de l'organisation physique des animaux, ou de l'art d'imitation dont plusieurs d'entre eux sont susceptibles. C'est le parti qu'a pris M. Le

Roi, dans un ouvrage (*a*), où il a eu l'intention de prouver que M. de Buffon eût peut-être apporté quelques modifications à son opinion, s'il eût eu, comme lui, le temps et la patience d'étudier le caractère, les mœurs, les procédés des animaux pendant trente ans qu'il a, pour ainsi dire, vécu en société avec eux.

Ce M. Le Roi, lieutenant des chasses de Versailles et de Marly, qui était lui-même un grand chasseur et doué d'un esprit très-philosophique, semble avoir mis de côté tout préjugé et tout penchant pour l'un ou l'autre système avant de rédiger ses observations, qui doivent avoir plus de poids qu'un travail de cabinet dont la beauté du style ne garantit guère l'exactitude. Il pense, comme M. de Condillac, que la perfectibilité est un attribut des animaux. Je ne répèterai point ce que je viens de dire sur cette opinion; j'ajouterai seulement que si la perfectibilité était un attribut de l'espèce animale, il faudrait admettre que ce principe existe dans l'huître comme dans l'éléphant, parce

(*a*) *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux*, etc.

que la sensibilité existant dans tous, la perfectibilité, qui en est une conséquence, doit exister pour tous : or, comme il est absurde de l'admettre pour le plus grand nombre, il en faut conclure que cette perfectibilité, qu'on a cru remarquer dans quelques-uns, n'est qu'une illusion d'analogie qui disparaît à l'examen réfléchi des causes qui la produisent.

L'instinct est un mobile qui joue peut-être le plus grand rôle dans toutes les actions des animaux ; mais comme on ne s'accorde pas sur la véritable signification de ce mot, on manque d'une base fixe pour établir l'opinion qu'on pourrait préférer sur la nature de la cause qui produit l'intelligence dans les espèces auxquelles on ne peut la refuser. « Les philosophes qui se tourmentent à définir l'instinct, dit Bonnet, ne songent pas que, pour y parvenir, il faudrait passer quelque temps dans la tête d'un animal, sans devenir un animal..... Nous savons bien ce que l'instinct n'est pas, et point du tout ce qu'il est. » Les uns disent que l'homme n'a pas d'instinct, et qu'il est seulement l'attribut de la brute ; les autres, que l'homme, comme la brute, a de l'instinct,

mais que la raison y est jointe, et que souvent celle-ci ne vaut pas l'autre; enfin, on dit que cet instinct, chez les brutes, ressemble tellement à de l'intelligence raisonnée, qu'il est impossible de ne pas admettre qu'il a dans les animaux, comme dans les hommes, un principe commun et immatériel.

M. Le Roi, qui a beaucoup parlé de cet instinct dans son ouvrage, n'a pas tenté de nous dire ce que c'était. Voyons cependant s'il ne serait pas possible, sans remplir la condition que Bonnet exige, de donner à ce mot d'instinct une acception claire et précise par une définition convenue, et qui en détermine exactement le sens.

L'instinct, ce me semble, est une impulsion naturelle et indélibérée qui porte tout être sensible à rechercher tout ce qui peut lui causer du plaisir, et à fuir tout ce qui peut lui causer de la douleur. Sa conservation y est attachée; c'est la première loi de son existence. Ainsi tout ce qui peut la maintenir ou la rendre agréable, comme tout ce qui peut la déranger ou la détruire, est du ressort de l'instinct. Je crois que toutes les actions purement animales peuvent se rattacher à ce principe-là.

L'homme, considéré sous le rapport de sa constitution physique, éprouve de ces impulsions indélibérées qui le portent vers les jouissances agréables, ou qui l'éloignent de ce qui lui offre un danger imminent. C'est ainsi que, dans la jeunesse, il court au-devant du plaisir, et fuit avec effroi l'idée même de la douleur et de la mort. Ce n'est que par le calcul de la raison, appuyé sur des considérations morales ou sur l'empire des passions, qu'il parvient à braver l'une et l'autre; et c'est là ce qui distingue son instinct de celui de l'animal, qui ne brave la douleur ou la mort que par une impulsion physique de l'appétit, ou de la conservation de son espèce, sans qu'il y entre aucune idée de moralité. Il ne faut pas perdre de vue que, dans tout ce qui paraît le plus merveilleux dans l'instinct des animaux, il n'y a pas une de leurs actions qui sorte de ce cercle tracé par la nature pour établir la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal.

A la vérité, cet aperçu ne résout pas la question de savoir si le résultat des actions combinées par l'instinct des animaux doit appartenir à un principe immatériel, ou si leur intelligence est un pur mécanisme, selon

l'opinion de Descartes et de ses partisans. Cette question revient donc encore à celle-ci : Les animaux ont-ils une ame, ou n'en ont-ils point ? Cette ame est-elle sensitive seulement, ou sensitive et intelligente ? Ce qu"il y a de certain, c'est qu'ils ont des sensations et des idées qu'ils paraissent combiner ; mais, nous l'avons déjà dit, les idées et même les sensations, telles que celles de la douleur ou du plaisir, et toutes les actions qui en résultent, ne peuvent convenir à ce qu'on appelle communément la *matière ;* il faut donc qu'il y ait dans les animaux un principe différent, un agent réel auquel il faut attribuer toutes les opérations qu'on attribue à leur instinct. Ce principe, ainsi que dans l'homme, est plus ou moins développé, selon la plus ou moins grande perfection des organes, et peut-être ce qui le constitue ressemble-t-il, sous quelques raports, à la substance de l'ame humaine, avec cette prodigieuse différence cependant que l'une n'a que des sensations et des idées, au lieu que l'autre a la faculté de penser et la moralité qui la rend immortelle. Si on eût bien établi cette distinction, on n'eût pas craint si religieusement de donner une ame aux

bêtes, parce que de fait cette ame périt avec elles; Descartes n'eût pas pensé que cette concession tendait au matérialisme; et M. de Buffon, qui a fait de si élégans tableaux de leur intelligence, eût pu, sans compromettre les secrets de la nature, leur en laisser la réalité.

Les observations que nous allons emprunter de M. Le Roi viennent toutes à l'appui de cette opinion, et elles se trouvent journellement justifiées par les habitans de la campagne, qui aiment à mêler aux loisirs qu'elle leur offre l'étude réfléchie de cette branche intéressante de l'histoire naturelle. Dans le nombre de ces observations, l'une des plus singulières et des mieux constatées est celle qui concerne l'intelligence des loups. « Les loups unis chassent ensemble, et le secours qu'ils se prêtent rend leur chasse plus facile et plus sûre. S'il est question d'attaquer un troupeau, la louve va se présenter au chien, qu'elle éloigne en se faisant poursuivre, pendant que le mâle insulte le parc et emporte un mouton que le chien n'est plus à portée de défendre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se

met en quête, attaque l'animal, le poursuit et le met hors d'haleine, lorsque la louve, qui d'avance s'était placée à quelque détroit, le reprend avec des forces fraîches, et rend en peu de temps le combat trop inégal. Il est aisé de voir combien de telles actions supposent de connaissances, de jugement, d'inductions. » Cette tactique suppose encore de plus un calcul; mais il ne faut pas s'en étonner, si les nombres sont des idées qui ne sont pas étrangères à l'instinct des animaux. « Les bêtes comptent, ajoute l'auteur, cela est certain; et quoique jusqu'à présent leur arithmétique paraisse assez bornée, peut-être pourrait-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlèvent les œufs et détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assiduement les nids de ces oiseaux destructeurs, et pour anéantir d'un coup la famille carnassière, on tâche de tuer la mère pendant qu'elle couve. Entre ces mères, il en est d'inquiètes qui désertent leurs nids dès qu'on approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est le nid; un homme se place

dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse; mais il attend en vain, si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçait et l'autre passait; mais la pie compte et se tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont; et elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomène, renouvelé toutes les fois qu'il est tenté, doit être mis au rang des phénomènes les plus ordinaires de la sagacité des animaux....

« Les animaux, dit-on, n'ont pas la conscience de leur existence passée. Cependant un renard qui a été pris au piége, et qui, pour s'en délivrer, s'est vu forcé de se couper le pied, comme cela arrive souvent, con-

serve si bien le souvenir de son existence passée, que, pendant des années entières, il évite très-constamment tous les piéges qu'on peut lui tendre. Lorsqu'on a connaissance de ces renards boiteux et dont l'infirmité annonce l'expérience, les chasseurs intelligens renoncent à les surprendre par les moyens ordinaires; ils savent trop bien que la réflexion sur leur existence passée leur est devenue habituelle, et qu'elle les rend précautionnés, sans distraction, contre toute espèce d'embûche: il faut alors avoir recours à des moyens d'un autre genre, qui mettent en défaut leur savoir, ou du moins le rendent inutile....

« Les chiens, ceux sur-tout qu'on a coutume de mener à la chasse à une certaine heure, annoncent ce moment par des cris d'impatience toutes les fois qu'il est retardé. Celui du départ est signalé par des signes de la joie la plus vive : le chasseur en est souvent importuné, et il a beaucoup de peine à les réprimer, sur-tout lorsque armé de son fusil, il leur annonce le retour prochain du plaisir dont ils conservent le souvenir. »

Ces derniers traits peuvent s'expliquer par

le besoin de satisfaire un appétit qui devient plus ardent aux apprêts qui annoncent une nouvelle jouissance, et par cette loi de la nature qui rend certains animaux les ennemis constans de quelques autres : mais parmi les chiens, combien n'at-on pas cité de traits de fidélité, d'attachement, de raisonnement et d'intelligence qui ne peuvent avoir pour cause cette sorte d'instinct si différent de l'esprit qu'ils montrent dans mille occasions? Ce sont les bergers des nombreux troupeaux de la Brie qu'il faut interroger sur l'intelligence raisonnée de leurs chiens; c'est aux respectables hermites du mont Saint-Bernard qu'il faut demander si les chiens qu'ils élèvent ne montrent pas un zèle et un dévouement qui les étonnent eux-mêmes pour la recherche et le soulagement des malheureux voyageurs, quelquefois ensevelis dans les neiges, où ils périraient sans leur secours; et ne trouvet-on pas même dans les attentions combinées du chien de l'aveugle une sorte de sensibilité tendre qui s'expliquerait bien mieux par les élémens qui constituent le caractère moral que par toutes les lois de la mécanique la plus déliée?

Je ne puis m'empêcher de consacrer ici

à leur éloge quelques-uns de ces traits qui m'ont été attestés par M. Helman, directeur d'un établissement d'aveugles à Paris, et dont on peut s'assurer soi-même, car les personnages qui figurent dans ce récit sont vivans l'un et l'autre.

M. Isidore, militaire de trente à trente-quatre ans, demeurant aux Invalides, et totalement privé de la vue par suite de ses blessures, a pour conducteur un petit chien noir qu'il a tellement stylé à lui rendre ce service, que dans les rues et sur les boulevards, il marche aussi vîte qu'un clairvoyant. Ce petit chien, qu'il appelle *Tarquin*, le conduit très-exactement, et sans jamais se tromper, dans une vingtaine de maisons de sa connaissance, en différens quartiers. Il suffit, quand il sort des Invalides, qu'il indique à son chien, soit en lui parlant, soit en le dirigeant par son cordon, qu'il veut tourner à droite ou à gauche. M. Isidore connaissant les distances, s'il tourne par le quai des Invalides, et s'il veut, par exemple, aller jusqu'au pont Notre-Dame, ne fait que dire à son chien, *ce n'est pas cela*, lorsque celui-ci veut prendre ou le pont de la Révolution, ou le pont Royal ou le pont Neuf. Arrivé

au pont Notre-Dame, il le laisse aller, et à sa descente, en lui indiquant la droite ou la gauche, Tarquin le conduit à la maison où il veut aller, et de là à une autre; il suffit qu'il y ait été une ou deux fois.

Ce petit chien sait très-bien éviter les embarras en prenant d'avance la diagonale en avant des voitures ou de quelque autre obstacle à la marche de son maître. Ce qu'il y a de singulier, c'est que quand il faut traverser un ruisseau, le chien se met alors contre les pieds de son maître, qui, averti par ce mouvement, lâche un peu le cordon pour que le chien puisse sauter, et son maître alors enjambe le ruisseau sans se crotter ni se mouiller.

S'il est dans une chambre, et que M. Isidore se lève pour s'en aller, Tarquin se frotte alors contre sa jambe, comme pour lui dire: *Me voilà.* Mais la chose la plus remarquable, et qui est constatée, c'est que ce petit chien distingue parfaitement un aveugle de celui qui ne l'est point. Couché sur le ventre au-devant de son maître, dans une chambre, si un aveugle entre, Tarquin se lève tout de suite et se met en mesure de l'éviter, parce qu'il suppose que l'aveugle pourrait lui mar-

cher sur les pattes. Ne pouvant avoir cette crainte de la part d'un clairvoyant, il ne quitte point son attitude et reste en repos si ce n'est pas un aveugle qui aborde son maître. Ce fait a été vérifié vingt fois chez M. Helman. Que d'opérations d'esprit et quel calcul d'intelligence suppose dans ce petit animal la différente conduite qu'il tient dans ces différentes circonstances !

« Il me semble, continue M. Le Roi, que, de tout ce qui a été dit, nous sommes en droit de conclure que les bêtes sentent, puisqu'elles ont les signes évidens de la douleur et du plaisir ; qu'elles se ressouviennent, puisqu'elles évitent ce qui leur a nui et recherchent ce qui leur a plu ; qu'elles comparent et jugent, puisqu'elles hésitent et choisissent ; qu'elles réfléchissent sur leurs actes, puisque l'expérience les instruit, et que des expériences plus répétées rectifient leurs premiers jugemens. »

On peut accorder toutes ces conséquences à M. Le Roi, en observant toujours qu'il y a bien loin encore de la faculté de réfléchir à la faculté de penser : car ce n'est pas seulement la comparaison des idées qui forme la pensée, c'est cette comparaison suivie

d'un jugement ou d'un raisonnement *parlé*, si je puis m'exprimer ainsi, et fixé, quoique mentalement, par des signes convenus, qui rend la pensée une production réelle de l'intelligence et en grave le résultat dans l'esprit ou la mémoire. Cette condition manquant aux animaux, ils n'ont pas la pensée, et leur mémoire ne peut jamais être qu'une répétition des sensations renouvelées par la présence des objets qui déjà les ont affectés. L'homme n'a besoin que des mots pour rappeler sa pensée : sa mémoire est toute entière dans son esprit. Celle de l'animal est toute dans ses sens.

En revenant toutefois sur les actions des animaux, de ceux sur-tout qui vivent en société, et dont les opérations faites de concert semblent indiquer nettement des résolutions convenues et communiquées par un moyen quelconque, il est bien difficile de ne pas admettre que ce moyen n'est autre que celui des signes variés, des sons qui semblent articulés, et d'une sorte de langage invariable pour chaque espèce, comme la nature dont il est l'ouvrage, tandis que chez l'homme la langue parlée est une production qui n'appartient qu'à lui et dont la diversité

prouve évidemment la convention arbitraire qui l'a formée.

M. Le Roi me paraît ne pas s'être expliqué d'une manière assez exacte sur cet article. Peut-être que, séduit par une illusion très-facile à concevoir, il aurait eu du regret de penser qu'il avait passé tant d'années de sa vie avec des êtres qui ne parlaient pas quand il lui paraissait si naturel de leur laisser cet avantage. L'examen de son opinion d'ailleurs ne peut que fixer mieux encore celle qui paraît la plus probable à cet égard. Il faut beaucoup de savoir pour affirmer toujours; et l'on ne parvient à s'éclairer qu'en discutant.

« Nous ne remarquons, dit-il, dans les bêtes que des cris qui nous paraissent inarticulés : nous n'entendons que la répétition assez constante des mêmes sons. D'ailleurs nous avons quelques peines à nous représenter une convention suivie entre des êtres qui ont un museau alongé ou un bec. De ces préjugés on conclut assez généralement que les bêtes n'ont point de langage proprement dit, que la *parole est un avantage qui nous est particulier, et que c'est l'expression privilégiée de la raison humaine.....*

« Les bêtes parlent-elles ou non? C'est une question qui doit se résoudre par la solution de deux autres. Ont-elles ce qui est nécessaire pour parler? Peuvent-elles sans parler exécuter ce qu'elles exécutent? Le langage ne suppose qu'une suite d'idées et la faculté d'articuler. Nous avons reconnu, sans pouvoir en douter, que les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, etc. Elles ont donc, en fait des idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler. A l'égard de la faculté d'articuler, la plupart n'ont rien dans leur organisation qui paraisse devoir les en priver. Nous voyons même des oiseaux, d'ailleurs si différens de nous, parvenir à former des sons articulés entièrement semblables aux nôtres. Les bêtes ont donc toutes les conditions nécessaires au langage. Mais si nous suivons de près le détail de leurs actions, nous voyons de plus qu'il est impossible qu'elles ne se communiquent pas une partie de leurs idées, et qu'elles ne le fassent par le secours des *mots*. Nous sommes assurés qu'elles ne confondent pas entre elles le cri de la frayeur avec le cri qui exprime l'amour. Leurs diverses agitations ont des intonations différentes

qui les caractérisent..... Il est vrai que le langage d'action est d'un très-grand usage parmi les bêtes, et qu'il est suffisant pour qu'elles se communiquent la plus grande partie de leurs émotions. Ce langage, familier à ceux qui sentent plus qu'ils ne pensent, fait une impression très-prompte et produit presque dans l'instant la communication des sentimens qu'il exprime : mais il ne peut pas suffire dans toutes les actions combinées des bêtes, qui supposent concert, convention, désignation de lieux, etc. Deux loups qui, pour chasser plus facilement ensemble, se sont partagé leurs rôles, dont l'un est allé attaquer la proie, pendant que l'autre s'est chargé de l'attendre à un lieu donné, pour la pousser avec des forces fraîches, n'ont pas pu agir ensemble avec tant de concert sans se communiquer leur projet; et il est impossible qu'ils l'aient fait sans le secours d'un langage articulé......

« La monotonie nous trompe, faute d'habitude et de réflexion. Lorsque nous entendons des hommes parler ensmble une langue qui nous est étrangère, nous ne sommes point frappés d'une articulation sensible, nous croyons entendre la répétition conti-

nuelle des mêmes sons. Le langage des bêtes, quelque varié qu'il puisse être, doit nous paraître encore mille fois plus monotone, parce qu'il nous est infiniment plus étranger : mais, quel que soit le langage des bêtes, il ne peut pas aider beaucoup la perfectibilité dont elles sont douées. La tradition ne sert presque point aux progrès des connaissances. Sans l'écriture, qui appartient à l'homme seul, chaque individu, concentré dans sa propre expérience, serait forcé de recommencer la carrière que son devancier aurait parcourue ; et l'histoire des connaissances d'un homme serait presque celle de la science de l'humanité. »

Tout ce plaidoyer en faveur des bêtes, fait d'ailleurs avec beaucoup d'adresse, ne me paraît qu'un sophisme, parce qu'il n'est appuyé que sur une confusion de termes qu'il fallait définir avant de raisonner. L'auteur confond sans cesse le langage avec la parole, et ce sont deux choses très-différentes. Dans la conversation, on peut prendre indistinctement l'un pour l'autre ; mais en métaphysique il faut plus de précision pour éviter l'erreur dans les conséquences.

La parole est le produit ou le résultat de

la faculté qu'a l'homme, et l'homme seul, d'exprimer ses idées par des signes, des sons ou des mots articulés, arbitrairement convenus.

La différence entre la parole et le langage des bêtes, c'est que celui-ci est essentiellement uniforme pour chaque espèce, et ne peut être changé arbitrairement. Voilà pourquoi, depuis le commencement du monde, le chant du coq ou le cri de la poule est le même et semblable par-tout. L'auteur ne doit donc pas dire, en confondant le langage avec la parole, que les bêtes ont des mots articulés: elles n'ont que des sons, des cris, des actions, des mouvemens, mais point de véritables mots articulés que ceux que l'imitation leur apprend, et qui ne signifient rien, ni pour elle, ni pour toute leur espèce. Il paraît en convenir lui-même, en disant que *leur langage d'action est suffisant pour qu'elles se communiquent la plus grande partie de leurs émotions*. Et ce qui pourrait donner lieu de croire que ce langage des bêtes ne leur a pas été donné par l'Auteur de la nature pour perfectionner leur intelligence, c'est que les bêtes qui paraissent les plus intelligentes sont celles dont le lan-

gage est le plus imparfait et le moins susceptible de culture, telles que les loups, les castors, les singes, les éléphans, etc.

M. Le Roi a donc mal posé sa question lorsqu'il a dit : *Les bêtes parlent-elles ou non?* Il devait dire : *Les bêtes ont-elles un langage ou non?* L'affirmative n'est pas douteuse, et les faits le prouvent.

Mais ce qui établit évidemment la différence et la supériorité de la parole sur le langage, c'est que la parole est de convention, qu'elle doit être conséquemment aussi différente de nation à nation que ces nations le sont entre elles; que la parole articulée est le seul moyen que Dieu ait donné à l'homme pour abstraire et généraliser ses idées, en former des raisonnemens, et qu'il est par conséquent littéralement vrai qu'*elle est un avantage particulier et l'expression privilégiée de la raison humaine.* Sans y penser, et comme entraîné par la force de la vérité, l'auteur y souscrit lui-même lorsqu'il dit en terminant, que, sans l'écriture, qui appartient à l'homme seul, chaque individu serait forcé de recommencer la carrière de connaissances que son devancier aurait parcourue; ce qui ne mettrait

pas entre la brute et lui une grande différence. Je n'ai pas besoin de remarquer que l'écriture n'est autre chose que la parole fixée par des signes convenus, et que l'impossibilité où sont les bêtes d'arriver même à la première idée de cet art, doit faire sentir mieux encore l'énorme différence qu'il y a entre la parole et le langage.

Le célèbre naturaliste de Genève est peut-être celui qui a répandu le plus de clarté dans l'analyse de cette différence (19), à laquelle un membre distingué de l'Institut de France paraît n'avoir pas fait beaucoup d'attention en composant les mémoires qu'il a lus en 1806 dans une des séances de cette savante société. M. Dupont de Nemours assure, dans ces mémoires, qu'il est parvenu à très-bien entendre le langage des corbeaux et des rossignols. Il a composé une grammaire et même un vocabulaire de la langue des premiers, et s'est trouvé tellement avancé dans l'étude à laquelle il s'est livré pendant plusieurs années, qu'il a pu mettre en vers les pensées amoureuses du rossignol pour sa femelle, et en composer une chanson avec un air imitant, autant qu'il a été possible, les accens mélodieux du chantre ailé de nos

forêts. Ce qu'il peut y avoir de plaisant dans la manière dont l'auteur a rendu compte de ses observations ne doit pas empêcher qu'on lui sache gré de ses recherches, puisqu'elles ont pour objet un point d'histoire naturelle et même de métaphysique sur lequel les auteurs les plus éclairés ne sont point encore entièrement d'accord. Ces mémoires sont écrits avec beaucoup d'esprit et une sorte d'originalité piquante qui leur a donné quelque célébrité : on voudrait seulement qu'il eût mis un peu plus de sagesse dans ses aperçus, plus de liaison dans ses idées, et qu'il eût préféré de faire l'histoire de cette partie intéressante de la nature au lieu d'en faire le roman. Séduit par une imagination vive et par le desir que ce qu'il imagine soit vrai, il voit l'intelligence des animaux comme il la fait, et non comme elle est effectivement; il envie plaisamment leur organisation et beaucoup de leurs jouissances; il leur donne la réflexion pour acquérir des connaissances, une langue pour les communiquer; enfin, il en fait des savans, et peu s'en faut qu'il n'en fasse des philosophes.

En comparant d'ailleurs ce qu'il dit dans ces mémoires avec ce qu'il écrivait dans un

autre de ses ouvrages, de la nature de l'ame en général (*a*), on voit que son opinion est que l'ame n'est qu'une force active qui a la puissance d'animer la matière organisée, et qui peut même résider dans la matière qui ne l'est pas; que cette puissance reçoit sa plus ou moins grande perfection, produit plus ou moins d'intelligence selon qu'elle se trouve unie à des organes plus ou moins parfaits; qu'étant essentiellement active, elle donne l'animation et la vie aux corps qui peuvent la recevoir, et reste dans un état de mort et d'engourdissement dans ceux qui sont trop bruts, jusqu'à ce que la volonté divine les tire de cette espèce d'exil pour animer des substances végétales ou animales. Il suivrait de là que l'ame des animaux est absolument de la même nature que celle des hommes, et qu'en supposant que l'ame d'une brute passe dans un fœtus humain, elle y pourrait devenir celle d'un Newton ou d'un Voltaire, ce qui est inadmissible. Je peux bien croire que si l'ame d'un homme d'esprit, en sortant de son corps, allait animer celui d'un cerf ou d'un brochet, cet homme d'esprit n'y

(*a*) *Philosophie de l'univers*, page 178.

serait jamais qu'une brute; mais je suis persuadé que l'ame d'une tortue qui passerait dans le corps d'un individu destiné à être une belle femme, n'en ferait jamais une femme aimable. L'ame d'un colimaçon dans Homère n'eût jamais fait l'*Iliade ;* et si celle de M. Dupont se trouve un jour dans le corps d'un loup, dont il fait un si bel éloge, je doute qu'il trouve cette habitation bien proportionnée au genre de son esprit.

La puissance divine, infiniment variée dans ses productions, a créé des ames angéliques, humaines et sensitives, comme elle a créé des roses, des tulipes et des violettes. La culture peut les rendre plus belles, mais elle ne change jamais leur nature. Rien ne s'accorde mieux avec la raison et avec l'idée que nous pouvons concevoir de l'ordonnance générale des êtres, que cette classification des espèces qui doit avoir lieu dans la création des substances intelligentes comme dans celle des êtres visibles que le spectacle de la nature présente à nos yeux. Si M. Dupont eût adopté ce principe, s'il eût réglé ses idées sur une méthode un peu plus sévère, s'il eût pensé qu'en sage observateur, l'exac-

titude du raisonnement devait l'emporter sur l'agréable futilité d'un système relégué parmi les rêves de l'ancienne philosophie, enfin s'il eût voulu ne pas s'identifier autant avec les animaux dont il parle, il leur eût donné beaucoup moins d'esprit et d'intelligence qu'il ne leur en suppose.

La source des erreurs systématiques à leur égard tient à deux choses dont j'ai déjà indiqué la première, sur laquelle il faut bien insister encore; c'est que l'on conclut toujours au général, quoique les faits sur lesquels on appuie ces conclusions se réduisent à un très-petit nombre d'observations et n'aient pour objet qu'un très-petit nombre d'animaux. Ainsi, de ce qu'on aura jugé par l'histoire de l'éléphant ou de l'abeille que ces animaux ont une ame intelligente et beaucoup d'esprit et de jugement, on en conclut que tous les animaux ont l'un et l'autre, ou peuvent l'avoir, et l'on ne craint pas de nous parler sérieusement des profondes réflexions d'un crabe, et de la *dignité* d'une huître du courage héroïque ou des tendres soins d'un crapaud dans les momens où sa progéniture vient au jour; de l'amour des araignées, et des pensées philosophiques,

quoique un peu tristes ou mélancoliques, d'une carpe, etc. etc.

La seconde, c'est qu'à côté d'un récit fort agréable et fort amusant, si vous voulez, des preuves d'esprit, de raisonnement et d'intelligence même sentimentale d'une brute, on ne met jamais les faits très-nombreux qui pourraient démontrer tout de même, et mieux encore, qu'elle n'est qu'un être où la stupidité domine toujours, et dont les actions qui tiennent le plus au sentiment ne présentent jamais la moindre apparence de moralité : tels sont les chats, les lapins, qui mangent leurs petits, et tant d'autres coupables de délits aussi contraires aux principes de la loi naturelle qu'aux bonnes mœurs, sans qu'on se soit aperçu qu'aucun d'eux en ait témoigné le moindre regret. L'esprit que nous donnons aux animaux est presque toujours le nôtre, et nous traitons ceux qui vivent avec nous comme ces enfans gâtés dont on admire les saillies et dont on dissimule les sottises. Cette petite chienne si chérie, cette charmante Rosa est si gentille, si tendre, si caressante, si coquette, que l'on serait tenté de croire quelquefois que l'ame de quelque jolie princesse bien courtisée a

passé dans son petit corps; mais, après avoir donné quelques marques d'esprit et d'intelligence, elle retombe dans un état de bêtise si naturel, qu'il est bien difficile d'attribuer une bonne partie de tout ce qu'on admire en elle à une autre cause qu'à des impressions physiques, dont une organisation assez rapprochée de la nôtre forme la parodie de nos mouvemens, de nos affections, de nos défauts, et même de nos vertus.

On nous parle avec emphase des fourmis, de l'ordonnance de leur république, de leur gouvernement, de la distribution des emplois, de leurs magistratures, de leurs guerres, de leur industrie, du génie qu'elles développent dans mille occasions et des connaissances qu'elles acquièrent par l'étude, par l'observation, par les petits mots qu'elles se disent à l'oreille en passant l'une à côté de l'autre, etc. Tout cela est fort joli à raconter; mais quand on vient à comparer ce genre d'esprit et d'intelligence avec celui des singes qui en ont beaucoup aussi, et dont le langage, au moins par signes, doit être plus sensible que celui de tous les animaux, et quand on voit que ces singes, très-imitateurs de leur naturel, et aimant

beaucoup à profiter du feu qu'ils ont vu faire aux hommes sauvages, n'ont cependant jamais pu, depuis que la race des singes existe, venir à bout de réunir les morceaux de bois épars pour reproduire la flamme et la chaleur qui leur plaît, il faut bien convenir que la sorte d'intelligence qui les anime est très-différente de celle qui anime l'homme le plus sauvage ; et que cette intelligence ou cette ame, résidât-elle dans le cerveau humain le mieux organisé, n'en ferait jamais un homme de génie.

Ainsi donc, si d'un côté on est obligé d'admettre une ame dans les animaux, il faut convenir en même temps qu'elle est essentiellement différente de celle de l'homme. Dans l'animal, cette ame semble avoir la faculté de recevoir quelques idées, et de les combiner par le mécanisme plus ou moins perfectionné des sensations intérieures ou extérieures qui les font naître; mais elle n'a et ne peut avoir, ni la conscience de soi-même, ni l'idée de la vie, ni celle de la mort et de l'avenir, ni aucune espèce de sentiment intellectuel de ce qui est bien ou mal, de mérite ou de vertu, et pas même la notion la plus obscure de l'existence d'un Dieu.

Dans l'homme cette intelligence, cette ame a non seulement la faculté de recevoir des idées par les sensations, mais, ainsi que nous l'avons vu, la faculté de les généraliser et de les abstraire par le moyen de la langue parlée; d'en former des notions métaphysiques qui n'ont plus aucun rapport à ses sens; d'apercevoir, par le même moyen, les règles de la justice, du bien et du mal, du mérite et de la vertu, de tous les sentimens d'honneur, de gloire, de bienfaisance; de s'occuper de sa propre existence même dans l'avenir, et de s'élever, par la connaissance de soi-même et par l'étude et la réflexion, soit aux sciences les plus abstraites, soit à la sublimité de ces pensées morales ou religieuses dont l'animal le plus intelligent n'aura jamais la première notion.

M. Dupont, qui n'élève point les animaux jusqu'à cette hauteur, leur abandonne cependant, avec une extrême générosité, tous les avantages qui peuvent les dédommager de ce refus de la nature : il en fait tout simplement des physiciens, des politiques, des géomètres, des raisonneurs profonds et de fort bons moralistes; et de plus toutes ces connaissances sont acquises, ils ont appris

tout cela. Je n'ajoute rien à ses idées, car voici son texte : « Les plus ingénieuses de leurs espèces, qui vivent en société, longtems avant nous ont appris beaucoup de physique, une morale mieux écoutée que la nôtre, plus d'arithmétique, de géométrie, d'hydraulique et d'architecture, que n'en savent encore nos semblables en Amérique, en Afrique, au nord-est de l'Asie, aux vastes îles de la nouvelle Zélande, au continent austral de la nouvelle Hollande et en mille autres lieux..... Les progrès des animaux, dit-il encore, sont plus bornés que les nôtres, parce que leur langage est moins étendu et qu'ils ne savent pas conserver, par l'écriture et le dessin, les monumens de leur expérience..... Mais sait-on s'ils n'apprendront pas un jour quelque chose d'équivalent ?... »

Cette réflexion, qui ressemble bien à une plaisanterie, aurait dû éclairer M. Dupont. Il est bien évident que, puisqu'on n'a jamais pu apprendre à un perroquet qui parle l'art d'attacher à ses paroles un sens qui forme une pensée dans sa tête, ni au singe à tenir une plume pour écrire sous la dictée une phrase qu'il comprît, il est, dis-je, bien évident que, quand on leur supposerait une

aptitude qu'ils n'ont point et des études qu'ils ne peuvent pas faire, ils resteraient éternellement au point où ils sont depuis qu'ils existent et dans le même cercle dont ils ne peuvent sortir. La pensée est au-delà de ce cercle, et n'appartient qu'à l'espèce humaine. Celui dont la main toute-puissante a posé des limites aux flots de la mer, a tracé entre l'homme et l'animal cette ligne de démarcation que celui-ci ne dépassera jamais.

Il a fallu disserter un peu dans ce chapitre, et se soumettre à des répétitions nécessaires pour répondre à des assertions puisées dans des ouvrages qu'on peut regarder comme de graves autorités. Cette forme scolastique est plus sévère que celle d'un discours où l'enchaînement des preuves n'est interrompu par aucune discussion; mais elle gagne peut-être en solidité ce qu'elle perd en agrément. Les conclusions en sont plus nettes et les principes mieux établis.

Ainsi la solution de la question relative à l'ame des bêtes ne doit être que la conséquence des principes suivans. Elle est impossible, sans distinguer entre les animaux ceux qui n'ont que des sensations sans idées, et ceux

chez lesquels les idées sont les résultats des sensations comparées. Les premiers n'ont que de l'instinct, les autres ont de l'intelligence; ou, dans d'autres termes, l'ame des uns est seulement sensitive, celle des autres est intelligente. Cette faculté de comparer des sensations, qui donne à ceux-ci la mémoire, le jugement et une sorte de raisonnement, ne peut appartenir à la matière, même la mieux organisée, telle que nous la connaissons: il est donc en eux un principe différent de cette matière, une substance qui, comme celle que nous avons indiquée dans un chapitre antécédent, participe en quelque sorte de la matière et de l'esprit, un agent qui détermine toutes celles de leurs actions dans lesquelles nous sommes obligés de reconnaître les traces d'une combinaison intellectuelle, une ame, en un mot, puisque nous n'avons pas d'autre terme pour l'exprimer; mais tellement différente de l'ame humaine, que la dissolution des organes matériels, qui ne fait que volatiliser celle-ci, ne laisse rien subsister de l'autre dans l'animal qu'elle décompose entièrement.

CHAPITRE VI.

Résultat sur la nature de l'ame daus les êtres intelligens.

L'examen que nous venons de faire d'une question dont maintenant on doit sentir l'importance, n'était point étranger à l'objet de nos études, puisque nous y avons trouvé, par des observations physiologiques établies sur des faits avérés, la preuve incontestable qu'il existe dans la nature une substance encore inapercue et à laquelle on n'avait point donné de nom, parce qu'elle avait échappé à toutes les recherches. En rattachant à cette espèce de découverte les idées principales répandues dans les chapitres précédens, essayons d'en former un résumé aussi satisfaisant qu'il sera possible sur la nature de l'ame dans les êtres intelligens.

Esprit et *matière*, tels sont les seuls mots que nous ayons pour exprimer deux substances entièrement opposées par leur nature, de manière que nous refusons à l'une ce que nous attribuons exclusivement à l'autre.

On pense donc communément que l'être spirituel ne saurait avoir les propriétés de la matière, et que l'être matériel ne saurait avoir les propriétés de l'esprit.

Cependant on a beaucoup de raisons de regarder comme certain qu'il existe dans la nature, et d'après l'ordre de la création, des êtres intermédiaires qui participent également aux propriétés de la matière et à celles de l'esprit, et qui forment une nuance entre l'une et l'autre, comme les zoophytes forment la nuance entre les végétaux et les animaux.

Dans cette supposition qui s'accorde aussi parfaitement avec les connaissances que nous puisons dans l'observation de la nature qu'avec l'idée que nous devons avoir d'une puissance créatrice à laquelle notre imagination ne saurait donner de bornes, dans cette supposition, dis-je, l'espèce de substance à laquelle seraient unies les facultés intellectuelles, n'aurait aucune des propriétés sensibles de la matière que nous connaissons, et pourrait être considérée comme un *atome organique* qui constituerait le sens intérieur dans l'animal, et qui dans l'homme formerait l'imperceptible enveloppe de l'ame,

laquelle, par son moyen, correspondrait à toutes les fibres les plus délicates du corps dans lequel elle se trouverait placée : elle ressentirait ainsi toutes les impressions des sens extérieurs par le contact immédiat de cet atome avec les fibrilles invisibles du cerveau et les filamens des nerfs dont les ébranlemens sont l'origine de toutes les sensations; et le lien qui les attacherait l'une à l'autre serait tellement indissoluble, que l'on ne saurait concevoir la présence et l'action de l'ame comme principe de vie et d'intelligence, sans concevoir en même temps la présence et l'action réciproque de l'atome organique auquel elle serait éternellement unie.

Voici donc, en résultat, l'ordre des idées sur lesquelles on peut établir l'opinion qui me semble se concilier le mieux à ce sujet avec la portée de notre intelligence et les seules lumières de la raison.

Dieu seul est un esprit pur, une intelligence parfaite et souveraine, sans mélange d'aucune autre substance : il est essentiellement Un.

Tous les êtres qu'il a créés, qui sont hors de lui et qui forment l'ensemble que nous

appelons *la nature*, sont composés et variés par d'innombrables nuances depuis la plus petite parcelle de matière brute jusqu'à l'être organisé doué d'intelligence.

Il résulte de ce mélange et de ces nuances, dont la dégradation devient imperceptible, que la dernière particule indivisible de la matière a beaucoup d'analogie avec une substance spirituelle plus ou moins parfaite, et peut s'y trouver unie par une espèce de contact qui doit nécessairement faire éprouver à l'une tous les mouvemens de l'autre.

On peut prendre une idée assez exacte de cette union en considérant que le feu élémentaire, par exemple, invisible, insensible et presque immatériel, selon la définition que nous donnons de la matière, s'unit très-bien cependant à des particules grossières, et par cette union y produit la flamme qui n'est elle-même qu'un être mixte composé de cette substance impalpable et des parcelles d'un corps.

D'après cela, voici comment on peut concevoir la gradation des êtres intelligens qui, hors de Dieu, se classent distinctement dans un ordre naturel, et ne diffèrent entre eux que par la dissemblance des élé-

mens plus ou moins parfaits dont ils sont composés.

Dans le premier rang se trouvent les anges, substances spirituelles unies à des sens d'une pureté parfaite, et dégagée de tous les germes de corruption et de dépérissement nécessairement attachés à la matière que nous apercevons sous la forme d'un corps.

Au second rang se trouve l'homme, être mixte, composé d'un corps et d'une substance spirituelle intimement unie à un atome organique intermédiaire, imperceptible foyer de toutes les sensations et susceptible d'un parfait développement au moment de la mort; mais, pendant la vie, tenant à toutes les impressions de la matière par son contact avec les innombrables fibrilles du cerveau, substance douée de la faculté de sentir et de penser, immortelle, non précisément parce qu'elle est immatérielle, mais à cause de sa moralité, et parce que tous les rapports qui l'attachent à l'existence dépassent le terme fixé par la nature pour la dissolution des organes qui la renferment.

Au troisième rang se trouve l'animal, être composé d'une partie matérielle et d'une substance sensitive, atome organique ayant

la faculté de recevoir des sensations et de combiner méthodiquement quelques idées relatives à ses jouissances et à sa conservation; mais destructible à la mort de l'animal, n'ayant ni moralité, ni raison, ni faculté de penser, et parce qu'aucun des rapports qui l'attache à l'existence n'excède le terme que la nature a fixé pour sa dislution.

Il y a donc dans l'animal comme dans l'homme une substance organique sémi-matérielle qui a la faculté de recevoir des sensations, comme les cordes d'un instrument ont la faculté de recevoir des vibrations et de rendre des sons : la différence qu'il y a entre l'homme et l'animal, c'est que dans l'animal cette faculté n'est dirigée que par une puissance presque mécanique qui forme l'instinct, au lieu que dans l'homme cette faculté est dirigée par une puissance intellectuelle qui, au moyen du langage articulé, compare les idées acquises par les sensations, en forme le raisonnement, en tire des principes de sciences, de morale, de justice et de religion; en deux mots, le sentiment et la raison, qui font le caractère de l'homme aussi distinctif

qu'ineffaçable ; caractère qui, s'il n'existe pas au même degré dans tous les êtres humains, peut toujours dans chaque individu sainement conformé, s'acquérir et se perfectionner par l'effet de son éducation sociale, et des dispositions plus ou moins heureuses et plus ou moins développées de sa constitution organique.

Quoiqu'en saine logique on ne puisse pas nier que Dieu a pu donner à la matière, dont les élémens nous sont inconnus, la faculté de sentir et de penser, cependant il est si difficile, d'après la mesquine rigueur de nos définitions, d'admettre qu'une pure machine puisse avoir des sensations et des idées, qu'il faut nécessairement recourir à cet être intermédiaire dont nous venons de parler. Il suffit de concevoir que, dans le nombre des substances créées, il en existe une dont la ténuité est assez extrême pour qu'elle puisse s'approcher, s'unir et, pour ainsi dire, s'amalgamer avec une substance spirituelle. Ce dernier moyen est probablement celui que l'éternelle sagesse a choisi pour unir intimement l'âme humaine à une parcelle de cette matière imperceptible, dont la réelle existence peut seule donner

la solution du problême le plus embarrassant de la métaphysique.

Inséparable de cet atome organique dont la mort détermine le développement, notre ame peut donc emporter avec elle le souvenir de ses actions, la conscience de soi-même et l'empreinte de tous ses sentimens. Une forme plus pure conserve des sens plus parfaits, et la résurrection ne peut être autre chose que la fixité de cette transmutation dont nous avons observé le principe constant dans le système général de la nature. (20)

NOTES

POUR LA SECONDE PARTIE.

NOTE (1), tom. I, CHAP. 1, page 308.

On doit présumer que c'est cette inégalité de distribution du fluide électrique dans le corps humain, qui fit découvrir à M. Petetin, habile médecin de Lyon, le moyen de guérir une cataleptique dont il a décrit l'état fort extraordinaire dans un ouvrage imprimé à Lyon en 1805, ayant pour titre : *Électricité animale prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux de la catalepsie hystérique et de ses variétés.*

On est frappé, en lisant cet ouvrage, des rapports qui se trouvent entre les effets de ce genre de catalepsie et ceux du somnambulisme provoqué ou déterminé par le magnétisme animal, en supposant également bien constatés tous les effets de celui-ci. Il est intéressant de noter ici quelques-uns des faits qui peuvent prouver que cet état n'a lieu que parce que le fluide qui agit sur les nerfs n'y agit plus de la manière accoutumée, et que pour ramener l'individu à l'état naturel, il faut rétablir la circulation de ce fluide, inter-

rompue ou dérangée de son cours ordinaire. Nous aurons lieu de revenir encore sur les phénomènes que présente cette maladie lorsque nous parlerons des moyens naturels de connaître et de prédire l'avenir.

La catalepsie est une maladie dont les accès peuvent arriver une, deux et même plusieurs fois dans les vingt-quatre heures. En cet état, la personne qui en est attaquée est sans sentiment, sans connaissance, n'a plus l'usage de ses sens et de ses organes; et ses membres, quelle que soit sa position, restent dans l'attitude où on les met, précisément comme un mannequin.

Celle dont M. Petetin écrit l'histoire était une jeune femme de dix-neuf ans, d'un tempérament sanguin, d'une constitution robuste, et qui se trouva dans cet état à la suite d'une colique très-vive, accompagnée de mouvemens convulsifs.

Lorsque son accès arrivait dans le moment où elle avait commencé une phrase, elle en restait là, et la reprenait précisément où elle l'avait laissée, quand son accès était fini : elle l'achevait alors, mais sans se souvenir de ce qui s'était passé pendant sa durée : néanmoins elle parlait et chantait même très-fort et pendant très-long-temps.

La première chose très-extraordinaire que remarqua le docteur, c'est que, n'entendant absolument rien par les oreilles en criant de toute sa force, elle entendait parfaitement bien en parlant

à voix très-basse sur son estomac. Elle entendait de même très-bien lorsque le docteur plaçait seulement un doigt sur l'épigastre, et, remuant ceux de son autre maiu, s'en servait (en parlant sur eux) comme d'un conducteur pour faire parvenir sa voix dans cet organe.

Non seulement le sens de l'ouïe, mais ceux du goût et de l'odorat, avaient passé dans l'estomac pendant les accès de cette jeune femme.

Lorsque le docteur lui plaçait différentes choses sur l'estomac, comme du pain au lait, de la brioche, même de la viande, lorsque le mets était de son goût, elle commençait à mâcher, et disait qu'elle éprouvait la sensation dans la bouche; mais si les objets étaient enveloppés dans du taffetas ou recouverts de cire, elle cessait de mâcher et n'éprouvait plus rien; ce qui semble prouver que le fluide au moyen duquel la malade entendait par l'estomac était le même qui transportait dans ce viscère le principe savoureux des alimens placés sur son épigastre.

Mais voici quelque chose de plus merveilleux encore, et qui peut donner lieu de croire que tous les prodiges cités du somnambulisme sont très-possibles, et ne tiennent qu'à une cause purement physique et que la nature ne laisse agir que dans des circonstances très-rares.

« Si l'on plaçait, dit M. Petetin, une main sur celle de la malade, et qu'on l'élevât lentement,

celle-ci la suivait et s'arrêtait quand l'autre suspendait ses mouvemens. La malade était-elle assise, elle ne manquait jamais de se lever pour obéir à la main qui la dirigeait impérieusement. O prodige inconcevable! formait-on une pensée sans la manifester par la parole, la malade en était instruite aussitôt, et exécutait ce qu'on avait intention de lui commander, comme si la détermination fût venue d'elle-même. Quelquefois elle priait de suspendre l'ordre mental ou de le révoquer, quand ce qu'on lui prescrivait était au-dessus de ses forces ou qu'elle était fatiguée. Combien cette découverte de la communication de la pensée par le simple contact entre la cataleptique et celui qui la conçoit, ou même sans contact, pourvu qu'on n'en soit pas trop éloigné, m'a causé d'agitations et d'insomnies! Eh quoi! me disais-je, un voile impénétrable n'est-il pas étendu sur la pensée, et n'y aurait-il pas de la témérité à vouloir en pénétrer l'essence? Oui, sans doute; mais il n'est pas question d'expliquer comment se forme la pensée, mais de savoir si le fluide électrique qui opère tant de prodiges dans la catalepsie, peut encore la communiquer. La parole, qui n'est qu'un son articulé, la transmet; le mouvement du fluide nerveux, sans son secours, peut-il produire le même effet?

« Voici comment ce phénomène me paraît avoir lieu. La loi qui unit l'ame avec le corps lui impose la nécessité de le faire coopérer à toutes ses

opérations intellectuelles : le cerveau éprouve donc de la part de l'ame des changemens ou des modifications particulières propres à chacune de ses opérations; et si, par quelque vice de conformation ou par maladies, ce viscère résiste à l'ame, elle ne peut en produire aucune. Si, par exemple, le cerveau de Pierre se modifiait comme celui de Jean lorsqu'il réfléchit que deux et deux font quatre, il est incontestable que Pierre porterait à l'instant le même jugement, par la raison que les effets physiques étant les mêmes, les opérations morales qui leur sont unies devraient nécessairement être semblables : or c'est ce que nous éprouvons tous lorsque nous entendons une leçon d'arithmétique : nos cerveaux se modifient exactement comme celui du maître à l'instant où il parle, ou tout le fruit de la leçon est perdu pour nous. Quelle que soit donc l'espèce de modification imprimée au cerveau par l'ame lorsqu'elle veut, pense ou agit, *c'est toujours, en dernière analyse, un changement de forme qui ne peut avoir lieu sans que le fluide électrique contenu dans les fibres médullaires et les nerfs qu'elles constituent n'éprouve un mouvement quelconque*, qui peut être communiqué par le contact, ou, à des distances limitées, par un fluide de même nature; d'où il résulte qne si le cerveau de celui qui reçoit le mouvement par l'extrémité de ses nerfs est aussi mobile que le cerveau de ma cataleptique, le mou-

vement imprimé le met dans la même disposition; et par l'effet d'une autre loi, celle de la réaction, qui, conjointement avec la première, gouverne toute l'économie animale, l'ame doit avoir à l'instant les idées attachées à cette nouvelle disposition, et s'occuper des mêmes objets comme si elle les tirait de son propre fonds. ».

Cette explication est ingénieuse, quoiqu'elle ne soit peut-être pas sans difficultés; mais j'y trouve un principe de fait que je crois très-vrai, et qui peut servir à appuyer l'opinion très-vraisemblable que le fluide électrique est le véritable et seul agent qui fait naître dans le cerveau l'idée, qui, réunie et combinée avec d'autres, devient la pensée, par le moyen de la parole, dont l'homme seul a la faculté. Ce principe est que l'ame ne peut avoir ni les idées ni les pensées qui en sont le résultat, sans que le fluide électrique contenu dans les fibres médullaires du cerveau et les nerfs qui y correspondent, n'éprouve un mouvement quelconque. Effectivement toute idée est produite par une sensation; aucune sensation ne peut avoir lieu sans qu'il y ait une vibration, un ébranlement dans les nerfs qui aboutissent à nos organes; nulle vibration ne peut avoir lieu sans qu'il y ait un mouvement communiqué, et le fluide électrique est le seul agent auquel la nature ait confié ce pouvoir. Je suis persuadé que si le mouvement de ce fluide venait à être interrompu ou supprimé

totalement et subitement, l'homme cesserait à l'instant d'avoir des sensations et des idées; qu'il perdrait même la mémoire et le jugement. Il lui arriverait ce qui lui arrive lorsque son cerveau et ses nerfs sont paralysés : car, que le fluide électrique cesse d'agir d'une manière quelconque sur ceux-ci, ou qu'ils soient dans l'impossibilité d'en ressentir l'impression, l'effet doit nécessairement être le même.

Quoi qu'il en soit, la guérison de la cataleptique prouve que le docteur avait bien raisonné sur sa maladie. Il lui paraissait qu'une électricité surabondante dominait dans le cerveau et dans les nerfs; il conjectura qu'il existait deux foyers électriques chez la malade, l'un dans le cerveau et l'autre dans l'estomac, et qu'il la soulagerait beaucoup en les diminuant ou en les remettant en équilibre. Son moyen fut très-simple, et il est probable, par la note qu'il ajoute à son texte, que l'expérience des grenouilles galvaniques lui en a donné l'idée. Il s'établit lui-même comme conducteur de la tête à l'estomac : il posa une main sur la tête de la malade et l'autre sur l'épigastre, et aspira d'abord, puis inspira fortement au bout du nez. En répétant trois ou quatre fois ce remède, le docteur parvint à diminuer, puis à supprimer tout à fait les accès, enfin à obtenir en peu de jours le rétablissement de la malade dans son état naturel.

NOTE (2), TOM. I, chap. 1, page 312.

Personne peut-être n'est plus en garde que moi contre les idées systématiques et les théories qui ne sont pas appuyées sur des faits positifs et des observations multipliées; mais lorsqu'elles ont ce double avantage et qu'elles ont pour but direct celui de soulager l'humanité souffrante, et de faire, pour ainsi dire, l'anatomie du mal pour en découvrir le remède, alors on ne peut guère éviter la tentation d'y avoir confiance; et si elles ne sont pas la vérité même, au moins peut-on leur accorder le genre d'estime que l'on doit à tout ce qui lui ressemble.

Le galvanisme, ou la découverte de l'électricité animale, est de ce genre. Elle est due au hasard, comme presque toutes les découvertes les plus importantes dans la physique générale et dans les arts; et quoiqu'elle soit bien nouvelle encore, les travaux, les recherches et l'adhésion des savans les plus éclairés, lui donnent un intérêt qui mérite toute l'attention des physiologistes. C'est pour ce motif, et pour attacher quelques pièces justificatives à mon opinion, que j'ai cru devoir rapporter ici un précis des propositions et des expériences que le docteur Aldini a consignées dans l'ouvrage que j'ai cité, et dont cette note donnera une suffisante idée.

Je dois observer d'abord que, quoique ce ne soit pas entièrement l'opinion de ce savant, malgré la différence qu'on peut remarquer entre le fluide électrique, en général, et le fluide galvanique, on ne peut guère douter de l'extrême analogie qu'il y a entre l'un et l'autre, d'après ses propres observations. Il a entre autres constaté les faits analogiques suivans par des expériences réitérées.

La pile galvanique et les substances animales ont la faculté d'absorber l'air atmosphérique, comme la bouteille de Leyde. (8e *Propos.*) La flamme empêche l'action de cette bouteille, de même que celle de la pile qui ne produit plus alors de contractions musculaires. (9e *Propos.*)

L'électricité artificielle accélère la putréfaction des substances animales ; on obtient les mêmes effets par l'action de la pile galvanique. L'action du galvanisme produit la décompositon de l'eau, ainsi que l'électricité ordinaire. Nous avons vu que la torpille, qui n'est vraiment autre chose qu'une pile galvanique, donnait la commotion et l'étincelle comme la bouteille de Leyde ; enfin, le galvanisme parcourt une chaîne, soit métallique, soit animale, d'une manière tout à fait analogue à celle du fluide électrique. (13e *Prop.*)

M. Aldini a fait plusieurs belles expériences à ce sujet, soit sur la mer, soit sur de très-grandes rivières, d'un bord à l'autre ; et il est prouvé que le galvanisme parcourt, comme l'électricité, avec

une rapidité étonnante, de très-longs arcs conducteurs; que les contractions musculaires se font sentir instantanément, malgré la distance, ainsi que la commotion éprouvée par celui qui tient l'extrémité du conducteur, et de la même manière que la commotion donnée par la bouteille de Leyde.

On peut ajouter que le galvanisme, communiqué aux différentes parties du visage, excite dans les yeux un éclair plus ou moins lumineux, selon les parties auxquelles il est appliqué. Le professeur Volta fit, à Milan, la découverte de ce phénomène en appliquant un conducteur de zinc sur le globe de l'œil, et un autre sur le sommet de la langue, armé d'une plaque d'étain. Le célèbre anatomiste Darwin, long-temps avant la théorie du galvanisme, a reconnu que, même les yeux étant fermés, il y avait des stimulans internes propres à produire des apparences de lumière et de couleur. L'expérience est plus sensible lorsqu'on la fait avec la pile galvanique. Si l'on applique ou la main ou le pied à la base de cette pile, et qu'on touche ensuite son sommet avec une partie quelconque du visage, préalablement humectée d'eau salée, il s'excite dans les yeux un éclair brillant. L'action de la bouteille de Leyde, substituée à celle-ci, n'a jamais produit d'éclair dans les yeux. On en voudrait conclure une différence positive entre le fluide électrique et le fluide galvanique; mais cette conséquence ne me semble pas fondée. Il s'ensuit seu-

lement que le même fluide, différemment modifié, produit des effets différens, selon les substances qui lui servent de conducteurs. Dans les expériences d'électricité ordinaire, la lumière se montre à l'extérieur de l'organe sous la forme d'une aigrette ou d'un point lumineux; dans celles-ci elle se produit dans l'intérieur de l'œil sous la forme d'un éclair. Mais comme, dans les unes et les autres, c'est toujours la lumière, et que la lumière n'est autre chose qu'une modification du fluide électrique élémentaire, on peut regarder comme constant que celui-ci est la véritable cause des effets dont la variation ne tient qu'à la diversité des appareils ou des substances dans lesquelles il agit.

Les mots d'*électricité* ou de *fluide électrique* semblent tellement appartenir aux phénomènes produits par la machine électrique, que l'on croit être fondé à ne point donner ce nom à tous les effets qu'elle ne produit pas; mais si, par fluide électrique, on entend, comme on doit le faire, une modification du feu principe ou élémentaire considéré dans son état de fluide éthéré, invisible, et d'une extrème subtilité, alors il paraîtra très-simple de lui attribuer des effets qui ne sont point opposés entre eux, et qui présentent seulement des variétés relatives à ses différentes modifications. C'est donc avec toute raison que M. Aldini lui-même se sert de l'expression de *fluide électrique galvanique*, pour désigner le genre des phénomènes

nouvellement découverts. Galvani lui-même paraît être de cet avis dans son dernier ouvrage adressé au professeur Spallanzani, en 1797. « L'électricité animale, dit-il, n'est pas absolument une électricité commune telle qu'on la rencontre dans tous les corps, mais une électricité *modifiée* et *combinée* avec les principes de la vie, par lesquels elle acquiert des caractères qui lui conviennent exclusivement. » Il y a sans doute des différences bien observées et bien établies par l'expérience; et peut-être les savans parviendront-ils un jour à en assigner la cause, et à établir l'analogie entière entre ces deux sortes d'électricité. Tel est précisément l'objet de l'excellent ouvrage que vient de donner M. de Luc, sous le titre de *Traité élémentaire sur le fluide électrico-galvanique*, et dans lequel il n'a voulu établir une opinion que sur des expériences multipliées et faites avec le plus grand soin. « Le résultat de ces expériences, dit-il, est « que certainement les phénomènes de cette *pile*, « inventée par M. Volta, sont produits par le fluide « électrique lui-même..... Les analogies sur les-« quelles je me fonde principalement s'étendent « plus loin que les phénomènes communément « cités à cet égard.... Car quoique ces analogies, « dans leur expression vague, soient connues de « tous ceux qui s'occupent des expériences sur la « pile, elles ne laissent pas même subsister des « doutes sur l'identité du fluide. » (*Voyez* le deu-

xième Traité, où il expose la théorie du galvanisme, tom. II, pag. 137.)

On avait d'abord pensé que le fluide galvanique était déterminé par les métaux, dont la pile est ordinairement composée, et que l'effluence métallique en faisait partie. Il fallait prouver que le fluide réside entièrement dans la machine animale, et que, sans le secours de cette pile, on peut obtenir les mêmes effets. C'est ce qu'a fait Aldini, en établissant la proposition suivante sur l'expérience. « La seule application des nerfs sur les muscles, sans l'intermédiaire d'aucun corps, peut développer le galvanisme. « Je prends, dit-il, une gre« nouille préparée, suivant la méthode ordinaire, « et tandis qu'une main soutient la moelle épi« nière, l'autre fait un angle du pied et de la cuisse, « de manière que les muscles de la jambe touchent « les nerfs cruraux. A ce contact, il s'excite aussitôt « à l'extrémité abandonnée à elle-même de fortes « contractions et un véritable carillon électrico« animal, lequel dure à proportion du degré de « vitalité. » Plusieurs autres expériences ont été faites avec un soin extrême pour obtenir la vérification de ce phénomène. Tout métal est exclu de celles-ci, et l'électricité qui se met dans les parties est uniquement excitée par l'arc conducteur que ces parties fournissent elles-mêmes. Le tout provient donc de l'interne constitution de l'animal, et aucun autre agent n'y prend part. Pendant ce

temps-là pourtant les secousses qui agitent la jambe laissée en liberté ne laissent pas de surprendre par leur violence et leur durée. Là le prodige n'est opéré que par la seule électricité animale, que la simple force conductrice des parties mêmes rappelle dans son cercle accoutumé, et ensuite au mouvement et à l'action qui a coutume toujours d'en résulter. M. Humboldt s'est convaincu par lui-même de la vérité de cette opinion contre le sentiment de Volta.

L'adhésion que tout esprit sage peut donner à des résultats préparés sans aucune espèce de prévention systématique, n'est-elle pas suffisamment justifiée par l'approbation de la classe des sciences de l'Institut national de France (en date du 21 vendémiaire an XI), et par le résumé qu'en a fait à la Société de Londres M. Will. Nickolson, et dans lequel il s'exprime ainsi : « Le galvanisme prouve « par tous ces résultats que l'électricité animale n'est « pas purement passive, mais que probablement « elle est la cause qui produit la plus grande partie « des fonctions de l'économie animale. »

Des faits constatés et des expériences réitérées devant ces deux sociétés savantes, ne pourrait-on pas conclure ?

1° Qu'il est dans la nature un fluide subtil et d'une extrême activité qui, dans tous les corps organisés, est la première cause du mouvement et de la vie.

2º Que ce fluide, qui, par son excitement, est la source de nos sensations, en raison de l'impression qu'en reçoivent les organes et les nerfs, peut augmenter d'activité par des moyens artificiels, tels que ceux de la machine électrique ou de la pile galvanique?

3º Que dans les animaux il est un fluide qui circule toujours sans autre secours, et qu'on doit appeler électricité animale?

4º Que cette cause est très-probablement celle qui donne la vie à l'animal, puisqu'après sa mort apparente elle lui en rend l'image et la ressemblance par les contractions musculaires?

5º Que, dans l'homme comme dans la torpille, l'action de cette cause est double, et qu'il y a en lui une action du cerveau et de l'ame qui y réside, sur les nerfs, comme il y en a une des nerfs sur le cerveau?

Voyez le résumé de Will. Nickolson, fait à la Société de Londres, à la suite de l'ouvrage cité d'*Aldini*.

NOTE (3), TOM. I, chap. 1, page 313.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, de la doctrine de *Gall*, médecin allemand, que plusieurs de ses partisans ont peut-être un peu gratuitement regardée comme une découverte, s'il est vrai que le médecin anglais Th. Willis en a donné les principes dans un ouvrage latin, imprimé en

1602. Son observation sur la nature du cerveau, qui, selon lui, n'est point une substance médullaire, mais une membrane susceptible d'une grande extension, n'est pas neuve non plus, puisqu'elle est consignée dans des mémoires de médecine ou d'anatomie, imprimés du temps de Louis XIV. Mais voici ce qu'il a découvert : c'est qu'en étudiant cette membrane, si c'en est une, il a trouvé qu'elle était parsemée et recouverte d'un plus grand nombre de filets nerveux qu'on ne le croyait ; que ces filets, au lieu de se terminer au haut du crâne, comme on le croyait encore, se recourbent et reviennent à la moelle épinière, d'où partent également et ceux dont le cerveau est parsemé, et ceux qui se subdivisent dans les différentes parties du corps : de sorte que c'est le cerveau qui est une prolongation de la moelle épinière, et non la moelle épinière une prolongation du cerveau.

Ce système s'accorde assez bien avec les observations qu'on a faites sur différentes espèces d'animaux. La progression du plus ou moins d'instinct ou d'intelligence chez eux est toujours en raison de leur conformation sous ce rapport. Il y en a qui n'ont qu'une moelle épinière et point de cerveau ; c'est l'espèce inférieure : d'autres où le prolongement de cette moelle épinière dans la tête forme un petit cerveau, lequel s'étend et s'agrandit dans les espèces les plus parfaites.

Dans les animaux où l'on reconnaît de la mémoire, des passions, du discernement, et tous les signes d'une intelligence plus développée, le cerveau est toujours plus visible et tient plus de place que chez les autres. Il n'y a guère d'exception à cet égard que pour l'éléphant, selon M. de Buffon. Dans l'espèce humaine, le cerveau des individus attaqués d'imbécillité, est toujours plus petit, en proportion de leur taille; et chez les noirs, il est généralement plus petit que chez les blancs.

Le docteur allemand, attachant moins d'importance à la substance même du cerveau qu'à son enveloppe extérieure, a imaginé de donner à celle-ci un caractère nécromantique dont la bizarrerie pouvait, pendant quelque temps, exciter la curiosité. Ayant fait un examen très-approfondi de la structure des crânes, dont il a réuni une immense collection, et donnant des leçons publiques de crânologie, il prétend que toutes les proéminences qu'on y remarque, étant les loges des organes dont l'ame se sert pour agir, indiquent parfaitement les passions, les desirs, les penchans, les différens degrés d'intelligence, en un mot, le caractère moral, ainsi que les dispositions physiques de l'homme. Il a classé et même numéroté tous ces signes extérieurs; de sorte que, pour peu qu'on ait à sa disposition le crâne d'un individu, de quelque sexe que ce soit, on peut

avoir, avec une extrême facilité, le secret de ses talens, de ses vertus ou de ses vices. On a voulu de tout cela conclure, peut-être malgré lui, que tout être auquel la nature avait donné ces proéminences était nécessairement, ou vicieux ou bon, courageux ou lâche, spirituel ou imbécille, honnête ou fripon, etc. On a raisonné beaucoup sur le danger de ces assertions; et l'on aurait raison de les regarder comme très-immorales, si le docteur disait expressément que l'auteur de la nature a donné à tous les humains une boîte tellement appropriée à leur cervelle, que, quand cette boîte a telle ou telle forme, ils sont nécessairement de bonnes gens ou des coquins, des hommes de génie ou des butors : mais s'il a voulu dire seulement que l'effet des sensations et l'action libre de l'ame sur la substance médullaire du cerveau pouvaient lui donner un gonflement dont l'empreinte serait à la longue indiquée par la forme extérieure du crâne, il n'aurait énoncé qu'une opinion à laquelle l'expérience et l'observation peuvent seules donner quelque probabilité. Alors il devrait dire : Je ne donne pas telles ou telles proéminences du crâne comme la preuve que tel homme a dû être nécessairement vicieux ou vertueux, mais comme une preuve que l'usage qu'il a fait de sa liberté, soit en se livrant à ses mauvais penchans, soit en les combattant, a laissé à son extérieur même des preuves sensibles de l'un ou de l'autre. On n'ignore pas

que les passions violentes font le même effet sur la physionomie, et qu'elles altèrent les traits au point de se tromper fort peu sur le caractère moral d'un individu d'un âge mûr.

Le docteur allemand doit donc regarder ces proéminences du crâne, dont il fait tant de bruit, comme un effet et non comme une cause; et elles ne peuvent lui servir à pronostiquer les actions des hommes ou indiquer leurs passions et leurs penchans, que comme on indiquerait avec autant de certitude les penchans provenant de l'habitude, telle que celle du vin ou du jeu, etc.

Cette doctrine alors ressemblerait beaucoup à celle de plusieurs écrivains modernes, qui disent que notre organisation physique influe souvent sur notre caractère moral; que le sang ou la bile donnent aux uns ou aux autres des dispositions, des inclinations très-différentes, constituent l'homme doux ou colère, flegmatique ou passionné, très-intelligent ou très-médiocre; que le tempérament détermine les mœurs; et que, dans un ordre surnaturel, la pratique de la vertu et la haine du vice dépendent d'un mouvement intérieur et gratuit qui n'est point au même degré accordé à tout le monde. Mais dans toutes ces opinions, le point de fait dont on ne doit jamais s'écarter, et qui est une vérité dont chaque individu a le sentiment intime, c'est que, quel que soit le genre de constitution ou d'organisation physique que l'on suppose,

l'homme étant un être intelligent, raisonnable et libre, il conserve toujours, dans quelque position que ce soit, la faculté de choisir entre ce qui est bien ou ce qui est mal, et qu'étant ainsi constamment placé entre le mérite et le démérite, il a toujours en lui-même la conscience ou de l'action condamnable qu'il se reproche, ou de l'action louable dont il s'applaudit.

NOTE (4), TOM. I, chap. II, page 332.

« Comment peuvent se ranger, dit Fénélon, et se démêler dans un si petit organe (l'œil) les images fidèles de tous les objets de l'univers, depuis le soleil jusqu'à des atomes ? La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le plus étonnant ? On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve l'histoire de tant de faits et le recueil de tant de pensées ; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant ? Sans doute ce cerveau est infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que ce livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin : on les appelle, elles viennent ; on les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où, et dis-

paraissent pour laisser la place à d'autres. On ouvre et on ferme son imagination comme un livre; on en tourne pour ainsi dire les feuillets, on passe soudainement d'un bout à l'autre. On a même des espèces de tables dans la mémoire pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées. Ces caractères innombrables que l'esprit de l'homme lit intérieurement avec tant de rapidité, ne laissent aucune trace distincte dans un cerveau qu'on ouvre; cet admirable livre n'est qu'une substance molle ou une espèce de peloton composé de fils tendres et enlacés. Quelle main a su cacher dans cette espèce de boue, qui paraît si informe, des images si précieuses et rangées avec un si bel art ?... » (*Traité de l'existence de Dieu*, part. I.)

M. Bonnet, considérant la chose en physiologiste, fait à peu près la même observation. « La multiplicité, dit-il, et la diversité prodigieuse d'idées qui naissent des différentes opérations de notre esprit, peuvent nous faire juger de l'art étonnant avec lequel l'organe immédiat de nos pensées a été construit, et du nombre infini de pièces très-variées qui entrent dans la composition de cette surprenante machine qui incorpore, pour ainsi dire, à l'ame d'un savant l'abrégé de la nature.

« Le cerveau de la brute, ajoute-t-il un peu plus loin, est une machine incomparablement plus simple que le cerveau de l'homme. La construction des machines animales a été calculée sur le

nombre et la diversité des effets qu'elles devaient produire, relativement à la place qui était assignée à chaque espèce dans le système de l'animalité. Le cerveau du singe, beaucoup moins composé que celui de l'homme, l'est incomparablement davantage que celui de l'huître.

« Des anatomistes célèbres se sont plus à instituer des comparaisons exactes entre la structure de l'orang-outang, le premier des singes, et celle de l'homme; ils ont été étonnés de ne trouver à cet égard que des différences assez légères entre les deux êtres : ils ont été sur-tout frappés des rapports nombreux de similitude qu'ils ont remarqués dans les différentes parties, soit extérieures, soit intérieures de la tête, et particulièrement dans le cerveau; mais on sent bien que le scalpel, le microscope et les injections, ne sauraient mettre sous nos yeux les parties infiniment déliées et profondément cachées de cet instrument admirable, au moyen desquelles l'ame exerce toutes ses fonctions...

« J'avais avancé comme une supposition raisonnable, qu'il n'y a pas de différence essentielle entre les cerveaux humains. Je partais du nombre et de l'espèce des sens, qui, ajoutais-je, sont les mêmes chez tous les hommes. Sur ce point, M. Malacarne m'apprenait que ses dissections lui avaient découvert des différences frappantes entre les cerveaux de différens individus humains. Il s'arrêtait surtout aux *lamelles* du cervelet. Dans quelques cer-

velets, il avait compté jusqu'à 780 de ces *lamelles;* dans d'autres, il en avait trouvé à peine 700; enfin, il lui était arrivé d'en rencontrer qui n'en avaient que 600; et, ce qui est bien remarquable, il n'en avait rencontré que 324 dans le cerveau d'un fou. Ce fou avait l'usage de la parole et tous les sens, à l'exception de celui du goût, dont la privation était compensée par celui de l'odorat...

« Dans une lettre de 1779, il m'apprenait qu'il était convaincu de plus en plus des différences plus ou moins frappantes qui existent dans les cerveaux humains : il allait même jusqu'à me dire que lorsqu'il avait connu *particulièrement* le sujet soumis à sa dissection, il avait pu prédire qu'il y aurait plus ou moins de *circonvolutions* sur le cerveau proprement dit, plus ou moins de *lamelles* sur le cervelet, et plus ou moins de profondeur dans les sillons de l'un et de l'autre.

« Il ajoutait qu'il avait constamment remarqué que les individus qui avaient montré le plus de mémoire, de sagacité et de vivacité d'esprit, avaient un cervelet paré d'un plus grand nombre de *lamelles.* Il concluait de ses nombreuses dissections et des observations correspondantes faites sur le caractère et l'intelligence de différens sujets, que la multiplicité des lamelles est une indication d'une plus grande perfection dans l'organisation des cerveaux. » (*Paling.*, part. 2, ch. 2 et 4.)

M. Malacarne, célèbre anatomiste et bon phy-

siologiste, a continué ses observations sur les cerveaux de plusieurs imbécilles : elles lui ont donné le même résultat d'une différence sensible avec ceux des autres hommes. Il a donné, en 1780, un savant ouvrage intitulé : *Encefalotomia nuova*, dont il promettait la continuation.

NOTE (5), TOM. I, chap. III, page 355.

Voici ce passage du discours de l'évêque de Thessalonique, cité dans le texte. L'objet de ce discours était d'établir que rien n'était contraire à la foi catholique dans l'usage de représenter en peinture les images de Jésus-Christ, des anges et des saints.

. . . . . « De angelis et archangelis et sanctis « virtutibus quæ super ista sunt, addam autem « etiam nostras hominum animas, intelligibiles « quidem eos catholica et apostolica novit ecclesia, « non tantùm incorporales omnino et invisibiles, « sicuti vos pagani fatemini : subtiles autem cor- « pore, et aereos, et igneos, secundùm id quod « scriptum est : *Qui facit angelos suos spiritus et* « *ministros suos ignem urentem*. Et hoc multos « sanctorum patrum nostrorum sensisse inveni- « mus : quorum est Basilius ille magnus et sanctæ « memoriæ Athanasius atque Methodius, et qui « circà ipsos sunt. Sola enim, ut veraciter fatea- « mur, Divinitas est incorporalis et incircum-

« scripta. Porrò intelligibiles creaturæ non omnino « incorporales et invisibiles, ut Divinitas sunt : « propter quod in loco sunt et circumscriptæ con- « sistunt. Porrò sic ubi reperis incorporeos vocari « angelos, aut dæmones, aut animas, tanquam « non existentes de commixtione materialium qua- « tuor elementorum, sic eos noveris appellatos, « cum non sint et ipsa corpora crassa et similia « his, quibus nos circumdamur. Licet, ut verius « fateamur, ad comparationem nostri incorporei « sunt : at verò visi sunt à plurimis crebro sensi- « biliter in specie propriorum corporum suorum, « et loco circumscripti monstrantur, cum non sint « omnino incorporei sicut divina natura. » (*In acta Conc. 7, œcumen. seu Nicæni 2, actione 5, pag. 293, tom. IV, Concil. J. Harduini.*)

NOTE (6), TOM. I, chap. III, page 358.

Leibnitz appelle l'ame, en général, *entelechia, entéléchie;* ce mot vient du grec, composé de *en* et de *telos perfectio. Entelos* ou *enteleos*, signifie donc *in se perfectus, absolutus, cui nihil deest;* Plutarque s'en sert en ce sens. Selon Bornius, *entelecheia*, ou *endelecheia*, signifie *perennitas. Endeleches perennis, continuus perpetuus, constans.* (Lexicon Bornii, Leips. 1798.) Entendu de cette manière, ce mot caractériserait mieux ce qui est éternel, infini, invariable, que ce qui est imma-

tériel. Leibnitz a voulu l'entendre en même temps d'une substance parfaite, absolue, exempte de tous les défauts de la matière, impérissable, immortelle, etc. Le mot qui représenterait la chose que je voudrais exprimer, devrait se composer des deux mots qui signifient *matière* et *esprit*, afin de donner l'idée de la substance intermédiaire entre l'une et l'autre. Nous ne pouvons que faire assez mal cette composition avec des mots français. En grec, *psuchè* signifie *esprit*; *hulè* signifie *matière* : on pourrait donc de ces deux mots, transformant comme nous le faisons l'*u* en *y*, faire le mot *psychylique*, qui caractériserait cette substance semi-matérielle qui existe dans la nature, et à laquelle on n'a pas donné de nom, parce qu'on ne la connaissait pas ; mais le mot n'a pas de grace, et je doute qu'il réussisse. L'*entéléchie*, qui n'en a pas davantage, n'a pas tenu contre ce défaut-là.

NOTE (7), TOM. I, chap. III, page 374.

Je citerai seulement ce passage extrait de sa vingt-neuvième lettre : *Solus Deus substantia est verè à materiâ separata, quum sit actus purus, nullâ patiendi potentiâ prœditus, quœ ubicumque est, materiam constituit.* (Epistolæ ad diversos. *Lipsiœ*, 1734.) « Dieu seul est un ÊTRE entièrement différent de la matière, puisqu'il est un acte pur, tout à fait étranger à cette puissance inerte et pas-

sive qui, par-tout où elle se trouve, constitue la matière. »

Malgré le soin que semble avoir pris Leibnitz de bien apprécier la valeur de ses termes, je crois qu'on peut observer cependant qu'il n'a pas mis assez d'exactitude dans la définition qu'il donne ici de Dieu, lorsqu'il dit : *Solus Deus substantia est verè à materiâ separata*. Le mot d'*être* est le seul qui convienne à Dieu, et non celui de *substance ;* aussi ai-je traduit le mot *substantia* par celui d'*être*. En effet, d'après la distinction qu'établit avec raison Leibnitz lui-même entre Dieu et tous les autres êtres, on ne doit pas définir l'un et l'autre avec les mêmes expressions ; et puisqu'il dit que l'ame est une *substance simple et sans partie*, Dieu ne peut pas être défini une *substance*, parce qu'il ne présenterait aucune différence, sous ce rapport, avec l'être simple et sans mélange ; en un mot, avec cette *entéléchie* qu'il dit être la même chose que l'ame.

NOTE (8), TOM. I, chap. III, page 376.

Voici comment Leibnitz expliquait lui-même en peu de mots cette hypothèse de l'harmonie préétablie : « Figurez-vous deux horloges ou montres « qui s'accordent parfaitement. Or cela se peut « faire de trois manières ; la première consiste dans « une influence mutuelle ; la seconde est d'y atta-

« cher un ouvrier habile qui les redresse et les « mette d'accord à tous momens; la troisième est « de fabriquer ces deux horloges avec tant d'art « et de justesse, qu'on se puisse assurer de leur » accord dans la suite. Mettez maintenant l'ame et « le corps à la place de ces deux pendules; leur « accord peut arriver par l'une de ces trois ma- « nières. La voie de l'*influence* est celle de la phi- « losophie vulgaire; mais comme l'on ne saurait « concevoir des particules matérielles, ni des es- « pèces ou qualités immatérielles qui puissent passer « de l'une de ces substances dans l'autre, il faut « abandonner ce sentiment. La voie de l'assistance « continuelle du Créateur est celle du système des « *causes occasionnelles* (c'est l'opinion de Des- « cartes); mais je tiens que c'est faire intervenir « *Deus ex machinâ* dans une chose naturelle et « ordinaire où, selon la raison, il ne doit con- « courir que de la manière qu'il concourt à toutes « les autres choses naturelles : ainsi il ne reste que « mon hypothèse, c'est-à-dire que la voie de l'*har-* « *monie préétablie*. Dieu a fait dès le commence- « ment chacune de ces deux substances de telle « nature qu'en ne suivant que ses propres lois, « qu'elle a reçues avec son être, elle s'accorde « pourtant avec l'autre, tout comme s'il y avait « une influence mutuelle, ou comme si Dieu y « mettait toujours la main au-delà de son concours « général. Après cela, je n'ai pas besoin de rien

« prouver, à moins qu'on ne veuille exiger que je « prouve qoe Dieu est assez habile pour se servir « de cet artifice prévenant dont nous voyons même « des échantillons parmi les hommes, à mesure « qu'ils sont habiles gens. Or, supposé qu'il le « puisse, vous voyez bien que cette voie est la plus « belle et la plus digne de lui. » (LEIBNITZ, *deuxième Éclaircissement du Systême de la communication des substances*, pag. 397, tom. II du Recueil de M. Desmaiseaux, édit. d'Amsterd., 1740.)

Il est inutile de faire des observations sur cette hypothèse, dont l'auteur faisait justice lui-même en ne la regardant que comme une fiction ingénieuse dont il était permis aux philosophes de récréer quelquefois leur imagination. Il avait donc peu d'estime pour sa *Théodicée*, dans laquelle il raisonne continuellement selon des principes dont l'hypothèse de l'harmonie préétablie est la base. « Je suis surpris, dit-il, que personne jusqu'à « présent ne se soit aperçu que j'ai voulu me di- « vertir. Les philosophes ne sont certainement pas « toujours obligés d'agir sérieusement; en inven- « tant des hypothèses, ils font des épreuves de la « force de leur esprit. » *Miror neminem hactenus fuisse qui lusum hunc meum senserit. Neque enim philosophorum est rem seriò semper agere, qui in fingendis hypothesibus ingenii sui vires experiuntur.* C'est le fragment d'une lettre écrite d'Hanovre à M. Pfaff, le 11 mai 1716.

Dans une autre lettre écrite de Berlin en 1702, en réponse à M. Bayle, il traite la chose un peu plus sérieusement, sans y mettre plus de clarté. « Avant de finir, dit-il, je dirai quelque chose à « l'endroit de votre lettre où vous remarquez qu'on « ne saurait bien examiner la possibilité de mon « hypothèse, sans connaître assez distinctement le « fond substantiel de l'ame et la manière dont elle « se peut transformer. Je ne sais s'il est possible « d'expliquer la constitution de l'ame qu'en disant : « 1° Qu'elle est une substance simple, ou bien « ce que j'appelle une vraie unité : 2° que cette « unité pourtant est expressive de la multitude, « c'est-à-dire, des corps, et qu'elle l'est le mieux « qu'il est possible selon son point de vue ou rap- « port : 3° et qu'ainsi elle est expressive des phé- « nomènes, selon les lois métaphysico-mathéma- « tiques de la nature, c'est-à-dire, selon l'ordre « le plus conforme à l'intelligence et à la raison : « d'où il suit enfin, 4° que l'ame est une imi- « tation de Dieu, le plus qu'il est possible aux « créatures ; qu'elle est, comme lui, simple et « pourtant infinie aussi, et enveloppe tout par « des perceptions confuses ; mais qu'à l'égard des « distinctes elle est bornée, au lieu que tout est « distinct à la souveraine *substance* de qui tout « émane, et qui est cause de l'existence et de « l'ordre, et, en un mot, la *dernière raison des « choses.* Dieu contient l'univers éminemment,

« et l'ame ou l'unité le contient virtuellement, « étant un miroir central, mais actif et vital, « pour ainsi dire. On peut même dire que cha- « que ame est un monde à part, mais que tous « ces mondes s'accordent et sont *représentifs* des « mêmes phénomènes différemment rapportés, et « que c'est la plus parfaite manière de multiplier « les êtres autant qu'il est possible et le mieux « qu'il est possible. » (*Lettres choisies de la Correspondance de Leibnitz*, publiées, pour la première fois, par J. G. H. Feder. Hanovre, 1805, *in*-8o.)

C'est une chose bizarre que l'entortillement des pensées d'un grand métaphysicien qui écrit à un autre. Ces messieurs semblent craindre d'être clairs, et marchent à travers des mots qu'ils ne définissent pas, comme les voyageurs dans les lianes de l'Amérique, d'où ils ne peuvent se tirer qu'en rétrogradant ou en y mettant le feu : du moins ceux-ci obtiennent de la chaleur et de la lumière ; les autres n'obtiennent rien.

NOTE (9), TOM. I, chap. III, page 377.

Condillac, dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, sect. 5, § 2, donne à ce sujet une explication qui peut faire sentir la raison de cette stérilité de notre langue, et dont on peut conclure qne, quoique le mot soit encore à faire, la chose n'en existe pas moins.

« Les hommes, dit-il, étant obligés de parler des choses selon qu'elles diffèrent ou qu'elles conviennent, il a fallu qu'ils pussent les rapporter à des classes distinguées par des signes. Avec ce secours ils renferment dans un seul mot ce qui n'aurait pu, sans confusion, entrer dans de longs discours. On en voit un exemple sensible dans l'usage qu'on fait des termes de *substance, esprit, corps*, *animal*..... Mais il faut remarquer que c'est moins par rapport à la manière dont nous les connaissons que nous en déterminons les genres et les espèces, ou, pour parler un langage plus familier, que nous les distribuons dans les classes subordonnées les unes aux autres. Si nous avions la vue assez perçante pour découvrir dans les objets un plus grand nombre de propriétés, nous apercevrions bientôt des différences entre ceux qui nous paraissent les plus conformes, et nous pourrions en conséquence les diviser en de nouvelles classes. (Par conséquent aussi leur donner des noms différens relatifs à leurs propriétés.) Quoique différentes portions d'un même métal soient, par exemple, semblables par les qualités que nous leur connaissons, il ne s'ensuit pas qu'elles le soient par celles qui nous restent à connaître. Si nous savions en faire l'analyse, peut-être trouverions-nous autant de différences entre elles que nous en trouvons maintenant entre des métaux de différente espèce. »

NOTE (10), TOM. I, chap. III, page 381.

Cudworth, dans son *Système intellectuel*, chapitre 5, section 4, dit, en parlant de l'ame des bêtes : « Quand on dit qu'on peut démontrer l'immortalité de l'ame humaine par la raison, on ne veut pas dire autre chose, sinon que l'*on peut montrer que c'est une substance*, d'où il suit que naturellement elle ne peut pas plutôt être anéantie que la matière, et non que Dieu ne pourrait pas anéantir l'une aussi bien que l'autre. C'est pourquoi la certitude où nous sommes de l'immortalité de notre ame doit être fondée sur l'assurance que nous avons de la bonté de Dieu, qui conservera les êtres dont l'existence n'est contraire ni à ses attributs, ni au bien de l'univers. »

L'annotateur de Charron sur ces mots de *Cudworth*, que j'ai soulignés, dit : « Voilà une assertion qu'il eût été fort embarrassé de prouver. La nature des substances spirituelles nous est aussi peu connue que celle des corps ; et nous n'avons d'ailleurs aucune idée claire de ce qu'on appelle substance, comme Locke l'a fait voir démonstrativement dans son *Essai sur l'entendement humain*. Ainsi, au lieu d'avancer, avec une confiance pour le moins téméraire, que l'*ame est une substance*, il aurait fallu commencer par donner une idée précise et distincte de ce que c'est qu'une subs-

tance, soit qu'on applique ce terme vague à l'ame, soit qu'on s'en serve pour désigner la matière en général. Or c'est ce que ce philosophe n'a point fait et qu'*il ne pouvait point faire*. Mais, comme le disait très-spirituellement et en même-temps très-judicieusement Montaigne, « Notre « contestation est verbale. Je demande qu'est-ce « que *nature*, *volupté*, *cercle*, *substitution* : la « question est de paroles, et se paie de même. Une « pierre, c'est un corps, mais qui presserait; et « corps, qu'est-ce ? substance ; et substance quoi ? « Ainsi de suite accularait ainsi le répondant au « bout de son calepin. » (*Essais*, liv. 3, ch. 13.

Montaigne avait raison de penser que la discussion n'aboutit à rien quand on ne définit point les mots. Mais il me semble que l'annotateur a tort quand il dit que Cudworth serait bien embarrassé de donner une idée claire et précise de ce qu'on appelle *substance*. Locke était plus dans le cas que tout autre de la donner, et il ne tenait qu'à lui. J'ai dit que le mot *être* devait s'entendre collectivement de tout ce qui existe, sans excepter Dieu, et que le mot *substance* devait s'entendre de tout ce qui existe hors de lui. D'après cette explication, qui détermine positivement le sens du mot, on peut dire que l'ame est une substance, qu'un ange même est une substance, mais que Dieu est un être et non une substance. C'est en détournant sans cesse l'acception de ces mots qu'on

arrive toujours à un résultat opposé. Je ne m'étonne pas que de cette sorte Mallebranche ait défié Arnaud de lui prouver l'existence des corps; c'est dans le vocabulaire des mots indéfinis que se trouve l'arsenal du sophisme et de l'erreur. L'évêque de Sloane, M. Berkley, a fait un livre pour prouver que la matière était impossible. De mille personnes qui le lisent, il n'en est peut-être pas trois qui puissent se flatter de saisir le faux de ses raisonnemens, de se débarrasser du labyrinthe de ses sophismes : aucun d'eux cependant ne formera le moindre doute sur la possibilité ni même sur l'existence de la matière. (*V.* le *Portefeuille d'un Philosophe*, tome III.)

NOTE (11), TOM. I, chap. III, page 384.

« Il ne faut pas croire, dit M. de Tressan, dans son Mémoire sur le fluide électrique, qu'un être devienne métaphysique, parce que les sens n'ont plus de prise sur lui : tout être qui d'abord a été connu par une masse sensible est du ressort de la saine physique, quoiqu'il s'atténue presqu'à l'infini; et c'est en partant du point où la physique a pu connaître et saisir ce corps, qu'elle peut se former une idée vraie des subdivisions et des atténuations qui le rendent imperceptible. Il faut beaucoup de méditation, je l'avoue, il faut du courage, pour captiver son esprit à cette contem-

plation : mais l'étude de la nature n'est-elle pas assez sublime, assez intéressante pour mériter ce travail ? »

C'est à ce travail que se sont appliqués sur-tout les plus célèbres naturalistes du dernier siècle, dont Bonnet, l'un d'entre eux, esquisse ainsi le résultat, du moins pour ce qui concerne le règne animal, celui dont il est plus particulièrement question ici.

« Si les globules qu'on découvre dans les infusions des végétaux et des animaux de toutes espèces sont de véritables animaux, comme on n'en saurait douter d'après les expériences et les découvertes de Spallanzani, quelle magnificence dans le plan de la création terrestre ! quelle grandeur ! quelle profusion ! quelle complaisance à organiser la matière et à multiplier les êtres sentans ! Nous voyons les animaux répandus sur toute la surface de la terre, dans toute l'étendue des eaux et jusque dans les vastes contrées de l'atmosphère. Notre mémoire est accablée des noms de toutes les espèces connues; notre imagination est effrayée à la vue du nombre innombrable d'individus que fournissent certaines espèces d'insectes ou de poissons. Cependant comment soutiendrons-nous ceci ? Ce n'est là réellement qu'une très-petite partie, que dis-je, qu'un infiniment petit du règne animal. La mite comme l'éléphant, le puceron comme l'autruche, l'anguille du vinaigre comme la baleine, ne sont qu'un

composé d'animaux ; toutes leurs liqueurs en fourmillent, tous leurs vaisseaux en sont semés. Ce n'est pas tout encore, les végétaux eux-mêmes, et jusqu'à leurs moindres parties, ne sont qu'un tissu d'animaux depuis le champignon jusqu'à l'orme, depuis la mousse jusqu'au sapin, depuis le lichen jusqu'au chêne ; tout n'est qu'animalcule et qu'être sentant..... » (*Corps organisés*, § 131.)

Ajoutons à ces autorités celle du savant M. de Luc, qui termine ainsi son *Traité élémentaire sur le fluide electrico-galvanique* « Lorsqu'on prend un véritable intérêt à l'étude de la nature, on n'y éprouve de la satisfaction que lorsqu'on parvient à des conclusions certaines : on s'arrête donc, quand on n'est pas en état de former de telles conclusions. C'est ce qui arrive presque par-tout, quand on compare les phénomènes aux substances connues et à leurs propriétés déterminées ; et par là on découvre bientôt que les substances *perceptibles* à nos sens par leur *masse* sont bien loin de suffire à l'explication des phénomènes physiques ; qu'il faut nécessairement admettre *d'autres substances imperceptibles* à cause de leur *ténuité*, mais dont les affinités chimiques avec les substances perceptibles sont évidentes et déterminables. Or la route est déjà ouverte dans ce champ par des substances que leur *ténuité* rend imperceptibles, mais dont les phénomènes distinctifs sont si évi-

dens, qu'on ne peut se dispenser d'en admettre l'existence. » (Tom. II, § 575.)

NOTE (12), TOM. I, chap. III, page 394.

C'est dans l'intéresssant Voyage de MM. Peron et Le Sueur qu'on peut voir la description de ces sortes de zoophytes, dont la substance est d'une telle ténuité que, quand on réussit à mettre sur la main quelques-uns d'entre eux, ils y disparaissent et s'évaporent pour ainsi dire. Ce sont eux qui, selon l'opinion de M. Peron, sont la véritable cause de la phosphorescence des eaux de la mer. Ses observations sur une partie de l'histoire naturelle si neuve encore, pourront donner quelque poids à ce que bien des lecteurs ne prendront peut-être que pour une conjecture : elles ajouteront du moins un article de plus au chapitre si vaste des innombrables merveilles de la nature. (a)

La phosphorescence des eaux de la mer présente des phénomènes aussi nombreux que variés. « Ici, dit M. Peron, la surface de l'Océan étincelle et brille dans toute son étendue comme une étoffe d'argent électrisée dans l'ombre : là se déploient les vagues en nappes immenses de soufre et de bitume embrasés ; ailleurs on dirait une mer de

(a) *Voyage de découvertes aux terres australes*, 1808, in-4°, tome I.

lait dont on n'aperçoit pas les extrémités. . . . . Bernardin de Saint-Pierre a décrit avec enthousiasme ces étoiles brillantes qui semblent jaillir par milliers du fond des eaux, et dont, ajoute-t-il avec raison, celles de nos feux d'artifices ne sont qu'une faible imitation. Quelquefois l'Océan paraît comme décoré d'une immense écharpe de lumière mobile, onduleuse, dont les extrémités vont se rattacher aux bornes de l'horizon....

« Tous ces phénomènes peuvent être rapportés à un principe unique, la phosphorescence propre aux animaux marins, et plus particulièrement aux mollusques et aux zoophytes mous.... Cette *phosphorescence active* des animaux, bien différente, sous tous les rapports, de cette faible lueur que peut développer dans certains cas la décomposition putride, est tellement *dépendante de l'organisation et de la vie*, qu'elle s'exalte, s'affaiblit et s'éteint avec elle pour ne plus se reproduire après la mort.

Dans le nombre de ces animaux, si parfaitement dessinés et coloriés par M. Le Sueur, les plus remarquables, sous ce rapport de la phosphorescence, sont ceux-ci :

« Le *béroés*, où la nature paraît avoir épuisé tout ce que l'élégance des formes, la richesse des couleurs, la variété des mouvemens, peuvent offrir de plus gracieux et de plus brillant. Leur substance, plus diaphane que le cristal le plus pur, est

ordinairement d'une belle couleur de rose, d'opale ou d'azur. Ce qu'il y a de plus admirable dans les mouvemens du béroés, c'est que la lumière se décompose par l'effet même de ces mouvemens aussi rapides que variés; ses côtes longitudinales, formées d'un nombre prodigieux de petites folioles transversales excessivement amincies, deviennent autant de prismes vivans qui semblent envelopper l'animal de huit ou dix arcs-en-ciel *animés*, onduleux, dont la parole et le pinceau ne sauraient jamais donner qu'une imparfaite idée.

« Le *stephanomia amphytridis*, espèce de zoophyte semblable à une belle guirlande de cristal couleur d'azur, se promène à la surface des flots, soulève successivement ses folioles diaphanes, et qui ressemblent à des feuilles de lierre; ses beaux tentacules, couleur de rose, sont étendus au loin, cherchant par-tout la proie dont l'animal doit se nourrir..... La propriété phosphorique se manifeste plus vive et plus éclatante encore dans celui-ci, ce qui le fait paraître au milieu des ténèbres comme une belle guirlande de flammes et de phosphore.....

« Les *janthines*, couleur de pourpre, qui se promènent à la surface des mers, suspendues par une grappe blanche de vésicules aériennes.

« Les nombreuses légions de *salpa*, couleur de rose, d'azur ou d'opale, qui forment des bancs de trente ou quarante lieues d'étendue, et qui resplendissent au milieu des ténèbres.....

« Les *méduses*, également phosphoriques, qui présentent tant de formes singulières dans leur organisation, tant de nuances délicates dans leur coloris.

« Les *pyrosomes*, qui ne présentent aucun organe apparent de locomotion, de digestion, de respiration, de reproduction même, et qui cependant couvrent la mer de leurs innombrables essaims. La substance de ces animaux est tellement brillante au milieu de l'obscurité, qu'on les croirait de fer rouge fondu, etc.....

« La couleur de ces singuliers zoophytes, lorsqu'ils sont en repos ou qu'ils viennent à mourir, est d'un jaune opalin mêlé de vert assez désagréable; mais dans les mouvemens de contraction spontanés qu'ils exercent, dans ceux que l'observateur peut déterminer à son gré par la plus légère irritation, l'animal s'embrase, si l'on peut ainsi parler; il devient presque instantanément d'un rouge de fer fondu d'un éclat extrêmement vif. Mais de même que ce métal, à mesure qu'il se refroidit, affecte diverses nuances de coloration, de même aussi cet animal, à mesure qu'il perd sa phosphorescence, passe successivement par une foule de teintes extrêmement agréables, légères et variées; telles sont le rouge, l'aurore, l'orangé, le verdâtre et le bleu d'azur : cette dernière nuance sur-tout est aussi vive qu'elle est pure....

« Si l'on abandonne dans un vase rempli d'eau

de mer un ou plusieurs individus de ce genre, on les voit, à des intervalles isochrones (égaux), éprouver un léger mouvement alternatif de contraction et de dilatation analogues à ceux de l'inspiration et de l'expiration dans les animaux plus parfaits. Avec chacun de ces mouvemens, on voit la phosphorescence se développer dans la contraction, s'affaiblir ensuite insensiblement, et disparaître tout à fait pour se reproduire bientôt dans le mouvement de contraction suivant. On peut à son gré l'entretenir plus long-temps, la rendre plus ou moins vive, suivant qu'on irrite l'animal plus ou moins fortement et pendant un temps plus ou moins long, soit en le touchant, soit en agitant l'eau dans laquelle il est plongé, etc. »

N'est-on pas tenté de croire que dans ces animaux l'élément du feu, qui produit ce phénomène de la phosphorescence, y est en quelque sorte animalisé, qu'il y jouit de la vie, ou du moins qu'il peut être considéré comme l'ame de l'animal, dont la vie semble être la lumière même se reproduisant et se variant de toutes ses couleurs? Cette matière ou cette vapeur animée est assurément bien différente de la matière telle que nous croyons la connaître, ou telle qu'elle a été caractérisée et définie jusqu'à présent.

NOTE (13), TOM. I, chap. III, page 400.

Quelle difficulté y a-t-il à se faire une idée de cette substance, qui, quoique d'un ordre inférieur, peut s'assimiler néanmoins à celle de ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, à ces intelligences célestes que les livres saints nous représentent comme l'un des plus beaux ouvrages de la création, et que Dieu lui-même chargeait de ses ordres suprêmes, en les revêtant d'une forme brillante, aérienne et délicate que nous ne saurions bien exprimer, parce que rien de ce que nous voyons ne lui ressemble?

Je ne suis point, à beaucoup près, le partisan de la doctrine des illuminés, des rose-croix et des martinistes; je ne donne point dans les rêveries de Swedenbourg, et je crois toutes ses visions apocalyptiques les effets d'une imagination exaltée; mais je suis persuadé, d'un autre côté, que nous sommes très-ignorans encore dans cette partie de la psychologie, et que ce ne serait qu'après avoir réuni un grand nombre de faits et d'observations qu'on pourrait se permettre d'avoir sur les phénomènes qu'elle peut offrir une opinion raisonnée.

On a toujours tort de nier une chose, uniquement parce qu'on ne la conçoit pas ou parce qu'elle paraît impossible ou merveilleuse. Dans la supposition dont il est ici question, la merveille serait

seulement pour nous la découverte d'un fait que la nature couvre encore d'un voile mystérieux, et cependant l'esprit humain semble avoir le sentiment intime de sa vérité. Une opinion si ancienne et si répandue devrait, ce me semble, engager à un examen plus approfondi que celui qu'on accorde à de simples préjugés. Les livres les plus anciens et les plus respectables nous parlent de l'apparition des anges et des ombres d'une manière non équivoque. Les Grecs et les Romains croyaient également aux mânes, aux ombres de leurs ancêtres, et sans doute ils leur supposaient une forme quelconque. Les bardes ont rempli leurs poëmes de ces images aériennes; ils croyaient les voir et les entendre, et je présume qu'on aurait été fort mal reçu des guerriers dont ces visions exaltaient la valeur, si on se fût avisé de vouloir en contester la réalité.

Eh! qui nous prouve, encore une fois, que notre ame n'est pas une de ces substances éthérées qui, détachée du corps, conserve encore sa même forme et prend une étonnante agilité? Nierons-nous que cela soit ainsi, parce nos yeux ne peuvent pas distinguer cette substance? mais le feu existe dans le caillou et dans toutes les parties de ce caillou, sans qu'il soit possible de le voir, sinon quand on l'en tire par le choc violent qui en fait sortir l'étincelle. Si je suis sur le gâteau d'une machine électrique et qu'on la mette en mouve-

ment, le feu, le fluide électrique s'accumule en moi sans que je m'en aperçoive moi-même, sans que personne puisse le voir, si ce n'est quand quelqu'un s'approche assez de moi pour le rendre visible en tirant des étincelles de quelque partie de mon corps que ce soit. Voilà donc une substance matérielle très-sensible, mais très-déliée, qui existe dans un corps sans qu'on la voie habituellement, et qui ne s'y découvre que par l'observation.

Si vous mettez deux petites figures de papier entre deux plateaux de métal, dont l'un est accroché à l'extrémité du conducteur de cette même machine, la roue étant en mouvement, vous verrez ces petites figures se lever, s'animer, danser jusqu'au moment où, en tirant une étincelle, elles tombent subitement comme si elles recevaient le coup de la mort. Qu'est-il arrivé? le fluide électrique, jusqu'alors invisible, s'est emparé de ces petits corps, les a animés en se répandant dans toutes leurs parties, et si des raisons physiques ne démontraient la cause de ce phénomène, pourrait-on persuader à quelqu'un qui n'en aurait jamais entendu parler qu'un fluide subtil, qu'une flamme invisible, en s'unissant à ces petits individus, leur avait, pour ainsi dire, donné le mouvement et la vie, et que ce n'est que du moment où ce fluide s'en est échappé qu'ils l'ont perdue?

De ce qu'une cause quelconque est invisible et inaperçue par nos sens, on n'en doit donc pas

conclure qu'elle n'existe pas ou qu'elle est immatérielle, puisque, dans ces faits physiques, le fluide électrique, qui bien certainement est matériel, le plus constamment est invisible, et qu'il ne se découvre à nos sens que lorsqu'on l'oblige à sortir de son état naturel. En perfectionnant cette jolie expérience, on viendrait peut-être au point de donner à une petite figure humaine tous les mouvemens qui pourraient laisser croire qu'elle est véritablement animée.

Voilà une analogie qui peut-être avait donné lieu à Gassendi de penser que l'*ame était une espèce de feu très-atténué ou une sorte de petite flamme qui, tant qu'elle est en vigueur et allumée, fait la vie de l'animal, lequel meurt lorsqu'elle s'éteint.* (SAVERIEN, *Phil. mod.*)

Ne pourrait-on pas trouver d'autres analogies encore? dans le règne végétal, par exemple. M. Eckards-Hausen a découvert un secret par lequel on sépare la substance de la lumière, qui, selon lui, non seulement sert à la conservation, mais à la restauration d'un objet. Cette matière, mêlée dans de l'eau, reproduit, avec le sel des fleurs qu'on aurait brûlées, ces fleurs mêmes, et les rétablit dans leurs formes et leurs couleurs primitives. Il en déduit la réorganisation purifiée des corps mêmes, après la destruction de leurs parties grossières.

L'étude de la *Palingénésie* peut fournir plu-

sieurs autres exemples; mais en revenant aux faits physiques, plus faciles à saisir, et qui peuvent donner l'idée d'un être ou d'une substance extrêmement subtile, quoique matérielle, je me demande à moi-même et je le demande à tous les savans ou à ceux qui croient l'être : Qu'est-ce que l'image que considère si long-temps une jolie femme quand elle se plaît à voir répéter dans une glace tous les mouvemens de sa physionomie, toutes ses graces, et peut-être tous les sentimens qui agitent son cœur ? C'est, me dit-on, un effet d'optique ; ce sont des rayons de lumière réfléchis. A la bonne heure; mais cette image est-elle quelque chose ou rien ? Elle est ou spirituelle ou matérielle. Vous ne voulez pas qu'elle soit spirituelle. Effectivement elle est formée par des rayons de lumière réfléchis : or la lumière est un corps, me dites-vous, qui a la propriété de donner la couleur aux objets. Cette image n'est donc autre chose qu'un composé de particules de lumière qui forme un ensemble animé comme le corps qu'il représente. J'ai donc sous les yeux, quand je me vois dans une glace ; une substance matérielle très-déliée et réelle, quoiqu'elle me paraisse fictive, qui suit tous mes mouvemens, qui fait tout ce que je lui ordonne, qui semble être un autre moi-même : de cette substance à l'idée de celle qui m'anime intérieurement il n'y a pas bien loin.

J'ai vu à la phantasmagorie de Robertson des

spectres, des ombres, qui semblaient animés, s'aggrandir, s'avancer jusqu'à moi, faire ensuite le tour de la salle dans l'obscurité et comme se glissant contre le mur. Ces figures sont également des effets d'optique, je le sais; mais elles sont, comme l'image de la glace, un composé de rayons de lumière réfléchis, et par conséquent matérielles. Quelle ténuité pourtant dans cette matière! quelle volatilité! quelle facilité pour se resserrer et s'étendre! Chacune de ces figures n'est qu'un point lumineux extrêmement petit quand on commence à l'apercevoir, et c'est en s'approchant lentement que se developpent toutes les dimensions de la figure humaine. La lumière dont elle est composée est encore du feu. Que Dieu anime cette flamme, qu'il la rende susceptible de sentir, de recevoir des idées, de comparer, de juger, de raisonner, en l'unissant à des organes plus matériels qui en exprimeront la pensée, et voilà l'image de l'ame humaine ou celle d'un ange.

L'hypothèse de l'agrégation de deux substances inséparablement unies, l'une semi-matérielle et l'autre spirituelle, ne formant qu'un seul être, ne pourrait-elle pas expliquer d'une manière assez vraisemblable comment, avec la permission divine, l'ame peut, après la mort, communiquer encore avec ceux qui l'intéressent et qu'elle aime, et rendre sa présence sensible pendant le sommeil à celles qui sont encore attachées à une enveloppe

plus matérielle? Je veux parler des songes, des apparitions, des avis reçus, etc.

Les hommes les plus instruits sont toujours ceux qui ne se hâtent point de prononcer. Bacon disait que c'était du plomb et non des plumes qu'il fallait attacher à l'entendement humain. En pareil cas il estimait moins la hardiesse que la timidité. Quant aux penseurs intrépides, ils traitent ces choses avec beaucoup d'irrévérence et les accueillent d'un sourire sans les honorer d'un examen. Peut-être étouffent-ils ainsi sous le ridicule le germe d'une vérité sur le point d'éclore.

Laissons rire les docteurs, et raisonnons sur les faits. L'ame, dégagée des organes du corps, en ayant conservé de plus délicats et de plus sensibles, est toujours cette substance semblable à celle qui anime un corps vivant; elle peut, sur-tout pendant le sommeil, se mettre plus facilement en rapport avec lui; elle peut, par une sorte d'attouchement, imprimer une vibration, quoique très-délicate, au fluide éthéré qui met en jeu le nerf auditif, et produire, par ce moyen, la sensation du son, l'effet imitatif de la voix, et former une phrase dans la langue que nous avons l'habitude de parler. Je ne vois même à cela rien de miraculeux. Le rapporteur, chargé par l'Académie des Sciences d'examiner les effets prétendus merveilleux du magnétisme animal (M. Bailly), ne nie pas quelques-uns de ces effets singuliers, entre autres ceux

qui avaient lieu entre des personnes *mises en rapport* par le moyen de cette efluence magnétique, et qui leur donnait réciproquement ou alternativement la connaissance de leur état physique de santé ou de maladie, et quelquefois de leurs dispositions morales. Il passe légèrement sur celles-ci, mais il cherche à donner les raisons de l'autre, ce qui prouve qu'il n'en doutait pas.

Le fait qu'on ne peut pas nier, c'est qu'on entend quelquefois en songe des phrases entières, bien suivies, et qu'on se les rappelle parfaitement étant éveillé. Si l'on m'explique ce fait, il sera plus facile alors de rendre raison de l'autre. Dans le nombre de ceux que l'on pourrait citer, en voici un qui m'a toujours frappé. Pétrarque raconte que, pendant la nuit, il entendit très-distinctement Laure lui apprendre elle-même *qu'elle avait cessé de vivre, mais qu'elle ne cesserait de l'aimer.* Vérification faite, il se trouva que c'était le jour même où elle était morte à Avignon. Il était alors à Vérone. Lui-même en parle comme d'un rêve : il rapporte cependant les paroles qu'il entendit ou qu'il crut entendre. (Voyez *les Mémoires et le Génie de Pétrarque*, pag. 156.)

NOTE (14), TOM. I, chap. III, page 401.

La supposition qui tend à expliquer, par la nature même de l'ame, le genre de récompense ou

de félicité qu'elle espère dans une autre vie est bien ancienne, puisqu'on la trouve dans la doctrine des philosophes chinois qui existaient quatre ou cinq siècles avant l'ère chrétienne. Les connaissances qu'ils avaient acquises n'étaient pas puisées dans l'étude physiologique de l'homme, et je m'étonne que le simple raisonnement les ait conduits presque aussi loin que les naturalistes modernes qui ont cherché à connaître la différence et la liaison des élémens dont il est composé.

Voici ce qu'on a extrait des livres chinois écrits vers l'époque à peu près que je viens de citer.

« L'ame humaine n'est pas un être purement spirituel de la manière dont nous l'entendons : elle est un composé de ce qu'il y a de plus subtil dans la matière. On distingue deux parties dans ce composé, le *ling*, qui est la partie la plus noble; elle est supérieure à la seconde partie qu'on nomme *houen*, parce que le *ling* est plus épuré et plus propre par là aux opérations intellectuelles. De ce *ling* et de ce *houen*, réunis dans un corps organisé, se forme un être mixte également capable des actes intellectuels et des fonctions qui n'ont que la matière pour objet. C'est l'homme, le chef-d'œuvre de la nature. Il y a donc trois élémens dans l'homme, le corps, le *ling* et le *houen*.

« A la mort de l'homme, le corps perd ses formes organiques, sans cependant cesser d'exister; le *ling* et le *houen* restent unis, et font alors un être

à part qui prend différentes dénominations, suivant le rang que le *Tien* (Dieu) lui assigne dans la classe générale des êtres, et cela en récompense ou en punition de l'usage que l'homme a fait de ses facultés pendant le temps qu'il vivait.

« Si l'homme a été juste et bon, et s'est conduit suivant les lumières de la raison, il est élevé au rang des *Hien*, monte au ciel, et jouit auprès de Dieu d'une glorieuse immortalité et d'un bonheur sans fin, etc. » (Voyez *Choix de Lettres édifiantes et curieuses*, tom. I, pag. 257.)

Cette idée de trois substances, qui dans l'homme ne forment qu'un individu, peut bien appartenir à la philosophie de Pythagore, qui l'avait puisée en Égypte, et dont l'Asie reçut la doctrine. Les vers dorés attribués à ce philosophe, ou à Lysis, l'un de ses disciples, et commentés dans la suite par Hiéroclès, donnent lieu de le conjecturer.

« Sous le nom des démons terrestres que le « quatrième vers ordonne de respecter, Hiéroclès, « dit Mme V. DE CHASTENAY, entend les hommes « que leurs vertus et leur sagesse ont placés après « leur mort dans les ordres divins. On ne peut, ce « me semble, annoncer plus noblement l'immor- « talité de l'ame, et pressentir plus clairement la « consolante association des ames vertueuses avec « les êtres supérieurs. » (*Du Génie des Peuples anciens*, tom. III, pag. 153.)

Les méditations des premiers sages de l'antiquité

ont une fraîcheur, une pureté, une simplicité virginale qu'on pourrait comparer à celle de ces fleurs primitives que la culture n'a point encore dénaturées en voulant les embellir. C'est une réflexion que présente souvent la lecture de l'excellent ouvrage que je viens de citer, et qui peut-être caractériserait mieux encore les écrits de l'auteur distingué dont le travail mérite autant d'estime qu'on en doit à la supériorité de ses talens.

NOTE (15), TOM. II, chap. IV, page 33.

Dans un rapport fait à l'Académie des Sciences, en 1749, par MM. de Mairan, de Buffon et Ferrein, sur la méthode de M. Perreire, pour l'institution des sourds et muets, on trouve cette phrase qui termine le rapport : « C'est en quelque sorte les « tirer, par une heureuse métamorphose, de l'état « de simples animaux pour en faire des hommes. »

L'abbé de l'Épée, dans son *Institution des Sourds et Muets*, 2e partie, lettre 1ère, pag. 17, la termine en disant : « Ne serait-ce pas un grand bien de « venir au secours d'une portion si considérable de « l'humanité qui se trouve presque réduite à la « condition des bêtes, lorsque personne ne les ins- « truit. »

On dira peut-être qu'un sourd-muet pense, quoiqu'il ne parle pas, puisqu'il communique des idées réfléchies et que l'on conçoit très-bien ce qu'il

dirait s'il parlait effectivement, et l'on en conclura qu'il pense avant de parler.

Cela est vrai de lui comme de tout homme qui a appris à parler, sans savoir comment il l'a appris. Les pensées sont arrangées et comme écrites dans l'esprit avant de les exprimer par la parole. Mais le muet qui sait comment il a appris à parler, se souvient parfaitement qu'avant d'avoir appris le sens de ces mots, *Dieu*, *ame*, *spirituel*, etc., il n'en avait pas même l'idée : il ne pouvait avoir d'idées que par les trois sens qui lui restent, et les abstractions qui forment les trois quarts du langage n'ont aucune correspondance avec les sens. Elles ne deviennent sensibles pour lui que par l'organe de la vue, au moyen des mots écrits ou imprimés par lesquels on les désigne.

Le sourd-muet n'exprime donc ses pensées sur cet objet et ne généralise ses idées que parce qu'il a appris à parler ; et l'on doit entendre par le mot *parler*, non seulement l'art d'exprimer ses pensées par l'organe de la parole, que la plupart des sourds-muets ont très-bien conformé, mais encore par les signes et les démonstrations extérieures qui sont le premier langage de l'homme et celui de tous les pays.

« En vain répéterait-on cent et cent fois, dit l'abbé de l'Épée, (*Instit.*, 2e part.) à un enfant les noms de *porte*, de *fenêtre*, de *cheminée*, il n'attacherait aucune idée à ces expressions et ne saurait

jamais ce dont on parlerait, si on ne regardait pas en même temps ces objets, ou si quelque signe n'y fixait son attention.

« Le signe des yeux ou de la main est donc le premier langage qui lui fait comprendre ce que ces sons articulés signifient dans l'intention de ceux qui les prononcent. . . . . . .

« Tous les mots d'une langue sont-ils donc susceptibles d'être exprimés par des signes ? Oui, sans doute ; et si cela n'était pas, leur signification ne serait jamais entrée dans nos esprits par nos oreilles. Il a fallu, dans l'origine, qu'on nous apprît la convention faite entre les hommes de tel ou tel pays de se servir de tel ou tel mot pour exprimer telle ou telle chose qu'on nous indiquait. Ces mots étaient absolument incapables de nous fournir aucune idée, puisqu'ils n'avaient de liaison naturelle avec aucune. »

Il suit de là que le sourd-muet qui n'a pas appris à parler, mais qui peut s'exprimer par des signes, pense, raisonne, et peut même discourir sur des choses abstraites, parce qu'elles peuvent être aisément représentées par des signes convenus que ces individus saisissent très-bien. On peut s'en convaincre en lisant l'intéressant ouvrage que je viens de citer. On sera de même convaincu qu'il n'y a d'autre différence entre un enfant sourd-muet de naissance et un singe, sinon que l'enfant a en lui la faculté de penser, et que

le singe ne l'a pas; que cette faculté, dans l'enfant, se réduirait à rien, si elle n'était développée par l'usage de la parole ou par des signes que l'être pensant lui communique; que, quoique ayant des idées, il ne penserait jamais, s'il n'avait pas une manière quelconque de s'exprimer; et que, par conséquent, il ne pense, ne réfléchit, ne raisonne et ne médite enfin sur tout ce qui intéresse son existence, que parce qu'il parle.

Si cette conséquence est vraie, il doit s'ensuivre encore que les sociétés où le langage a été le plus tôt formé, sont celles qui ont été civilisées les premières; que les peuples dont la langue a été la plus riche en expressions, sont ceux qui ont eu le plus de pensées et dont les méditations ont dû avancer davantage le progrès des sciences et des arts; et que le génie de ces différens peuples, à raison de l'influence du climat, de leur constitution physique et du concours de mille circonstances, a dû varier autant que ces différentes causes.

NOTE (16), TOM. II, chap. IV, page 49.

« Ceux qui prétendent, dit M. de Gerando, que *le langage n'a pu être inventé,* ont coutume de confondre la *faculté* du langage avec le *langage* lui-même. Sans doute l'homme a reçu en naissant la *faculté* de parler, sans quoi il ne parlerait ja-

mais ; et c'est en cela qu'il doit rendre graces à la libéralité de son Auteur : mais il ne s'ensuit pas de là qu'il n'ait pu user ensuite de cette faculté pour *inventer* le *langage* et s'en servir ; et nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature en soit moins admirable dans ses œuvres pour nous avoir donné la *faculté de parler* comme *celle de penser*, d'agir et d'inventer les arts libéraux et industriels, au lieu de nous avoir donné nos idées toutes développées, nos arts entièrement créés et nos paroles déjà formées.....

Ces écrivains assurent qu'ils ne conçoivent pas *comment* le langage a pu être inventé..... Qu'ils veuillent bien examiner de quelle manière nos enfans sont initiés chaque jour aux langues existantes. Ils ne font que répéter rapidement les mêmes opérations par lesquelles ces langues ont pu être longuement inventées. Un enfant n'apprend sa langue maternelle que parce qu'il l'invente en quelque sorte avec sa mère. Il faut qu'il essaie avec elle un premier langage commun donné par la nature ; il faut que, par son secours, il forme avec sa mère certaines *conventions* secondaires pour l'adoption du langage articulé : les mêmes conventions auraient suffi pour les faire naître. » (Voyez l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, 3e vol., 2e part.)

—

NOTE (17), TOM. II, chap. IV, page 57.

« La diversité des langues, dit saint Augustin, « est un mur de séparation entre les hommes; et « tel est l'effet de cette diversité, qu'elle rend nulle « la ressemblance parfaite d'organisation qu'ils « tiennent de la nature. » (*Aug. de Civit. Dei.*) Cette réflexion seule suffirait pour démontrer que les différens peuples ont inventé primitivement la langue dont ils se servent, et que les variations qui y sont survenues, et qui, par la suite, n'y ont laissé que quelques ressemblances radicales, ont toutes la même origine.

« Les principes de la raison, des passions et du sentiment, sont les mêmes chez tous les hommes; cependant les langues des nations diffèrent par toute la terre. Pourquoi l'art de la parole est-il si différent parmi des êtres qui ont les mêmes besoins? Et pourquoi varie-t-il sans cesse des pères aux enfans, en sorte que nous autres Français n'entendons plus la langue des Gaulois? Le bœuf du Bengale mugit comme celui de l'Ukraine; et le rossignol fait entendre encore dans nos climats les mêmes harmonies que celles qui ravirent le poète de Mantoue sur les rivages du Pô..... La langue des Russes, dans le nord de l'Europe, est fort douce, étant un dialecte du grec; et le jargon des provinces méridionales de la France est

rude et grossier. Les Lapons qui habitent les bords de la mer Glaciale ont un langage qui flatte l'oreille, et les Hottentots qui habitent le climat très-tempéré du cap de Bonne-Espérance, gloussent comme des coqs d'Inde. Il me paraîtra toujours surnaturel que des hommes qui jouissent des mêmes élémens et qui sont assujettis aux mêmes besoins, ne se servent pas des mêmes mots pour les exprimer. Le soleil éclaire toute la terre, et il porte différens noms chez différens peuples. » (*Études de la Nature*, tom. III.)

Ce qui paraît à M. Bernardin de Saint-Pierre une chose extraordinaire et surnaturelle, me paraît tenir, au contraire, à une chose très-naturelle et très-simple. C'est que Dieu a donné à l'homme seul le pouvoir ou la faculté de produire et de créer, pour ainsi dire, sa pensée, en attachant aux idées qu'il reçoit, des signes propres à l'exprimer. La pensée n'est effectivement qu'une association d'idées revêtues d'un signe ou d'une expression convenue. Voilà pourquoi les animaux ont des idées et ne pensent pas. Ils ne peuvent entre eux convenir arbitrairement d'aucune expression pour rendre ces idées. La nature leur a donné le même son, la même expression mécanique, pour rendre le sentiment qu'ils éprouvent, sans qu'il leur soit possible de la varier ni de s'entendre pour y en substituer une autre : aussi, dans tous les pays et dans tous les temps,

leur langage est le même. Mais l'homme ayant la faculté organique de produire des sons variés pour exprimer ses sensations ainsi que la qualité des objets qui le frappent, et le pouvoir de convenir avec ses semblables que tel son ou tel mot signifierait telle ou telle chose, a pu non seulement inventer une langue, mais la varier à raison même de la variation de ses affections et de son organe. Cette convention me semble rendre raison très-naturellement de la différence des mots dans différentes langues pour exprimer le même objet. S'il était démontré que, dans l'ordre établi relativement à l'homme, la faculté de penser dépend de la faculté de parler, la différence des langages chez les différentes nations ne paraîtrait pas plus extraordinaire que la différence des signes, de la couleur, du caractère ou des mœurs qui les distinguent.

NOTE (18), TOM. II, chap. V, page 92.

Sans montrer une intelligence aussi variée et aussi développée par l'éducation que l'est celle de l'éléphant, on trouve dans quelques animaux indigènes de nos climats des marques de jugement et de docilité à la voix de l'homme, qui ne sont pas moins étonnans pour ceux qui veulent prendre la peine d'y réfléchir. Telles sont les mules d'Espagne, qui conduisent les voitures pu-

bliques dans les routes escarpées et si dangereuses d'une partie de ses provinces. Le morceau que je cite ici, extrait de l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, par M. Alexandre de la Borde, est très-remarquable, et je saisis bien volontiers cette occasion de rendre hommage au talent distingué d'un auteur qui a su répandre tant d'instructions et de charmes dans un ouvrage dont le titre ne semblait annoncer qu'une nomenclature aride et dénuée de tout autre intérêt que celui d'une curiosité géographique.

« On ne peut voir tranquillement des mules sans frein, sans guide, retenues seulement par des traits d'une longueur étonnante, qui leur permettent de s'éloigner, de se rapprocher, d'errer à l'aventure, parcourir des routes souvent tortueuses, inégales, raboteuses, quelquefois escarpées, quelquefois encore peu frayées; on croit les voir à tous momens prêtes à renverser la voiture, à l'entraîner sur des montées scabreuses, à la jeter dans des précipices profonds : mais on est bientôt rassuré par la vigilance, par l'adresse active et prompte des conducteurs, par la docilité des animaux qui la tirent. Ceux-ci n'ont d'autre frein, d'autre guide, d'autre éperon que la voix de ceux-là; ils la connaissent, ils en connaissent les diverses inflexions et l'intention qui les dirige; ils y obéissent avec une promptitude étonnante : un cri du *mayoral* (le conducteur) suffit pour les

contenir et les diriger ; sa voix les anime, les presse, accélère ou ralentit leur course, les fait tourner à droite et à gauche, les éloigne ou les rapproche, les arrête sur le champ : une mule s'écarte-t-elle, s'arrête-t-elle ou ralentit-elle sa course, le *mayoral* l'appelle par son nom, qui est ordinairement celui d'un grade militaire, la *generala*, la *capitana*, la *commissaria*; il lui indique dans son langage ce qu'elle doit faire : le docile animal l'entend, le comprend, lui obéit; il les anime aussi et les redresse quelquefois en jetant sur celles qui s'écartent des petits cailloux qui, sans les blesser, leur donnent un avertissement qu'elles comprennent. » (*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, notice sur les voyages, tom. I.)

NOTE (19), TOM. II, chap. V, page 128.

« Quand on demande, dit Bonnet, si les bêtes ont un langage, il faut soigneusement distinguer deux sortes de langages, le *naturel* et l'*artificiel*. Dans la première espèce doivent être rangés tous les signes par lesquels l'animal donne à connaître ce qui se passe dans son intérieur. Mais si nous voulons nous borner aux seuls sons, le langage naturel sera un assemblage de sons non articulés, uniformes dans tous les individus de la même espèce, et liés tellement aux sentimens qu'ils expriment, que le même son ne représente jamais deux sentimens opposés. Le langage artificiel, au con-

traire, sera un nombreux assemblage de sons articulés arbitraires, qui n'ont d'autres liaisons avec les idées qu'ils représentent que celle que leur donne l'institution ou la convention; en sorte que le même son peut être signe d'idées très-différentes. (*Contemplation de la Nature*, tom. III, pag. 334. *Voyez* la note sur la parole. *Ibid.*)

« Le langage artificiel est proprement ce que nous nommons la *parole*. L'homme est le seul animal qui parle, et cette admirable prérogative lui donne l'empire sur tous les animaux....

« La brute, bornée au langage naturel, ignore tout, hormis ses besoins et les objets qui peuvent les satisfaire; mais une multitude de sensations tient à ces besoins divers, et toutes ou presque toutes ont leurs signes naturels. L'espèce de ces signes, leur nombre, leur emploi, l'ordre dans lequel ils se succèdent, la manière dont ils sont variés et combinés, constituent le génie de la langue des différens animaux, et fournissent au naturaliste une foule intarissable d'observations curieuses, de recherches fines, de détails intéressans; mais s'il veut éviter l'erreur, il ne puisera dans cette source féconde qu'à l'aide d'une saine logique.

« Les observations qui prouvent que les bêtes ont un langage naturel sont en grand nombre. Nous ne serons embarrassés que sur le choix, etc. (Voir ce détail, *ibid.*, pag. 336 et suiv.)

« Le vulgaire croit qu'on apprend aux bêtes à

parler : il ne sait pas que parler, c'est lier ses idées à des signes arbitraires qui les représentent. Les phrases que le perroquet répète avec tant de précision, ne prouvent point qu'il ait les idées attachées aux mots qu'il prononce : il pourrait prononcer aussi bien les termes des sciences les plus abstraites. Qui ne voit que c'est ici un jeu purement automatique ? Si l'on est parvenu à enseigner à quelques animaux domestiques à distinguer les caractères de l'alphabet, à les lier, à en composer des mots, à mélanger les couleurs et à les assortir, etc,, etc., tous ces faits et cent autres prouvent simplement que le cerveau des animaux est capable de former des associations d'idées sensibles... Cette capacité physique d'associer des idées sensibles de divers genres, permet à l'animal de lier les perceptions auditives et visuelles des mots ou des nombres à celles des caractères ou des chiffres qui les représentent.... Sa mémoire retient fidèlement une suite de sons, et la correspondance secrète qui est entre l'organe de l'ouïe et celui de la voix, le met en état de répéter ces sons. Tout ceci est bien plus mécanique qu'on ne le pense communément. Mais on se presse d'admirer, et l'admiration qui n'est pas éclairée commet ici bien des méprises. Il y a sans doute beaucoup à admirer dans ce jeu mécanique que nous ne faisons qu'entrevoir ; mais cette sorte d'admiration n'appartient qu'au philosophe, parce qu'elle est très-raisonnée....

« Les bêtes n'ont et ne peuvent avoir que des idées particulières ou purement sensibles. S'il leur est impossible de s'élever à nos idées universelles, c'est qu'elles ne sont point douées de la parole; elles ne généralisent point leurs idées; elles ne forment point des abstractions intellectuelles; le sujet se confond pour elles avec ses attributs, ou plutôt il n'est point pour elles de sujet ni d'attribut; les êtres ne leur sont connus que par quelques qualités sensibles; toutes leurs comparaisons, tous leurs jugemens reposent immédiatement sur ces qualités. » (*Ibid.*, pag. 350.)

Il y a long-temps qu'Aristote avait fait sur ce privilége de la parole, exclusivement accordé à l'homme, des observations dont il n'apercevait pas encore les conséquences que nous en avons tirées. « Seul entre les animaux, dit-il, l'homme a l'usage de la parole; d'autres ont comme lui le développement de la voix pour manifester la douleur et le plaisir. La nature, en leur donnant des sensations agréables ou pénibles, les a pourvus d'organes propres à les communiquer aux individus de leur espèce : elle a borné là leur langage. Mais elle a doué l'homme de la parole pour exprimer le bien et le mal moral, et par conséquent le juste et l'injuste. Elle a fait à lui seul ce beau présent, parce qu'il a exclusivement le sentiment du bon et du mauvais, du juste et de l'injuste, et de toutes les affections qui en dépendent. » (*Politique d'Aris-*

tote, traduction de Champagne, liv. 1[er], chap. 2, pag. 8.)

NOTE (20), TOM. II, chap. VI, page 137.

Il resterait encore à examiner une question dont la solution est peut-être plus avancée aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a un siècle, à cause des progrès qu'ont faits les sciences en physiologie et en histoire naturelle; mais elle n'est pas encore éclaircie d'une manière aussi satisfaisante qu'on pourrait le desirer. La voici : Quel est le moment auquel l'ame est unie au corps? Cette question tient à la philosophie, à l'histoire naturelle, à la théologie et même à la morale. Elle a plusieurs fois été controversée, et laisse encore, jusqu'à un certain point, le choix à l'opinion. Celle que je préférerais ne répond point à tout; mais enfin elle me semble la meilleure.

Dans le système qui établit que tout ce qui existe a été créé au même instant, et que la succession de tous les êtres n'est qu'un développement, il n'y aurait point de difficulté. Tous les germes ayant été créés en même temps, et emboîtés les uns dans les autres, tous les hommes, passés, présens et à venir, auraient existé dans le sein de la première femme, comme tous les poulets dans l'ovaire de la première poule : ainsi toutes les ames auraient existé dès l'origine de la création, et se succèderaient dans le même ordre que celui du développement des individus.

Mais nous avons fait voir l'inconvénient de ce système, malgré la préférence que semblent lui donner Mallebranche, Bonnet, Bourguer et plusieurs autres. La nature présente assez de mystères sans y ajouter encore celui qui effraie l'imagination la plus robuste.

Il est plus facile de concevoir que les générations se succèdent selon l'ordre des temps, et que la volonté du Créateur a été qu'une substance douée d'intelligence fût unie au germe humain dans l'instant où ce germe aurait l'animation nécessaire pour que chacune des deux substances pût agir sur l'autre et ne former qu'un seul individu. Ainsi la question semble se réduire à savoir quel est l'instant où le fœtus humain a l'animation suffisante pour cela, ou la vie qui lui est propre et personnelle.

Si l'on cherche une analogie dans les autres corps organisés qui s'engendrent ou se développent, on y trouve des rapprochemens dont il est possible de tirer quelques inductions.

Dans les graines le germe existe tout entier, et la plante existe dans ce germe qui peut s'y conserver des années entières, sans perdre la faculté de la reproduction que la nature attache à son organisation intérieure. Une douce chaleur, une humidité modérée, déterminent un développement nécessaire à la végétation qui peut être regardée comme la vie des plantes.

Dans le règne animal, l'œuf, ou le germe qui le remplace sous une autre forme, contient avant la fécondation, dans le sein de la mère, l'être qui doit en sortir, et dont l'entière conformation ne se développe que quand il a reçu le mouvement et la vie. Les mêmes observations ont été faites par le célèbre Spallanzani sur les embryons des amphibies, et l'on peut conjecturer qu'il en est ainsi de tous les êtres organisés vivans qui se propagent de la même manière.

Ces considérations peuvent conduire aux questions suivantes :

L'existence d'un être actif et destiné à la vie peut-elle être regardée comme réelle tant que le mouvement et la vie ne sont pas en lui ? La plante est-elle réellement une plante avant qu'elle commence à se nourrir et à végéter? Le poulet est-il un poulet avant que ses organes commencent à se développer par le mouvement et la nutrition ? jusqu'à ce moment, il n'est pas même visible avec les meilleurs microscopes : il est pourtant dans l'œuf long-temps avant l'incubation, et ne commence à vivre que quelques heures après, ainsi que M. Haller l'a démontré.

Il en peut être de même de l'enfant dans le sein de la mère : il n'a réellement la vie à lui que lorsqu'il a des sensations et des mouvemens personnels, et il est très-probable que l'ame ne commence à s'unir à lui que vers le temps où il se meut de

lui-même, c'est-à-dire vers le milieu de la gestation, à quatre mois et demi : encore, depuis cette époque, l'ame reste-elle en lui sans aucune sorte de fonction, comme le papillon, sous sa nymphe, reste avec ses ailes, ayant la faculté de voltiger quand il sera débarrassé des entraves qui l'assujettissent. Lorsque l'enfant vient au monde, il n'est pas beaucoup plus avancé, sous le rapport des sensations raisonnées, que dans le sein de la mère ; et s'il vient à mourir avant d'avoir respiré l'élément dans lequel il doit continuer de vivre, que devient cette ame? il faut bien croire alors que cette substance d'origine céleste s'unit à quelque substance plus parfaite, ou qu'elle est destinée à peupler des mondes dont celui-ci ne lui a servi que de passage, puisqu'il ne devait pas lui servir d'épreuve.

FIN DES NOTES DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

DE LA
DESTINÉE DE L'HOMME DANS L'AVENIR.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Avenir, et des différens moyens d'en acquérir la connaissance.

La combinaison morale qui donne aux êtres humains, jouissant d'une pleine santé, la plus grande somme de bonheur, est celle de l'imagination avec l'avenir. Cette pensée, que je crois vraie, n'a de justesse cependant que lorsqu'on s'entend bien sur le vrai sens de ce mot de *bonheur :* souvent on le confond avec le plaisir, et l'un est bien différent de l'autre.

Le plaisir tient aux sens, le bonheur vient

de l'ame. L'un se combine avec le mouvement, l'agitation des organes, la rapidité du moment; il est tout effervescence. L'autre est un état de calme et de repos; sa jouissance est toute dans la pensée, et le temps, qui emporte si vivement le plaisir, semble donner au bonheur plus de consistance; il l'affermit au lieu de le détruire.

Les animaux sentent le plaisir; aucun d'eux n'éprouve le bonheur. L'imagination ne fait rien sur ces êtres purement sensitifs; et l'amour, que des êtres raisonnables regardent souvent comme la source de la félicité suprême, offre bien moins le dernier degré du bonheur dans une exaltation passagère, que dans les charmes de la constance qu'une douce illusion lui promet.

L'avenir n'est rien pour l'enfance; le plaisir présent est son hochet : ce qui l'amuse le matin elle le dédaigne le soir; à peine a-t-elle l'idée du lendemain.

C'est l'âge de la raison qui présente le premier tableau de l'avenir, mais avec des couleurs si douces, qu'elles tiennent encore de l'innocence et de la candeur de cette première saison de la vie.

Lorsque le temps y fait succéder celle des

passions, et de l'amour propre sur-tout, que tourmentent et qu'exaltent successivement le desir du bien-être, l'attrait de la fortune, celui de la gloire ou de la renommée, même celui d'une considération fondée sur la bienfaisance ou le génie; c'est alors que toutes les forces de l'esprit humain se réunissent pour ne faire du présent que des moyens de l'avenir, et que l'imagination lui offre sans cesse, comme prêts de les atteindre, des biens et des jouissances qui peut-être n'existeront jamais pour lui.

Détrompé de toutes ces vaines promesses dont la fortune se joue dans la bizarrerie de ses caprices, ou peut-être désabusé par l'injustice des préférences, l'homme qui, dans la maturité de l'âge, n'a cherché que dans l'espace de la vie l'avenir heureux qui déjoue toutes ses espérances, se livre alors, s'il est sage, à celui qui ne doit point les tromper. C'est dans une existence future qu'il trouve cet autre avenir; et le bonheur que lui promet celui-ci lui paraît d'autant plus certain, qu'il est plus conforme aux vues paternelles d'un être souverainement bon, aux principes d'une raison éclairée, et au véritable but de son existence actuelle.

Les aperçus que l'imagination présente ne sont plus semblables à ceux que l'on a conçus dans le tourbillon de tant d'intérêts qui se croisent, de tant d'ambitions qui se combattent et de projets que les événemens détruisent ou contrarient; c'est la sagesse qui les voit naître, l'étude et le raisonnement qui les assurent; c'est le besoin d'une vraie félicité, la douceur de l'espérance et le calme de la vertu, qui les confirment. Ce n'est plus cet intrépide navigateur qui, avide de gloire ou de fortune, brave le courroux des flots et spécule même pendant la tempête, sans redouter le naufrage; c'est le voyageur fatigué d'une longue route, qui, retrouvant une mer calme et des parages plus tranquilles, n'a plus de désirs que celui de rentrer paisiblement dans le port dont il approche, et de retrouver dans le sein de sa famille et de ses amis ce bonheur qui fut inutilement l'objet de toutes ses recherches.

Mais les réflexions morales n'ont que trop peu de pouvoir si l'on doit penser que les spéculations de l'esprit humain sur l'avenir tiennent plus à l'instinct de l'homme qu'à sa raison. L'un marche toujours de lui-même quand l'autre chancelle et veut un appui :

ce n'est que le *désappointement* qui l'arrête. Il en est de cela comme de l'expérience des pères; elle est perdue pour les enfans comme celle des nations est perdue pour les têtes qui les gouvernent. On pourrait conclure seulement de ceci, qu'un livre bien fait sur une théorie de l'avenir serait un ouvrage fort intéressant, et peut-être celui-ci donnera-t-il occasion d'en faire un beaucoup meilleur. Cet intérêt toutefois demanderait une plume assez éloquente pour pouvoir convaincre l'homme que c'est bien moins dans le cercle étroit de la vie présente qu'il doit chercher le bonheur que lui promettent ses destinées, que dans le cercle immense d'une vie future, qui, au lieu d'un avenir toujours prêt à lui échapper, lui en assure un que l'éternelle marche du temps ne saurait détruire. (1)

Mais, à l'exception d'un petit nombre d'individus qu'une sagesse tardive ou qu'une religieuse philosophie ramène à de sérieuses méditations, dans l'état actuel de la société, toute la masse de l'espèce humaine se livre à ce mouvement que la nature semble lui imprimer vers cet avenir dont les brillantes impostures ne corrigent personne. Dans tous

les états, dans toutes les conditions de la vie, depuis le plus haut rang jusqu'au plus infime, nul n'est content de son sort, et chacun met en activité continuelle toutes les ressources de son intelligence, toutes les facultés de son esprit pour l'améliorer. L'un, que l'infortune laisse à l'étroit et condamne à un travail journalier, borne ses desirs a la jouissance d'une honnête médiocrité qu'il espère obtenir de sa vigilance et de son économie; l'autre, mécontent de cette médiocrité qui ne lui permet que des jouissances obscures, aspire à l'opulence; l'opulent aspire aux dignités; il n'y a plus de terme alors que celui du pouvoir suprême; et tous ces arrangemens se font dans la tête de l'homme, entre son imagination et l'avenir, comme se fait dans le cabinet d'un souverain le travail d'un roi avec son premier ministre. Si toutes les idées qui, sous ce rapport, agitent les cerveaux humains pouvaient être mises à découvert aux yeux d'un observateur philosophe, il verrait le même ressort pousser de toutes parts le crédule espoir vers le même but, toujours relatif au bonheur qu'il imagine; et le conquérant qui, à la tête de ses armées, médite l'asservissement du monde,

lui paraîtrait faire précisément le même calcul que celui de la modeste laitière qui fondait toute sa fortune sur son pot au lait.

L'amour propre établit sur des bases moins fragiles toutes les jouissances de société. L'innocence et la modestie, accompagnées de tous les charmes de la nature, permettront bientôt à une jeune personne de compter sur le triomphe à venir de ses vertus et de ses graces; et sans doute elle s'arrange pour en devoir quelques-uns à ses talens. La mère de famille a calculé tous les produits de la considération et de l'estime qui lui seront dus; et l'éducation de ses enfans, qui seront toujours les plus aimables, est la semence du bonheur que lui promet une récolte future, précieux dédommagement de ses privations et de ses peines. Que de détails on pourrait ajouter en multipliant les rêves de cette sorte! Combien la gloire en offrirait dans la carrière des arts et des talens, dans celle des armes, des négociations ou de la magistrature! Qu'il nous suffise d'admirer jusqu'à quel point cet amour de l'avenir échauffe l'ame, élève le génie dans ceux que possède l'ambition d'une grande renommée, et de cette gloire si solidement établie sur de belles actions ou d'im-

mortels ouvrages. Animé de cette passion sublime, l'homme avec joie cèderait sa vie pour l'hommage tardif de la postérité ; il renoncerait à vivre en échangeant contre l'avenir le plus beau don de la nature.

Doit-on s'étonner après cela que les plus sages législateurs et les moralistes les plus éclairés aient employé ce ressort si puissant de l'avenir, pour en faire la sanction de tous les devoirs et de toutes les lois religieuses? Nul mobile plus propre à réprimer le vice et à fortifier la vertu ne pouvait être mieux établi que sur l'imagination qui présente sans cesse des récompenses pour celle-ci et des punitions pour l'autre. Ce qu'il faut déplorer seulement, c'est que le malheureux penchant de l'homme à surcharger tout ce qui est bien et à déparer tout ce qui est utile, ait dénaturé, par des fables ridicules et des accessoires révoltans, ce que la sagesse humaine avait établi de plus noble et de plus digne de la majesté divine, en conciliant avec sa suprême bonté les lois de son éternelle justice. La vraie philosophie a fait, sous ce rapport, ce qu'elle devait faire; elle consacrait un principe dont le développement était réservé à l'étude plus approfondie de la

nature des êtres vivans. Mais en tirant parti pour la morale d'un penchant si naturel à l'esprit humain, elle lui a laissé cette curiosité qui le tourmente, ce desir si souvent renouvelé, et quelquefois si malheureusement satisfait, de connaître le sort qui nous est personnellement réservé, ou d'entrevoir assez clairement ce que l'avenir cache encore à notre impatience. Y aurait-il donc quelque manière de soulever le voile mystérieux qui couvre cet avenir, et d'en acquérir une sorte de certitude? Cette recherche nous engagera dans quelques détails qui se lient d'eux-mêmes à notre sujet, et qui, pour une certaine classe de lecteurs, ne resteront pas sans intérêt.

On peut distinguer trois manières de connaître l'avenir. La première qui tient à une cause surnaturelle et qui n'est point à la disposition de l'homme, à moins qu'il ne devienne l'organe inspiré par l'Être suprême dont la prévoyance est indubitable ; ou qui tient à une cause naturelle tellement cachée, qu'elle devient également mystérieuse et ne peut être par conséquent à l'abri d'un doute qui détruit toute démonstration. L'esprit humain ne peut alors que soupçonner, pré-

sumer, conjecturer, mais ne peut rien affirmer.

La seconde tient à l'examen des faits physiques combinés avec les causes morales dont ils dépendent, et qui les dirigent de telle sorte que l'avenir alors semble écrit dans le passé, que les mêmes causes qui ont produit tels ou tels événemens doivent, par la combinaison des mêmes circonstances, en produire de semblables : telle est la base des prédictions en politiques et dans quelques sciences naturelles et mathématiques. Si la certitude qui en résulte n'équivaut pas à une démonstration, elle produit au moins une grande probabilité.

La troisième naît de l'observation des faits établis sur des expériences constantes, uniformes, et qui sont le résultat des lois invariables de la nature. Celle-ci produit une certitude physique déduite de l'essence même des choses que nous pouvons parfaitement connaître, et telle est celle sur laquelle est fondée la certitude positive d'un avenir pour l'homme.

Nous mettons au premier rang les prophéties ou les prédictions faites par certains personnages, ayant pour but de servir de

preuves à la vérité d'une mission ou d'une doctrine quelconque. Dieu seul connaît clairement l'avenir, soit qu'il se compose de faits purement physiques ou de faits contingens, ainsi nommés parce qu'ils dépendent des actions libres des hommes. Le passé, le présent et l'avenir, sont pour l'Être éternel et immuable une seule et même chose. Dans cet immense tableau tout paraît sans confusion à sa place, et ce n'est point parce que Dieu a vu ces actions et ces faits qu'ils arrivent, mais c'est parce qu'ils devaient arriver que Dieu les a vus. Que, dans le plan mystérieux de son éternelle sagesse, il ait dévoilé à des êtres privilégiés quelques-uns de ces événemens avec l'ordre de les annoncer de sa part pour le bonheur ou l'instruction des hommes, rien en cela n'est impossible : mais alors la prophétie dépasse les limites de l'ordre naturel ; elle est une révélation à laquelle aucune étude, aucune combinaison ordinaire ne peut atteindre, et qui fait de l'intelligence humaine un instrument purement passif entre les mains d'un maître qui la fait servir à ses desseins. C'est donc une erreur grave d'avancer, comme l'a fait un auteur moderne, que, chez les prophètes sa-

crés, le don de prédire des événemens très-éloignés n'était que l'usage d'une faculté naturelle, ou, comme il dit, d'une *clairvoyance instinctive* qui, si elle existe pour d'autres objets, ne peut s'appliquer à celui-ci. S'il est quelques autres circonstances où les événemens bien détaillés, d'après les recherches les plus sévères, aient justifié de semblables prédictions, il en faut chercher la source ailleurs que dans une exception à la loi naturelle et commune que, sans doute, Dieu peut permettre quand il lui plaît. Pour peu qu'on y réfléchisse, et en bonne logique, on ne peut pas comparer les inspirations sublimes de Daniel ou d'Isaïe aux centuries de Nostradamus, et mettre en parallèle les touchantes expressions des premiers avec les calembourgs des oracles du paganisme et l'ambiguité grotesque d'un faiseur d'almanachs.

Les pressentimens, les pronostics, les avis en songe, qui, d'après la manière dont on en rend compte, semblent n'être pas dans l'ordre naturel et tenir de l'inspiration, ne peuvent pas être exclusivement l'effet de la réflexion sur les causes et les principes des événemens; mais ils viennent probable-

ment d'une imagination vivement affectée par des images, des récits ou des sentimens d'effroi précédemment gravés dans l'esprit, et que certaines circonstances réveillent et retracent avec l'idée présente, mais confuse, d'un accident qui doit arriver. Tels sont les pronostics ou les pressentimens qui eurent lieu quelque temps avant l'assassinat de Henri IV, pressentimens que ce prince éprouva lui-même et que les mémoires du temps ont conservés. On en pourrait citer beaucoup d'autres; et parmi les personnes qui ont l'imagination très-active, il en est plusieurs qui pourraient, à cet égard, citer leur propre histoire. Ces faits sans doute paraissent extraordinaires; mais si l'on veut être de bonne foi avec soi-même, on conviendra qu'il n'en faut chercher l'explication que dans la cause que je viens d'indiquer.

Les oracles, qui ont eu parmi les anciens une si grande célébrité, les sibylles, qui ont joui de tant de vénération, les augures dont l'influence politique était si grande et peut-être si utile, l'astrologie judiciaire, ridicule excroissance d'une science profonde, ont exercé long-temps les raisonnemens et les recherches des savans les plus distingués,

et peut-être ce qu'il y a de plus raisonnable à dire sur tout cela se réduit-il à peu de mots : c'étaient des tours d'adresse ingénieusement combinés et dont la crédulité faisait toute l'importance. Comus et tous les sorciers de son genre ont fait et font encore aujourd'hui des choses aussi surprenantes, et l'on aime mieux en être la dupe que de chercher à en connaître le secret. C'est un état peu honoré sans doute que celui d'une bohémienne qui vous dit la bonne aventure, qu'on paye avec plaisir quand elle vous présage ce que vous desirez, et qu'on finit par croire inspirée quand elle a deviné juste : ce qui se passe dans un grenier est peut-être l'image de ce qui s'est passé dans le plus grand empire du monde.

On voudrait mettre à la place de ces causes, que l'on découvre facilement en y regardant de près, une clairvoyance instinctive ou une faculté naturelle donnée primitivement à l'homme, et en vertu de laquelle il peut très-distinctement connaître une partie de l'avenir; faculté qu'il a perdue, dit-on, en cessant de la cultiver, mais qui peut renaître par le moyen du magnétisme animal et du somnambulisme qui en est l'effet. C'est là

du moins ce que soutient l'auteur dont je viens de parler, dans un ouvrage récemment mis au jour (*a*). Il cherche à y établir que les oracles de l'antiquité, ainsi que les prédictions en tout genre et plus rapprochées de nous, ne doivent être attribuées qu'à cette *clairvoyance* instinctive momentanément développée dans les individus qui en ont fait usage.

Les principaux exemples sur lesquels il établit son opinion sont ceux de Nostradamus, de Jeanne d'Arc et de Bernardine Renzi.

On peut observer d'abord, à l'égard de Nostradamus, que l'auteur lui fait don d'une faculté que lui-même ne croyait point avoir. Il était médecin et astrologue, deux états fort à la mode dans le siècle où il vécut. Il en reçut de la considération et de la fortune, ce qui d'assez bonne foi put lui faire croire qu'en lisant dans le ciel, il lisait dans l'avenir: mais il suffit de parcourir sa préface pour

---

(*a*) *Nouvelles Considérations sur les Oracles, puisées dans la clairvoyance instinctive de l'homme*, in-8°. *Paris*, 1806.

voir qu'il n'avait tiré toutes ses connaissances que de l'observation des astres, en ajoutant toutefois que, par ce moyen, Dieu pouvait gratifier les savans d'un bienfait que ne méritait pas le commun des hommes. Mais ceci était une précaution adroite dans un temps où les meilleurs esprits eussent rejeté le plus favorable augure, si on n'y eût ajouté le vernis de la superstition. Il arriva de là que son galimatias le plus obscur devait prendre la teinte de ces expressions mystérieuses dans lesquelles on trouve tout ce qu'on veut, à l'exception de ce que l'auteur voulut y mettre lui-même, et dont un événement quelconque donne le sens positif, quoique le prophète n'y ait jamais pensé. Conduit par un mécanisme forcé de signes incohérens, il écrit en aveugle des lignes qui ressemblent aux propos d'un homme en délire; et tandis que marche l'histoire, un commentateur en arrache un lambeau qu'il coud tant bien que mal avec la prophétie.

C'est ainsi qu'on a trouvé dans ces fameuses centuries l'étonnante prédiction de la mort de Charles Ier, celle de Montmorency, et même la fuite du roi Louis XVI, son arrestation à Varennes et les tragiques événemens

qui l'ont suivie (2). Il faut, à la vérité, faire quelque violence à certains mots, y transposer quelques lettres; mais les commentateurs ne sont pas à cela près quand il s'agit de montrer combien la chose est claire aujourd'hui, et combien elle devait paraître un peu obscure à celui qui la voyait dans l'éloignement. Puis on ne manque pas d'ajouter que pour des considérations particulières, une pareille prédiction devait être nécessairement entortillée, car une connaissance plus distincte en eût pu déranger l'accomplissement. Cette raison-là est précisément pour moi la preuve la plus complète du charlatanisme. Je compare ces différentes prophéties à celle qu'on prétend que le même Nostradamus avait faite sur la mort de Henri II dans un tournois avec Montgommery. C'est du vivant de Nostradamus que cet événement s'est passé. Peut-on croire, si celui-ci en avait eu la préscience, comme on l'assure, qu'il n'eût pas donné à Henri II, son protecteur, auquel il avait dédié son ouvrage, tous les avis qui auraient pu le déterminer à éviter le malheur dont il était menacé? il fallait bien que ce prétendu prophète n'eût pas la moindre confiance dans ses alma-

nachs; et s'il y croyait, comment pourrait-on excuser son silence?

Il y a dans les prédictions qu'on attribue à Jeanne d'Arc et dans les événemens qui les ont justifiées, quelque chose qui semble plus extraordinaire au premier coup d'œil. Les historiens contemporains qui les ont rapportées sont d'accord sur le merveilleux qu'elles présentent; mais ceux d'un temps postérieur sont un peu moins crédules, parce que l'esprit du siècle où les premiers ont écrit était fort différent de celui des siècles suivans. Les Français du quinzième siècle croyaient la Pucelle inspirée par le ciel, et les Anglais la croyaient sorcière; ce qui prouve également qu'on était bien loin d'attribuer ses prédictions à une faculté instinctive purement naturelle. Les auteurs de l'*Encyclopédie* disent que dans tous ces faits le merveilleux, le *miraculeux domine, quelque effort que l'on fasse pour l'écarter ou pour l'affaiblir;* et que *cette histoire présente un phénomène en tout inexplicable.* Cependant Villaret et le président Hénaut l'ont à peu près expliqué. Les faits les plus merveilleux se réduisent à ceux-ci: Jeanne d'Arc avait annoncé positivement qu'elle

avait la mission de faire couronner le roi Charles VII à Rheims; elle avait dit que les Anglais seraient battus à Orléans, et que le roi entrerait triomphant à Troies, malgré les efforts des ennemis, trois jours après la prédiction qu'elle en faisait. Les événemens sont arrivés précisément et à point nommé comme elle les avait annoncés, et contre toute vraisemblance, d'après l'opinion du plus grand nombre. Le problême à résoudre est de savoir si la ferme persuasion où était Jeanne d'Arc qu'elle devait réussir, si l'enthousiasme que répandit parmi les soldats et les chefs eux-mêmes la valeur et le dévouement de cette héroïne, si l'opinion qu'elle sut donner de la certitude des victoires promises par le ciel même, ne suffisait pas pour que la valeur française les obtînt sans miracle sur des ennemis qui présageaient eux-mêmes leur défaite, et pour autoriser la Pucelle à indiquer d'une manière très-précise, des événemens dont l'époque était si rapprochée. Je me garde bien de prononcer là-dessus, et rien n'empêche de penser que Jeanne d'Arc était, entre les mains d'une Providence protectrice, l'instrument de sa bonté, et digne de toutes les faveurs célestes par son intré-

pide valeur et son noble dévouement. Mais je ne croirai jamais que ses prédictions n'aient eu d'autre source qu'une clairvoyance instinctive telle que celle qu'on prétend recevoir du somnambulisme; car dans ce cas, ce qu'il y aurait de plus inconcevable et de plus merveilleux encore que les miracles, ce serait que cette connaissance ne lui eût en rien du tout servi à prévoir qu'elle serait brûlée vive, et de la manière la plus ignominieuse, quelque temps après l'accomplissement de cette mission qui devait la couvrir de gloire.

Quant à l'histoire des prédictions de Bernardine Renzi, sur la mort du pape Ganganelli, rapportées dans un livre de M. l'abbé Proyard, intitulé : *Louis XVI détrôné avant d'être roi*, c'est une suite de rêveries impertinentes qu'il ne fallait pas mettre en parallèle avec l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Bernardine Renzi était une espèce d'imbécille, une de ces niaises de village dont l'imagination exaltée par le fanatisme produit ce que des fourbes adroits appellent des visions. Elle avait annoncé, dit-on, que le pape mourrait vers l'équinoxe de septembre 1774; qu'il ne serait

point vu à découvert, après sa mort, dans la Basilique de Saint-Pierre, selon les cérémonies d'usage ; qu'il ne verrait point le jubilé dont il avait publié la bulle, etc. : le tout en punition de celle qu'il avait signée pour l'extinction de la société des jésuites. Ce motif explique tout aux yeux des gens qui veulent bien qu'on leur explique quelque chose. Ganganelli avait montré une extrême répugnance à prononcer la destruction des jésuites : il y fut forcé par les cours de France et d'Espagne; mais sa bonne volonté, qui fut inutile, ne le sauva point de la vengeance des partisans de cette société, lesquels se trouvaient être des plus grandes familles de Rome. Il consentit à prendre une tasse de chocolat dans un monastère de religieuses où il venait de célébrer l'office. Dès le jour même il sentit qu'il était empoisonné. Il n'en parla d'abord à personne, mais il prit de lui-même les moyens qu'il croyait les plus propres à neutraliser l'effet de ce poison, dont il sentait intérieurement le ravage. Il faisait établir des bassins de charbon amorti dans sa chambre, et se tenait la tête et la poitrine baissée sur ce foyer jusqu'à ce que la chaleur lui procurât

une transpiration qu'il ne pouvait obtenir. Ce remède, trop répété, le calcina, pour ainsi dire, et le dessécha tellement que, peu de momens après sa mort, il tomba en dissolution. Les gens qui étaient au fait devaient aisément deviner l'époque où cet événement arriverait, et l'impossibilité où l'on serait d'exposer le pape selon l'usage établi pour ses prédécesseurs. Il garda le silence le plus absolu sur les soupçons qu'il pouvait avoir : mais il confia au cardinal de Bernis, qu'il aimait beaucoup, dans l'un de ces épanchemens dont son cœur avait besoin, qu'il connaissait parfaitement la cause de sa mort, et qu'il la pardonnait sincèrement à ceux qui en étaient coupables. L'opinion publique les désignait assez : ces prétendues prophéties en donnaient presque le signalement; et ce fut pour cette raison que Pie VI voulut qu'on commençât une procédure criminelle et une information qui n'eut pas de suite, parce que des personnages distingués s'y trouvaient trop compromis, et que leurs efforts parvinrent à anéantir les preuves qui se multipliaient contre eux. Ainsi donc Pie VI, loin de vouloir justifier, comme le laisse entendre l'abbé Proyard, cette Ber-

nardine Renzi, qu'on avait mise elle-même dans les prisons de l'Inquisition, voulut, au contraire, venger la mort de son prédécesseur; et si le procès-verbal des réponses de cette villageoise a disparu, c'est parce que l'intrigue qui la faisait agir était venue à bout de supprimer les preuves d'une criminelle fourberie dont elle n'était que l'instrument.

L'auteur qui s'autorise avec tant de bonhomie du récit de l'abbé Proyard pour présenter cette illuminée comme un être doué de la clairvoyance instinctive qui engendre les prédictions, cite en vain, à l'appui de son opinion, un témoignage de M. le cardinal Maury. La lettre de celui-ci, en réponse aux éclaircissemens qu'on lui demande, est précisément ce qu'elle devait être : elle ne dit rien du tout, si ce n'est que, d'après les informations qu'il a prises dans son diocèse de Montefiascone, où cette fille était née et où elle vit encore, elle a toujours passé pour une de ces imbécilles dont on ne dit ni bien ni mal; qu'au reste, il ne peut *ni rien attester, ni rien démentir sur cette affaire*..... Si M. le cardinal Maury avait eu un grand intérêt à l'éclaircir, je ne

doute pas qu'il n'eût facilement trouvé le moyen de s'assurer de la vérité des détails que je viens de donner; je les tiens du cardinal de Bernis, qui, en 1787, ne parlait encore que confidemment et avec précaution de tout ce qui avait rapport à la mort de Ganganelli.

Pour peu qu'on y réfléchisse, on doit voir quel tort font à la religion ces rêveries superstitieuses auxquelles l'esprit de parti seul peut donner quelque confiance. Il n'y a pas plus de raison pour accorder l'inspiration à Bernardine Renzi qu'à cette Labrousse, autre visionnaire qui se disait également inspirée, quoique dans un sens opposé; car celle-ci, quelques années après cette même époque, prétendait avoir une mission pour réformer le clergé catholique et convertir le pape Pie VI, dont elle n'avait pas bonne opinion. Elle fit, pour cette belle entreprise, le voyage à pied de Paris à Rome, où le pape, informé de son projet, la fit mettre au château Saint-Ange, parce qu'il n'y a pas de petites-maisons. Ce procédé un peu brusque ne laissa pas d'indisposer beaucoup contre le chef de l'église toutes les *victimes* dont Labrousse était la

doyenne (*a*). Sa clairvoyance instinctive fut tellement déroutée et si complètement éteinte, qu'on n'en a plus entendu parler.

J'ignore jusqu'à quel point le magnétisme animal peut influer sur le somnambulisme, et comment le somnambulisme pourrait développer la clairvoyance instinctive; mais ce qui me paraît clair, c'est que la vérité des faits, même en les supposant parfaitement constatés en faveur du magnétisme animal et du somnambulisme, ne prouve rien du tout en faveur de cette clairvoyance instinctive entendue comme préscience, ou comme faculté de prévoir dans l'avenir d'autres faits que ceux qui ont des rapports immédiats avec la santé ou l'existence physique des personnes magnétisées.

(*a*) C'est dans le livre des *Victimes* que cette femme avait puisé sa doctrine, dont je crois qu'un certain *Miroudot*, bernardin, abbé de Géripońte, s'était fait l'apôtre. Ce livre fut imprimé en 1784 ou 1785. Je l'ai eu entre les mains : il est devenu très-rare. C'est un recueil curieux d'extravagances, et qui sert du moins à prouver que la chose du monde dont l'esprit humain s'effraie le moins, c'est l'absurdité.

Si l'on s'était contenté de dire que l'instinct de l'homme, dans l'état naturel, a peut-être été et pourrait être encore aussi parfait que celui des animaux qui distinguent les alimens nuisibles et suivent à la piste les traces de certains êtres vivans; que le magnétisme est une découverte qui peut devenir utile, et que ses effets sont incontestables, quoique la cause en soit encore inconnue; que le somnambulisme naturel est un phénomène dont on ne doute pas, et que celui que produit le magnétisme pourrait être porté jusqu'au point de faire connaître distinctement à l'individu qui l'éprouve, les causes intérieures du mal qui l'affecte, et même celle du mal éprouvé par un autre individu qui se trouverait dans une sorte de contact avec lui, on n'eût avancé que des assertions et des faits à la vérité fort extraordinaires, et qui néanmoins ne doivent point être regardés comme impossibles, puisqu'il n'appartient qu'à l'expérience et à l'observation des hommes sans préjugés et sans passion de les constater ou de les démentir. Mais lorsqu'on ajoute, en équivalent, que le somnambule magnétisé acquière une clairvoyance instinctive en

vertu de laquelle il prévoit d'une manière certaine des événemens et des faits qui n'arriveront qu'après un long espace de temps, qui n'ont plus aucun rapport ni avec son état physique, ni avec celui des personnes qui l'environnent, alors on retombe dans le système des illuminés, on fonde l'utilité de cette prétendue connaissance sur des rêveries, et la preuve par les faits, livrée à la merci des commentateurs, n'offre plus rien à la raison la plus saine que les débris d'une illusion.

La nature enveloppe d'un impénétrable mystère beaucoup d'effets dont nous ne connaissons pas la cause : nous ne concevons pas comment se fait ce que nous voyons. L'impossibilité de le comprendre n'est pas une raison de le rejeter; et puisque nous le voyons, il faut bien le croire : mais ici on voudrait nous faire croire ce que nous ne voyons pas, sans motif raisonnable et sans preuves directes.

Je veux bien admettre que le magnétisme animal produit des effets fort singuliers. Ces effets existent sans doute, puisqu'ils n'ont pas été contestés par les académiciens chargés d'en faire le rapport, et qu'ils les ont

attribués à l'imagination, à l'irritation, aux attouchemens, etc. Je veux bien que les nouvelles expériences qu'on a faites depuis sur le somnambulisme, et que ces savans ne connaissaient pas, aient établi clairement que ces trois causes ne sont pas les seules, et que M. de Puységur l'ait prouvé : je veux bien que les émanations invisibles et même insensibles d'un corps puissent agir sur ceux qui ont le plus de sympathie avec lui : cela ne me paraît pas plus difficile à expliquer que la passion qu'excite subitement dans le cœur d'un jeune homme la vue de la femme charmante qu'il veut adorer toute sa vie. L'un guérit, l'autre blesse et tourmente : ces deux effets peuvent étonner, mais se conçoivent également. La vue devient le toucher, et le magnétisme pourrait bien n'être qu'un attouchement d'une espèce plus subtile encore.

Je veux qu'un somnambule, les yeux bien fermés, puisse voir d'une manière très-différente de celle dont nous voyons les yeux ouverts, et qu'il puisse voir en dedans de soi, ou même dans l'intérieur d'un autre, par cette espèce de contact avec lui ; quoique la chose me paraisse un peu plus difficile à

comprendre, je ne puis la nier, puisqu'enfin elle a été constatée, du moins pour ce qui concerne la vision du somnambule naturel. M. de Buffon lui-même cite un fait à ce sujet, et dit qu'un séminariste écrivait la nuit, sans lumière et bien endormi, des phrases aussi correctes qu'il aurait pu les écrire en plein jour. On sait que les somnambules affrontent, dans cet état, des dangers qui les feraient pâlir d'effroi étant éveillés; et dernièrement encore (juillet 1796), on a cité dans les journaux un fait tiré des papiers anglais où il est dit: Qu'un jeune homme qui desirait ardemment avoir le nid d'une chouette, placé au haut du mur d'une église en ruines, et qui de jour n'avait osé y atteindre, la nuit était parvenu à s'en emparer, et l'ayant trouvé le matin à côté de son lit, ne pouvait pas concevoir que ce fût une chose possible. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler de traits à peu près semblables. Des faits encore récemment arrivés à Lyon, et qui sont attestés par les personnages les plus recommandables, prouvent qu'une femme, dans un état de catalepsie, qui ressemble beaucoup au somnambulisme, les yeux bien fermés, nommait l'heure qu'in-

diquait une montre qu'on plaçait sur son estomac, et lisait une lettre recouverte placée de la même manière (3). Si ce fait est bien avéré, quelque difficile qu'il soit de l'expliquer, il faut en conclure qu'il est une manière de voir et de distinguer les plus petits objets très-différente de la manière ordinaire, et qui donnerait lieu de croire qu'il n'est pas impossible qu'un individu, dans un état de somnambulisme, pût apercevoir dans ses organes internes, ou dans ceux de la personne qui est en communication avec lui, des causes secrètes de maladie que les médecins ne peuvent que conjecturer; et ce serait sous ce rapport sur-tout qu'on pourrait regarder le magnétisme comme une découverte précieuse pour l'humanité.

Enfin, je veux bien qu'en multipliant les expériences, en observant bien les faits sans enthousiasme et sans charlatanisme, on en vienne au point de croire que le somnambulisme, excité par le magnétisme animal, peut devenir un préservatif de certaines maladies; que, dans ce cas, on ne doive rien préjuger contre cette découverte sans un mur examen, et qu'on encourage même le zèle des savans qui s'occupent des moyens d'en démontrer

l'utilité : mais imaginer qu'on pourrait parvenir à faire des somnambules une pépinière de prophètes qui, sous la direction des magnétiseurs, révèleraient les plus secrètes pensées des personnes avec lesquelles ils seraient en rapport, et prédiraient des actions ou des événemens qui n'auraient aucune relation avec la constitution physique de l'homme, c'est ce qu'il est impossible d'admettre, sans retomber dans tous les prestiges de la sorcellerie et toutes les sottises de la superstition.

Je crois m'être assez bien expliqué pour faire sentir la différence immense qui se trouve entre la faculté de connaître et de distinguer certaines choses qui sont, pour ainsi dire, actuellement en contact immédiat avec nos organes plus ou moins exaltés, quoique ce moyen nous paraisse très-difficile à concevoir, et la faculté de prévoir des événemens incertains, des actions parfaitement libres, des faits, en un mot, qui tiennent à la moralité de l'homme, et non à sa constitution organique. C'est de cette première faculté que Bernardin de Saint-Pierre a pu dire avec raison : « Les communications de « l'ame avec un ordre de choses invisibles

« sont rejetées de nos savans modernes, parce « qu'elles ne sont pas du ressort de leurs sys« têmes et de leurs almanachs. Mais que de « choses existent qui ne sont pas dans les « convenances de notre raison, et qui n'en « ont pas même été aperçues ! » Ce n'est sans doute aussi que de cette connaissance possible qu'ont voulu parler quelques savans et quelques hommes de mérite qu'on cite comme des autorités. Le suffrage de MM. de Jussieu, Court de Gébelin, Cabanis, Servan, Bergasse, etc., etc., est très-respectable assurément; mais je doute qu'ils aient pensé ce qu'on veut leur faire dire, et je suis même sûr que M. Bergasse particulièrement, dont l'esprit est si juste et l'imagination si calme, se trouverait fort embarrassé s'il était obligé d'établir toutes les preuves de la clairvoyance par instinct, et répondre de toutes ses conséquences.

Une autre manière de connaître l'avenir résulte de la considération des événemens qui, étant intimement liés aux causes morales et physiques qui les ont produits, peut donner des aperçus assez justes sur des événemens qui doivent arriver dans des circonstances à peu près semblables, et déter-

minées par les mêmes causes. C'est à cette seconde manière que peuvent appartenir ces sortes de prédictions en politique, dont nous avons quelques exemples qui, d'après ces rapprochemens, n'ont rien de merveilleux.

La société étant l'ouvrage des hommes, un empire, une république, une monarchie, rentrent dans l'ordre général et sous la loi commune à tous les êtres. Un observateur qui dirige ses études du côté de la morale et de la politique des gouvernemens, est donc semblable au physiologiste qui dirige les siennes du côté des productions individuelles de la nature. Si leurs observations sont faites avec beaucoup de soins et d'exactitude, leurs conséquences doivent être également certaines.

Le lichen ou le chêne, la mite ou l'éléphant, les loges du castor ou la ruche des abeilles, sont soumis aux mêmes observations qui conduisent au même résultat. Les causes de ces progressions et de ces changemens d'état étant connues, il n'est plus difficile d'en expliquer l'influence et d'en déterminer l'effet. Un temps donné est le cercle que parcourent ces changemens. La vie des êtres organisés a un terme connu que

les accidens ou les maladies peuvent avancer; mais ces accidens et ces maladies peuvent eux-mêmes être connus, et donner la mesure à peu près juste du temps ou de la durée de l'être qui les éprouve.

On a comparé avec assez de justesse le corps politique au corps humain. On a observé que l'un comme l'autre avait son origine, son accroissement, sa maturité, ses maladies, enfin sa mort. Un médecin habile, dans le cours ordinaire des choses, après avoir bien observé la constitution d'un individu, son tempérament, ses mœurs, les vices secrets qui altèrent sa santé, son âge, le genre de maladie dont il est menacé, ce médecin, dis-je, quand le mal aura déjà fait des progrès, prononcera d'une manière assez positive sur l'époque où la maladie doit finir. Je dis assez positive, parce qu'il peut se tromper sur l'activité des causes qui portent à la destruction, sur celle des remèdes qui tendent à la conservation; mais ce dont il est sûr, c'est d'un changement d'état qui doit nécessairement arriver.

L'observateur politique ressemble à ce médecin, et les symptômes que lui présente l'état actuel du corps social soumis à son

examen, comparés à ceux d'un état précédent, peuvent lui donner des connaissances également positives sur son état futur. Il ne serait pas difficile de réunir plusieurs exemples de ces sortes de prédictions, qui ne sont que l'effet des profondes méditations du passé appliquées à l'avenir.

On trouve dans le second volume d'un recueil intitulé *Portefeuille d'un Philosophe*, trois lettres de M. de Montesquieu au chevalier de Bruant. Voici ce qu'on lit dans la première de ces lettres sur les gouvernemens. « Comme les grands hommes sont « rares par-tout, les grands rois le sont en-« core davantage. La France tombe dans « l'avilissement et la misère : ce siècle l'a-« néantira, ou elle sera la proie du premier « conquérant (*a*)..... » L'époque où cette prédiction a été imprimée est très-remarquable. C'est en 1770, la même année du mariage de Louis XVI, dont les fêtes malheureuses furent regardées comme de si mauvais augure.

La fameuse chanson de M. Delisle, que

(*a*) *Portefeuille d'un Philosophe*, 6 vol. in-12. *Cologne*, 1770.

tout le monde connaît, et qui a été imprimée cinq à six ans après cette époque, peut être regardée aussi comme une prédiction singulière et plus détaillée; mais elle pouvait passer comme un jeu de l'imagination, au lieu que celle de Montesquieu est celle d'un penseur qui a observé les causes et qui indique les effets. Montesquieu n'était donc, pour ainsi dire, que le physiologiste de la révolution qui a désorganisé la France. Il avait étudié à fond ce corps politique, il en connaissait parfaitement la maladie, il en désignait le remède; il a prédit la catastrophe qui la menaçait, comme il eût prédit la destruction de l'empire romain après avoir scruté si habilement toutes les causes de sa décadence. (4)

Le cardinal de Bernis, qui n'avait pas son génie, mais qui avait beaucoup de connaissances en politique et un amour de la gloire de son pays, qui était en lui une véritable passion, prévoyait également l'orage qui se préparait et qui devait éclater sur la France: il en éprouvait une vive douleur et une inquiétude qui lui causait de fréquentes insomnies. J'ai retenu et mis par écrit ce qu'il me dit en 1787, un jour où il venait de recevoir

des nouvelles ministérielles qui semblaient pénétrer son ame du plus violent chagrin. « Un gouvernement faible qui se déshonore « est perdu... La monarchie française touche « à sa fin : il est plus facile de prévoir sa dis- « solution que d'imaginer comment elle re- « naîtra.... »

Le présage désastreux de cette dissolution totale et de l'écroulement du trône, que devaient suivre et précéder les scènes les plus tragiques et les plus sanglantes, était alors tellement indiqué, que M. l'évêque de N...., ne craignit pas d'en faire, sans beaucoup de ménagement, le sujet de l'exorde du discours prononcé à l'ouverture des États-généraux en 1788. L'objet en était parfaitement analogue à la circonstance, et traité avec une hardiesse que semblaient provoquer la licence des écrits et l'oubli de tous les principes. C'est pour cette raison, sans doute, que ce discours ne fut point imprimé; et le génie satyrique de Mirabeau put à son aise dénigrer un ouvrage dont la publicité eût victorieusement répondu à son imprudente critique, et déconcerté peut-être bien des sinistres projets. (5)

Il est constant que les principes révolu-

tionnaires fermentaient depuis long-temps. Des idées d'une liberté indéfinie, jointes au mépris de toute autorité, et propagées avec une inconcevable hardiesse par des écrivains célèbres, étaient les élémens où ils puisaient eux-mêmes des prédictions que les événemens n'ont que trop justifiées. « Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, disait Rousseau dans son *Émile*, en 1764 (*a*), sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfans. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet; les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempts? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions: qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors? Tout ce que font les hommes, les hommes peuvent le détruire; il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, et la nature ne fait ni princes, ni riches, ni grands seigneurs. « Je tiens pour impossible, ajoute-t-il en note, que les grandes monarchies de

(*a*) *Émile*, liv. III.

l'Europe aient encore long-temps à durer : toutes ont brillé, et tout état qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime; mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les voit que trop. »

Voltaire, à la même époque, écrivait au marquis de Chauvelin : (*a*) « Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui immanquablement arrivera, et dont je n'aurai pas le plaisir d'être le témoin. Les Français arrivent tard à tout, mais ils arrivent. La lumière est tellement répandue, qu'elle éclatera à la première occasion; alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ! ils verront de belles choses.... »

Ces messieurs, à la vérité, mêlaient à la prévoyance d'une révolution le desir qu'ils avaient qu'elle se fît. Ils y travaillaient de tous leurs moyens en disséminant des principes philosophiques également destructeurs des opinions religieuses et des opinions politiques de ce temps. Leur prétexte était de répandre la lumière d'une saine raison, dégagée de toutes

(*a*) *Correspondance générale*, vol. 76, pag. 154, édit. in-12, lettre au Mis de Chauvelin, année 1764.

entraves et de tous préjugés; mais on ne peut pas supposer qu'ils fussent assez peu pénétrans pour ne pas voir que la destruction de la religion de l'état devait nécessairement entraîner celle de l'antique gouvernement de la France. Rousseau, dans son *Contrat social*, avait donné tout le secret de la maçonnerie philosophique et toutes les bases du nouvel édifice à reconstruire; Voltaire travaillait avec l'ardeur et l'opiniâtreté du fanatisme à la démolition de l'ancien. Le sublime refrein de sa philosophie était :

> Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner :
> Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.

Ce qu'il y a de remarquable à l'occasion de celui-ci, c'est que, pendant les premières années de la révolution, on ne voulait pas convenir que Voltaire eût secrètement des principes anti-monarchiques; et ce n'est que quand on a vu l'*aurore du bonheur dont la France allait jouir* sous un gouvernement républicain, que ses partisans et ceux de la philosophie qu'il avait si long-temps prêchée ont trouvé qu'il était juste de lui en faire hommage et de lui en attribuer la gloire. (*a*)

(*a*) *Voyez* à ce sujet la *Vie de Voltaire*, par

Il est évident, d'après l'aveu même de ceux qui n'oseraient le nier maintenant, que si plusieurs causes ont décidé le moment de la révolution, la première est dans les ouvrages philosophiques et anti-religieux qui avaient de longue main perverti l'esprit public sous tous les rapports. Ils avaient préparé toutes les matières combustibles autour de l'édifice social; une imprudence y a mis le feu...... Mais ce qui n'est pas moins évident encore, et ce qui restera consacré à jamais dans ces fastes horribles de la plus affreuse convulsion qui ait souillé l'histoire du monde civilisé, c'est que le fanatisme philosophique est la maladie la plus dangereuse et la plus redoutable dont l'esprit humain puisse être attaqué. Le fanatisme religieux n'a qu'un motif et qu'un but, l'autre en a cent : il met en mouvement les passions les plus violentes, justifie tous les crimes, et, plus identifié encore avec l'ignorance et l'ineptie de ses prosélytes, il peut, en mettant la cupidité seule en action, faire mille fois plus de mal et l'enraciner plus profondé-

---

T. J. D. V***. *Paris*, Buisson, 1797, in-8°, page 377 et suiv.

ment que ne l'ont jamais fait les funestes erreurs de la superstition.

Dans ces momens de trouble et d'orages politiques où l'état se trouve tourmenté de convulsions qui laissent l'observateur dans la crainte et l'incertitude sur leur résultat, on a dit, d'un ton sentencieux et prophétique : *Le temps présent est gros de l'avenir.* Cette pensée plaît à l'esprit, et cependant elle n'exprime qu'une chose très-vague. Il y aurait peut-être dans celle-ci non moins de précision et plus de justesse : *On peut dans le passé connaître l'avenir.* Cette maxime est le télescope de la sagesse, et l'étude de l'histoire prouve de mille manières que, dans les événemens les plus importans, les mêmes causes ont produit des effets semblables. L'art de celui qui gouverne est de remonter à cette source, et de s'en rendre le maître par une surveillance continuellement active et une volonté forte comme l'autorité qu'elle établit. Toute puissance humaine vient de là; tous les grands succès en sont la suite. Dès les premières années du règne de Louis XIV, on eût pu prédire l'abaissement de ses ennemis et l'étendue de sa gloire; et le cardinal Mazarin la présageait à cette époque lorsqu'il disait

de lui, « qu'il tromperait bien du monde, et qu'il y avait dans Louis XIV de quoi faire quatre rois et un honnête homme. » Il avait calculé toutes les forces de la puissance nationale soumise à l'impulsion d'un seul génie qui en fait mouvoir les ressorts; et lorsque sa main affaiblie écrivait ces Mémoires étonnans qui nous restent de lui, il était encore convaincu que c'était à cette cause unique qu'il fallait attribuer tout ce qu'il avait fait d'utile ou de glorieux, ainsi que tout ce qui pouvait lui mériter l'estime de la nation et les éloges de la postérité. Je me contenterai d'en citer un passage dont les circonstances actuelles seront le commentaire, et dont le début, en quelque sorte prophétique, mérite de trouver place ici. Après avoir examiné la question de savoir lequel est le plus avantageux à un souverain de mettre sa confiance dans un seul ministre ou d'avoir plusieurs conseillers dans les affaires de grande importance, il ajoute : « Mais quand il se pourra « trouver un prince qui, par la beauté na« turelle de son esprit, par la solide fermeté « de son ame et par l'habitude prise aux « grandes affaires, saura se défendre de la « surprise aussi bien que les plus habiles

« conseillers ; qui entendra aussi bien et « mieux qu'eux les plus délicats intérêts, et « qui, prenant leur avis, parce qu'il lui plaît, « pourrait néanmoins, quand il sera besoin, « se déterminer sagement par lui-même ; qui « aurait assez de retenue pour ne résoudre « rien sur le champ de ce qui mériterait « réflexion, et qui serait assez maître de son « visage et de ses paroles pour apprendre les « sentimens de tous sans découvrir les siens « qu'à ceux qu'il voudrait, ou peut-être même « à personne entièrement, je lui donnerais « volontiers un conseil différent des autres ; « car je desirerais qu'il n'évitât pas, hors de « son travail accoutumé, les occasions qui « se pourraient naturellement offrir d'en-« tendre parler diverses personnes sur toutes « sortes de sujets, sous prétexte de jeu, de « promenade, de conversation ou même « d'audience particulière. » (a)

Quoi qu'on ait pu dire de l'authenticité de ces Mémoires, on sent parfaitement bien en les lisant qu'ils ne sont pas l'ouvrage d'un académicien, et que le fond des sentimens et des

---

(a) *Mémoires de Louis XIV*, 1806, tome II, page 89.

pensées est de quelqu'un du *métier de roi*, comme s'exprimait Louis XIV lui-même. Mais ce qui peut paraître extraordinaire, c'est que ces Mémoires, qui auraient pu être si utiles en certains temps, soient restés ignorés pendant un si grand nombre d'années parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et qu'aujourd'hui le public n'y fasse guère plus d'attention qu'il n'en ferait à un poëme de Kien-Long, empereur de la Chine.

En dernière analyse néanmoins, toutes les notions les mieux combinées sur la liaison des événemens passés avec les événemens futurs ne peuvent conduire qu'à des conjectures, à de fortes probabilités. La base sur laquelle peuvent s'appuyer ces derniers est tellement mobile et tellement dépendante d'une foule d'accidens ou de circonstances incalculables, que l'esprit le plus pénétrant peut encore s'y tromper. La certitude positive et bien connue d'un avenir n'existe réellement que dans la troisième manière que nous avons indiquée, et dont le résultat nous intéresse personnellement. (6)

S'il est démontré, ainsi que nous l'avons vu, que dans la nature tout change d'état

et rien ne se perd; il est également vrai que tout être, dans son état actuel, indique par sa composition ce qu'il a été dans un état précédent et ce qu'il peut devenir dans un état futur.

Ce principe peut s'appliquer également aux trois règnes de la nature : c'est ce dont nous pouvons nous convaincre en revenant en peu de mots sur cette transformation générale qui fait le sujet du chapitre VII de la première partie de cet ouvrage. Tout annonce que le globe lui-même a été, dans un état précédent, différent de ce qu'il est aujourd'hui : les métaux, les granits, les diamans, sont évidemment une composition successive dont quelque grande révolution amènera le changement. Quoique insensible et longue, cette révolution marche; la nature ne calcule point avec le temps : les continens changent de forme, les roches les plus dures se détériorent et se dégradent par le mouvement des eaux et l'action de l'atmosphère; le feu travaille, tantôt sourdement, tantôt avec effort et violence, les entrailles même de la terre, et les volcans ne font que nous montrer le dernier degré de cette opération continuelle dont les

nuances souterraines se dérobent à nos yeux.

Le règne végétal rend la chose plus sensible. Il n'est pas une plante, depuis la mousse jusqu'au cèdre, dont l'état n'annonce qu'elle doit sa naissance à une graine ou à quelque chose d'équivalent. La nutrition l'a développée; les sucs qu'elle a tirés de la terre, l'eau qu'elle s'est appropriée et qui s'est transformée dans sa substance, l'ont portée jusqu'à un certain degré d'accroissement, passé lequel sa décomposition commence et la conduit insensiblement à une destruction qui semble totale, mais qui n'est qu'une véritable transformation, puisque la dissolution apparente ne fait que restituer à la nature, sous une autre forme, les élémens dont elle était composée. J'ai sous les yeux dans ce moment une bûche de chêne qui alimente mon foyer. Je sais que cette bûche est une partie de la branche d'un arbre qui doit son origine à un gland : le feu hâte ici l'opération de la nature; il décompose ce bois, et de cette décomposition résulte la fumée, qui n'est autre chose que l'eau réduite en vapeurs; la flamme, qui est le phlogistique ou la matière inflammable; la cendre enfin,

qui est la partie saline et terreuse, dégagée du principe qui lui donnait la solidité. Chacun de ces élémens retourne à sa base pour former des êtres nouveaux, et le chimiste habile, qui les distingue et les reconnaît, peut bien assurer qu'ils redeviendront quelque chose, quoiqu'il lui soit impossible de dire précisément quel être résultera de leur nouvelle combinaison.

Appliquée au règne animal, cette observation est encore plus saillante. Depuis le polype à bouquet, qui se rapproche le plus de la plante, jusqu'à l'homme considéré dans sa conformation extérieure, il n'est pas un individu dont l'état précédent ne soit connu d'une manière plus ou moins positive : tous doivent leur existence à un développement quelconque, qui, de générations en générations, remonte jusqu'au premier de chaque sorte. Dans quelques-uns seulement, tels que les vers d'eau douce, les animalcules des infusions, etc., ce développement se fait par divisions et subdivisions, sans accouplement; dans tous les autres il suppose nécessairement un germe qui, dans les ovipares, prend la forme d'un œuf, et dans les vivipares, une enveloppe

plus ou moins sensible. Presque tous ne reçoivent la vie que par la fécondation : mais il est bien démontré maintenant que ces germes préexistent à cette fécondation, et que c'est par elle qu'ils passent de l'état d'inertie à l'état d'animation nécessaire au développement des espèces futures.

Le mystère étonnant de la nutrition incorpore à chaque animal une quantité prodigieuse de substances qui leur paraissent étrangères. La digestion les décompose toutes pour n'en conserver que ce qui leur convient. Leur travail intérieur est une véritable opération chimique qui soumet les élémens même à son pouvoir; et physiquement parlant, un animal est une machine à transformations dont l'objet est déterminé par la nature, et qui doit elle-même, à son tour, par sa décomposition future, fournir à d'autres êtres ce que ceux-ci doivent s'approprier pour leur existence : cercle mystérieux et parfait, tracé par le doigt de la suprême Sagesse, et dont aucun être vivant ne peut sortir.

L'état actuel de l'animal suppose donc incontestablement un état futur dans lequel tout ce qui le compose aujourd'hui servira à la composition d'un ou de plusieurs êtres qui

seront probablement très-différens de lui. Le détail de cette conclusion serait immense, mais il se conçoit parfaitement bien.

Sous le rapport de l'organisation matérielle, il est bien constant que l'homme est sujet à cette loi d'une décomposition totale et d'une transformation successive, quelque précaution qu'on prenne pour l'empêcher. Mais l'homme, sous un autre rapport, est bien différent de l'animal. Quoi qu'en disent les naturalistes, la nature (nous l'avons déjà observé) fait ici un saut prodigieux; et, malgré la similitude des formes, il est entre le singe et l'homme un intervalle immense: car ce qui est de moindre en lui, c'est l'animalité; son véritable apanage, son caractère exclusif, c'est la faculté de penser et la raison. Il est même très-probable que le mécanisme de sa reproduction porte un signe qui le distingue singulièrement des autres animaux, puisque c'est le seul dont la fécondation s'opère par l'action d'un esprit volatil qui ne se rencontre point chez eux. (*a*)

(*a*) *Voyez* Spallanzani et les *Œuvres philosophiques* de Lecat.

L'animal, par le moyen de la nutrition, prend différens degrés d'accroissement : il passe par les nuances successives de l'enfance, de la jeunesse, de la maturité; puis il décroît, vieillit, meurt et se décompose. Comme il est un être simple, cet être tout entier finit, et rien n'annonce en lui une prolongation d'existence sous les mêmes rapports : mais l'homme est un être mixte, et cette double composition fait qu'il existe sous deux rapports très-distincts, dont l'un constitue essentiellement sa personnalité. Tout annonce en lui que la partie purement corporelle de son être peut être décomposée sans que l'autre soit assujettie à cette destruction.

L'état actuel de l'homme suppose donc aussi évidemment un état futur pour lui, qu'il suppose un état précédent dans lequel il existait d'une manière très-différente de celle dont il existe lorsqu'il jouit complètement de la vie. Sujet à tous les développemens que comporte son organisation, il a commencé par être, comme le poulet, une goutte de mucilage dans l'ovaire de sa mère; un fluide imperceptible, un esprit vital vient donner le mouvement à l'irritabilité de son

cœur : il naît, il grandit, il agit, vieillit et meurt : mais il a pensé; la plus noble portion de lui-même lui survit. Sa dépouille corporelle se décompose pour rendre à la matière ce que son organisation physique tient d'elle; et cet être, dont l'origine est si peu de chose, devient une substance où rien n'est changé que la manière d'exister. L'analogie de la transformation indiquée dans l'exemple que nous avons cité du fourmilion, dans celui du papillon et de quelques autres, s'applique parfaitement à celle de l'homme sous le rapport de la substance semi-matérielle que nous avons considérée comme l'enveloppe de l'ame; enveloppe susceptible de restituer l'homme tout entier sous une forme éthérée dont les substances angéliques peuvent nous représenter l'image: et c'est sous ce rapport que la résurrection, qui paraît si difficile à croire, n'est véritablement qu'une transformation naturelle à laquelle les mystères les plus intéressans de la nature semblent préluder en quelque façon. (7)

Ainsi la nécessité d'une seconde existence pour le même individu est essentiellement dans la nature de l'homme; et puisque

l'homme lui-même a l'idée de cette seconde existence, qu'il en a le desir et l'espoir, qu'il en appuie la certitude sur des preuves positives, il ne doit pas plus douter de sa vérité que de son existence actuelle dont il a le sentiment intime et la conviction absolue.

CHAPITRE II.

Certitude d'un avenir pour l'homme, tirée de sa double constitution physique et morale.

La preuve que nous avons cherché à établir de la certitude d'un avenir pour l'homme, resterait incomplète aux yeux de ceux qui n'admettraient point qu'il est composé de deux substances, l'une corporelle, l'autre spirituelle, si nous ne devions pas prouver encore que la constitution morale de l'homme est fondée sur des rapports très-différens de ceux que son organisation physique comporte; et comme c'est encore ici une preuve de fait et de sentiment intime commun à tous les individus de l'espèce humaine, elle porte jusqu'à l'évidence la certitude d'un avenir, indépendamment de toutes les opinions.

C'est une erreur de penser qu'une démonstration géométrique donne à une vérité quelconque une évidence supérieure à celle que donne une preuve tirée du sentiment intime.

Les illusions de l'esprit, les bornes naturelles de son insuffisance, ne peuvent altérer cette preuve dont la clarté dissipe le doute auquel nos connaissances intellectuelles ne sont que trop assujetties. La certitude que j'ai d'avoir une ame m'est bien mieux démontrée par le sentiment que j'ai de son existence, que par tous les raisonnemens qu'on pourrait faire pour me prouver que mon corps ne saurait penser. « Nous raisonnons quand nous ne sentons pas, a dit un auteur moderne (*a*), et le raisonnement, qui est le tâtonnement de la raison, cesse où le sentiment commence. Le raisonnement est donc pour les ouvrages de l'homme, et le sentiment pour ceux de la nature; mais en unissant le raisonnement au sentiment, on obtient le plus grand degré d'évidence, et par conséquent de certitude, dont l'homme soit capable. »

Pascal avait dit long-temps avant : « La connaissance des premiers principes est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent; et c'est sur ces connaissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie.... Les principes

(*a*) Rivarol.

se sentent, les propositions se concluent; et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il serait ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. » (a)

Nulle vérité ne nous paraît effectivement plus claire et plus facile à saisir que celle que nous découvre le sentiment; il vaut mieux pour nous que toutes les autres sciences: celles-ci du moins ne nous coûte rien à acquérir, elle naît avec nous, n'emprunte rien de notre mémoire, survit à toutes nos erreurs, et de sa douce lumière éclaire encore les dernières incertitudes de notre esprit. N'est-ce pas cette espèce d'instinct moral, sublime apanage de la pensée, qui élève l'homme jusqu'à l'auteur de son être, qui le rend religieux et juste, qui lui donne le goût, et je dirais presque la passion de tout ce qui est bon et honnête, qui le pousse vers tout ce que l'héroïsme de la vertu a de plus noble et de plus généreux, et qui grave dans son cœur le desir toujours croissant de se survivre à

(a) PASCAL, *Pensées*, § 21.

lui-même, et de s'occuper souvent avec plus d'ardeur qu'on n'en a pour des biens périssables, d'une gloire que l'immortalité lui présente dans le lointain de l'avenir? Ce sentiment n'est point une illusion : le but en est tellement certain que l'intelligence humaine semble être en contact avec lui; elle le voit comme l'œil voit la lumière et peut-être d'une manière plus sûre; les sens peuvent se tromper, tandis que le sentiment qui nous porte vers le but moral de notre existence ne saurait nous induire en erreur : car, sous ce rapport, ainsi que l'a dit un homme célèbre, « Rien n'est faux dans l'univers entier; » tous les êtres qui le composent y marchent, sous les lois données par l'auteur de la nature, à une destination invariable, à un but déterminé, et, dans le système des êtres organisés, nulle erreur n'en trompe le mouvement ou n'en détourne l'instinct. Les astres mêmes obéissent à ces lois; les élémens y sont soumis. La terre nourrit les végétaux; le feu les développe et les anime; l'air entretient tous les êtres vivans; l'eau suit la pente qui l'entraîne; la plante cherche constamment la lumière; l'instinct de l'animal ne le trompe jamais, et le porte sans cesse à sa reproduc-

tion et à la conservation de son existence pour le temps qui lui est donné. L'homme serait-il le seul trompé, le seul qui marcherait en sens contraire du but que lui montre sa pensée, et qui n'aspirerait à l'avenir que pour n'y arriver jamais?...

Une considération plus forte encore et qui porte jusqu'à l'évidence la certitude d'un avenir pour l'homme, c'est celle de sa moralité et des rapports dont il est tellement investi, que la chaîne qui coordonne et lie tous les êtres avec le but indiqué de leur existence serait rompue uniquement pour lui, si le terme de sa vie devait être sa destruction entière. L'homme, en ce cas, serait une exception inconcevable aux lois de la bienfaisance suprême, dont l'intention ne saurait être méconnue sans ingratitude, j'ai presque dit sans blasphème.

Le génie de Bossuet avait sans doute observé cette vérité qu'il a rendue sublime par l'hommage qu'il en fait à la religion. « Il faut penser, dit-il, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu

même a mis quelque chose en nous qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. » (*a*)

Ces rapports d'une nature changeante et mortelle avec un ordre de choses immortelles et célestes, n'en sont pas moins réels pour être obscurcis quelquefois par des événemens qui nous confondent, qui déconcertent notre faible raison, et dont le mystère ne saurait être éclairci que par des lumières qui lui sont bien supérieures, et peuvent seules justifier les impénétrables décrets d'une éternelle providence. La véritable éloquence du sentiment a dicté de très-belles pages sur la nécessité d'une compensation après la mort de l'homme juste dont la vie n'a eté remplie que de malheurs et d'opprobres: la raison s'est révoltée contre l'idée du néant pour toute récompense de la fidélité à tous

(*a*) *Oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans.*

les mouvemens d'un cœur dévoué au bonheur de ses semblables ; elle a vu qu'il fallait admettre pour la vertu malheureuse dans ce monde un dédommagement après la vie, ou se vouer à l'athéisme. Tous les détails que ces rapprochemens et ces contradictions fourniraient peuvent se réunir dans ce tableau touchant de la scène la plus exécrable dont les dernières annales de la révolution aient souillé notre histoire. . . . Le digne et respectable neveu de l'immortel Fénélon consacre sa fortune et sa vie à l'instruction et au soulagement des malheureux : une princesse jeune, pieuse et ne mettant de prix aux grandeurs qui l'environnent que parce qu'elle y trouve une source de bienfaits, sanctifie le séjour des rois par ses vertus plus encore qu'elle ne l'embellit par ses charmes.... L'un et l'autre, après une captivité cruelle, terminent leurs jours sur l'échafaud préparé par le crime et par la main des cannibales qui insultent à l'innocence expirante et aux derniers soupirs de la plus douce des vertus !... Si ces ames célestes se sont exhalées pour n'être pas reçues dans le chœur des anges, s'il en est d'eux comme d'un cerf qu'un chasseur féroce livre à ses chiens affa-

més, il faut s'envelopper dans le manteau de l'impie, brûler tous les livres et renverser tous les temples : l'Être souverainement juste et bon n'existe pas pour les hommes....

Loin de nous cette désolante pensée ! Les passions humaines ont plus contribué aux malheurs qu'elles propagent que les prétendus désordres de la nature, qui ne prive du véritable bonheur que le coupable qu'elle abandonne à ses remords. La destinée des êtres qui ont consacré leur vie à l'amour de leurs devoirs et à celui de la vertu est trop bien indiquée, pour ne pas nous rassurer sur leur sort ; et quand il se rencontrerait quelques difficultés dont la solution dépasserait les vues de notre courte sagesse, nous n'en serions pas moins convaincus de la vérité d'un principe qu'aucune objection ne saurait détruire. « Dans des matières si supérieures à l'entendement humain, a dit Rousseau, une objection que je ne puis résoudre renverserait-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée et formée avec tant de méditation et de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, et renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à tous les autres ? Non : de

vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'aperçois entre ma nature immortelle et la constitution de ce monde, et l'ordre physique que j'y vois régner. J'y trouve dans l'ordre moral correspondant, et dont le systême est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de ma vie. Dans tout autre systême, je vivrais sans ressource et mourrais sans espoir. (*a*)

Ces relations de l'homme, considéré dans tout son être, avec un ordre de choses morales très-différentes de sa constitution physique, sont autant inhérentes à sa nature que le sentiment de sa propre existence. C'est une vérité qui résulte d'une attention profonde sur l'effet des sensations qui s'impriment le plus vivement dans notre ame, et qu'un homme de beaucoup d'esprit a très-bien saisie dans les réflexions suivantes: « La nature n'a point fait de l'homme un être isolé, destiné seulement à cultiver la terre et à la peupler, et n'ayant avec tout ce qui n'est pas de son espèce que les rapports arides et fixés que l'utilité l'invite à établir entre

(*a*) Rousseau, 3e *Promenade*.

eux et lui. Une grande correspondance existe entre tous les êtres moraux et physiques. Il n'y a personne, je le pense, qui, laissant errer ses regards sur un horizon sans bornes, ou se promenant sur les rives de la mer, n'ait éprouvé une sorte d'émotion qu'il lui était impossible d'analyser ou de définir. On dirait que des voix descendent du haut des cieux, s'élancent de la cime des montagnes, retentissent dans les torrens ou dans les forêts agitées, sortent du profond des abymes.... Tout ce qui n'est pas civilisé, tout ce qui n'est pas soumis à la domination artificielle de l'homme, répond à son cœur. Il n'y a que les choses qu'il a façonnées à son usage qui soient muettes, parce qu'elles sont mortes. Mais ces choses mêmes, lorsque le temps a anéanti leur utilité, reprennent une vie mystique; la destruction les remet, en passant sur elles, en rapport avec la nature. Les édifices modernes se taisent, mais les ruines parlent. Tout l'univers s'adresse à l'homme dans un langage ineffable qui se fait entendre dans l'intérieur de son ame, dans une partie de son être inconnue à lui-même, et qui tient à la fois des sens et de la pensée. »

Ce double effet est bien plus sensible encore

pour ceux qui parcourent les hautes montagnes et que tourmente le desir de s'élever jusqu'à leurs sommets. La sensation physique et morale que cette tentative fait éprouver dans les Alpes est inexprimable. Il semble qu'à ces hauteurs, la pression de nos organes corporels sur notre ame soit moins forte, comme celle de l'air sur nos poumons; quelque chose de spirituel semble se dégager de nous, et donner plus d'exaltation à nos idées et à nos sentimens. Le souffle divin qui nous anime serait-il une substance qui trouve alors moins d'entraves pour s'unir à sa source ou à son premier élément ?

Un auteur, qui a voyagé en Suisse, appelle ce changement qui se fait alors en nous une révolution morale et physique de nos facultés. La fatigue la plus extrême s'évanouit; il semble qu'on ait déposé aux pieds des monts ses soins, sa faiblesse, ses inquiétudes et ses passions. (8) Et ce sont précisément ces passions, ces inquiétudes, ces desirs vagues d'une félicité que notre cœur ne saurait trouver sur la terre, qui sont les indices certains de ces rapports si clairement établis entre la constitution morale de l'homme et l'ordre de ces choses surnaturelles qui ne correspon-

dent qu'avec lui. Si nous voulons nous en convaincre d'une manière plus positive encore, jetons les yeux sur la destination de tous les êtres qui respirent et sur la différence bien prononcée par la nature entre l'homme et les animaux, même ceux auxquels on ne peut refuser la prérogative de l'intelligence.

Dieu, en créant tous les êtres qu'il a doués de la vie, a voulu les rendre tous heureux; c'est-à-dire, qu'il a voulu que tous pussent jouir, d'après leur organisation particulière plus ou moins parfaite, de tous les plaisirs qui peuvent être attachés au sentiment de l'existence; et conséquemment à ce dessein, il les a placés dans les lieux où ce sentiment devait se développer avec l'énergie relative à leur condition.

La contemplation suivie de la nature offre de toutes parts la preuve de cette intention constante d'une sagesse et d'une bonté suprême, qui semble avoir préordonné cette terre que nous habitons momentanément pour y fixer et y terminer la destinée des êtres sensibles, et pour y préparer seulement celle de l'homme que sa raison et sa moralité mettent dans une classe si élevée et si éloignée de la leur.

On ne saurait étudier cette nature si féconde, si abondante, si variée, sans admirer les consonnances qui se trouvent constamment entre ses productions de tout genre et l'organisation des êtres animés qui en peuplent les élémens. Quelle bienfaisance! quelle profusion! quelle prévoyance même dans les moyens qu'elle emploie pour conserver, garantir, propager leur existence, et leur procurer les douces jouissances que leur sensibilité peut atteindre! Heureux Bernardin! vous sûtes les saisir ces rapports, et en former pour l'auteur de tant de merveilles un trophée de reconnaissance et d'amour, dont les charmes de votre style éterniseront la durée.

Parcourez tous les climats, observez toutes les saisons, laissez de côté cette humeur philosophique qui ne s'attache à observer que ce qu'elle croit le mal, quand, dans le système entier, ce mal est peut-être un bien, et voyez que de soins la Providence accumule pour mettre ces êtres de toute espèce, dont l'existence physique, mais heureuse, est le seul but, à l'abri des dangers qui pourraient menacer leur conservation individuelle. Voyez comme elle a pourvu à leurs

différens besoins; comme elle a su les garantir de l'influence des températures qui pourraient leur nuire; comme elle a répandu autour d'eux les alimens les plus analogues à leurs desirs et les plus convenables à leur nourriture; comme elle a su tempérer la force par la générosité, dédommager la faiblesse par la ruse, donner à tous l'instinct qui les conduit et les préserve, et ne laisser à aucun, dans toutes les jouissances de la vie, la triste certitude de la perdre. Mais si les précautions d'une continuelle bienveillance se font remarquer dans les autres saisons, c'est sur-tout dans celle du printemps qu'il en faut admirer la munificence. Ce sublime réveil, cette grande solennité de la nature, est le renouvellement de tous ses bienfaits. Qui pourrait mieux qu'elle-même parer son temple? La fraîcheur de la verdure, le coloris des fleurs naissantes, la pureté balsamique de l'air, tout annonce le retour de cette chaleur douce et vivifiante qui vient ranimer tous les êtres organisés, et les soumettre au pouvoir de l'amour. Pouvoir plein de douceurs et de charmes! émanation presque divine d'une bonté suprême qui a voulu, puisque

la douleur devait précéder la destruction, que le plaisir fût la source de la vie!

C'est au poète, dont l'imagination brillante et exaltée peut revêtir de ses plus riches couleurs les merveilles de la nature, qu'il convient d'en esquisser le tableau toujours moins ravissant que son modèle. Je ne m'arrêterai qu'à l'un de ceux qui peuvent donner l'idée du plaisir que doivent ressentir ces êtres sensibles dans les momens qu'elle destine à leur reproduction. Quel est l'observateur le moins attentif que n'aient pas attiré les accens tendres et mélodieux du chantre de nos forêts, quand elles commencent à favoriser ses amours par le retour de leurs ombrages? Que de soins ingénieux, que de douces caresses ont précédé le jour qui vit naître son bonheur! avec quelle grace il en exprime le sentiment! et quelle aimable variété son gosier si pur sait donner à cette expression! Des soins non moins chers succèdent bientôt à ceux de l'amour: c'est une jeune famille qu'il faut élever, nourrir, préserver; et il est facile de juger de l'attrait que la nature y attache par le sacrifice même de la vie qu'elle inspire aux mères, lorsque quelque danger menace leurs petits. L'his-

toire des hommes n'offre guère d'exemples d'un dévouement semblable à celui de la perdrix qui veut sauver les siens : tous les chasseurs l'admirent, mais bien peu savent le respecter.

De toutes parts les mêmes images se présentent, et, dès que les rayons de l'astre du jour ont pénétré de leur douce chaleur les divers élémens, tout s'égaye, tout jouit, tout prospère. Une mélodie simple, mais touchante et variée, remplit les airs des accens de la joie : les mers, les fleuves, ainsi que les modestes ruisseaux, semblent s'animer par les jeux et les plaisirs des innombrables individus qui les habitent ; et si, dans la profondeur des immenses forêts, le silence paraît avoir établi son empire, ce n'est sans doute que pour ajouter à l'attrait des plus vives jouissances tous les charmes de la solitude qui les protége.

Que ne pourrait-on pas ajouter encore, s'il fallait plus de détails pour prouver que l'intention du Créateur a été que tous les êtres organisés sensibles et non raisonnables pussent jouir, pendant la durée de leur existence, de toute la somme de bonheur dont ils étaient susceptibles. Le terme de cette

existence devait être celui de leur vie. La loi de la destruction ne peut pas être un mal pour eux; ils n'ont ni la conscience d'eux-mêmes, ni l'idée de la mort, ni la crainte d'un avenir. La douleur est le seul mal physique qui puisse les atteindre, et la somme de ce mal, que le plus grand nombre d'entre eux n'éprouve pas, est bien moindre que celle du plaisir que leur donnent des besoins satisfaits. L'ame qui les animait, dépourvue de pensée, de raison, de moralité, de tout pressentiment d'un bonheur plus parfait, de tout moyen de s'élever jusqu'à l'auteur de leur être, ne doit pas leur survivre. La loi de la nature pour eux se termine là; ils ont rempli leur destinée: la suprême bonté leur devait-elle encore quelque chose? Ils n'espéraient rien de plus.

Non, l'IMMORTALITÉ N'APPARTIENT QU'A L'ESPÉRANCE.... C'est l'espérance qui est le point sur lequel se réunissent toutes les facultés de l'ame humaine. Desirs, actions, imagination, intelligence, tout se porte vers celle qui promet une félicité dont on se forme l'idée. Ce n'est donc point parce que l'ame est spirituelle qu'elle doit survivre à la dissolution du corps; mais parce que la raison et la pen-

sée sont exclusivement son apanage. Elle doit survivre, parce que dans ce monde elle ne jouit pas de tout le bonheur qu'elle conçoit; que Dieu ne peut pas lui avoir donné la faculté d'en concevoir l'idée, sans avoir eu la volonté de l'en faire jouir, et qu'autrement le sort des êtres bornés à la faculté de sentir serait infiniment préférable à celui de l'homme : elle doit survivre, parce qu'elle a la conscience d'elle-même, la connaissance du bien et du mal moral, le desir d'un état plus parfait, et qu'elle peut s'élever jusqu'à l'amour de cette bonté suprême qui ne lui donne l'existence que pour la combler de ses bienfaits : elle doit survivre enfin, parce que sa destinée n'est point finie; que la pensée, identifiée avec sa substance, lui fait franchir le terme de la vie; que souvent elle desire ce terme comme celui des peines physiques et morales qui ne lui paraîtraient qu'un supplice sans but et sans raison, si l'anéantissement total et semblable à celui de la brute était l'accomplissement de son sort.

Les sens que la nature a donnés aux animaux de tout genre sont, dans la proportion de leur organisation plus ou moins compliquée, en harmonie parfaite avec les élé-

mens dont le système actuel se compose. Leurs besoins, leurs desirs, la durée de leur existence, leur destruction même, tout est calculé avec une admirable sagesse; mais dans l'homme, dont l'existence physique se trouve soumise à la même loi, il est d'autres besoins, d'autres desirs qui tiennent au sens intellectuel et raisonnable dont l'animal est dépourvu, et qui n'est en harmonie avec aucun des élémens de ce monde. Ce sens, admis par les meilleurs philosophes comme le sixième et le plus parfait, est, si je l'ose dire, la végétation de son ame, qui cherche l'élément où elle doit se développer toute entière. L'homme sensible et éclairé qui, pendant une suite d'années, se trouverait isolé sur la terre, qui, tourmenté du besoin de communiquer ses sentimens et ses pensées, n'aurait eu pour confidens que des arbres et des rochers, et qui tout à coup rencontrerait un être sensible prêt à partager toutes ses émotions, à calmer toutes ses peines, en lui présentant le bonheur dans l'intimité d'une réciproque tendresse; cet homme, dis-je, me donnerait l'idée de la jouissance que doit éprouver une créature intelligente dont l'ame, pénétrée de desirs

qu'elle ne peut satisfaire, faute de rapports entre eux et les objets qui l'environnent, s'échappe enfin de l'asile momentané qui la retenait pour s'emparer du séjour de la félicité qu'elle invoque.

Ainsi donc, appuyer l'immortalité de l'ame humaine sur sa moralité et sur les rapports qui lient évidemment son existence actuelle avec une existence future, c'est établir cette vérité sur la constitution même de l'homme et sur l'invariable loi de la nature. La différence mise par elle entre les animaux et lui en donne la démonstration parfaite. Dans l'ordre de la création, les ames des brutes ne sont, par leurs sensations et même par leurs idées, que dans un rapport physique avec les objets qui les environnent; en finissant, elles accomplissent leurs destinées, tandis que l'ame humaine est, par sa moralité, par ses desirs, par son espérance, en rapport avec un ordre de choses futures qui seul peut, dans l'avenir, lui donner le complément de son existence et du bonheur auquel elle aspire.

CHAPITRE III.

Du Bonheur après la vie.

Il n'est aucun systême de politique, de morale ou de religion, dont cette idée, ou plutôt ce sentiment profond, n'ait cimenté la base. Une sorte de délire philosophique a pu tenter quelquefois d'étouffer dans le cœur de l'homme ce sentiment qui renaît de lui-même et qu'il doit à la nature : mais la raison, toute pervertie qu'elle est, se débat encore contre un instinct plus fort qu'elle. Le matérialiste et l'athée sont des êtres qui font un songe pénible, et qui, la main appuyée sur un cœur qu'ils sentent plein de mouvement et de vie, nient la circulation du sang, parce qu'ils ne la voient point : ils ne sont pas de bonne foi. La candeur doit être toujours inséparable de la vraie philosophie, bien différente du philosophisme de nos jours. En la rappelant à l'étymologie même du mot, est-elle autre chose que l'amour de tout ce qui peut

éclairer l'esprit de l'homme, guider sa raison, porter son cœur à la vertu, et lui préparer par ce moyen le seul bonheur qui puisse satisfaire ses desirs au-delà même des limites de la vie (*a*). Tel est le but vers lequel le porte sans cesse l'imagination qui le domine et le vide de toutes les jouissances.

Que ce soit la superstition, la crainte ou le desir d'un meilleur sort, qui aient entretenu ce rêve de l'homme de tous les pays et de tous les siècles, il n'en est pas moins vrai qu'il se retrouve par-tout, dans les grands génies comme dans les esprits médiocres, chez les peuples les moins civilisés comme chez les nations les plus policées, et dans les absurdes traditions du sauvage comme dans les plus brillantes fictions de la mythologie (9). L'histoire de l'esprit humain, sous ce rapport, présente par-tout la même idée, avec des variations relatives seulement au

(*a*) C'est la pensée d'un illustre écrivain du quatrième siècle, qui, après un examen réfléchi de tous les systêmes philosophiques de son temps, sut apprécier et reconnaître le but de la véritable philosophie : « *Nulla est homini causa philosophandi nisi ut beatus sit.* » (AUG., *De Civ. Dei*, l. 19.)

génie des différens peuples qu'elle fait passer sous nos yeux.

Les Celtes, qui avaient emprunté beaucoup des dogmes des Orientaux, admettaient une espèce de palingénésie ; ils croyaient que le trépas n'est qu'un repos après lequel la vie, interrompue et non cessée tout à fait, recommence sous une nouvelle forme ; que par conséquent la mort n'est pas à craindre, puisqu'elle sert de passage d'une vie à l'autre, et qu'on ne doit point regretter ce qu'on ne peut pas perdre (a). Ils inventèrent en grande partie la philosophie mythologique, dont l'origine remonte jusqu'aux savans d'Asie et aux disciples de Zoroastre, et furent les précurseurs de tout ce qu'il y a eu de philosophes parmi les Grecs. Personne n'ignore combien l'imagination des poètes de cette nation répandit de charmes sur les idées fabuleuses qui donnèrent naissance à cet Élysée si embelli par Virgile, et qui fut toujours une partie essentielle de la religion des Romains. Quoi qu'en ait dit un écrivain célèbre, je ne crois pas que l'immortel au-

(a) DESLANDES, *Hist. crit. de la Philosophie*, tome I.

teur du Télémaque ait puisé dans une autre source que celle d'une raison épurée ce tableau du bonheur des ombres vertueuses dans l'Élysée, où il conduit son héros. « Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transportent : ils sont sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avait cru mort, et cette joie qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. »

Les Mages qui, chez les Perses, étaient en même-temps philosophes et théologiens, croyaient une espèce de métempsicose astronomique tout opposée à celle que Pythagore avait apprise chez les Indiens. Ils s'imaginaient que les ames, après la mort, étaient contraintes de passer par sept portes, ce qui durait plusieurs millions d'années avant que d'arriver au soleil, qui est le ciel empirée ou le séjour des bienheureux. (a)

(a) DESLANDES, *Hist. crit. de la Phil.*, tome I.

Les Égyptiens pensaient que les hommes vulgaires terminaient en mourant leur destinée toute entière, et qu'il n'y avait que les grands capitaines, les grands politiques, qui eussent des ames raisonnables et immortelles; aussi étaient-ils les seuls à qui les lois permissent d'ériger des tombeaux. Certains peuples, comme les Gaulois, les Gètes, les Thraces, la plupart des Scythes, pensaient de même. Ils mettaient une grande différence entre ceux qui périssaient d'une mort naturelle et ceux qui expiraient au milieu des combats : ceux-ci seulement, survivant à eux-mêmes, devaient goûter une félicité interminable dans le ciel des héros. (*a*)

On retrouve à peu près les mêmes idées parmi les bardes des anciens Calédoniens; mais ils ne concevaient après la mort d'autre félicité que des jouissances guerrières que l'amour des combats et de la gloire leur procurait sur la terre. « Les nuages étaient, selon eux, le séjour des ames après le trépas. Ceux qui avaient été vaillans et vertueux, étaient reçus avec joie dans les palais aériens de leurs pères; mais les méchans et les bar-

(*a*) DESLANDES, *Hist. crit. de la Phil.*, tome I.

bares étaient exclus de la demeure des héros et condamnés à errer sur les vents. Il y avait même différentes places dans le palais des nuages, et on en obtenait une plus ou moins élevée, à proportion de son mérite et de sa bravoure. L'ame conservait dans les airs les mêmes goûts, les mêmes passions qu'elle avait eus pendant sa vie. L'ombre d'un guerrier conduisait encore des armées fantastiques, les rangeait en bataille, livrait des combats dans l'espace. S'il avait aimé la chasse, il poursuivait des sangliers de nuages, monté sur un coursier de vapeurs : en un mot, le bonheur dont on jouissait dans le palais aérien était de se livrer éternellement aux mêmes plaisirs qu'on avait goûtés pendant la vie. » (*a*)

Les musulmans n'en espèrent d'autres que ceux d'une interminable mollesse. Cette nation, quoique très-brave d'ailleurs, n'estime le courage sur la terre que comme un moyen de se procurer un repos délicieux dans le ciel. Mahomet ne parle dans son Alcoran que d'un paradis voluptueux et sensuel. Là

(*a*) MACPHERSON, *Dissertation sur les anciens Calédoniens et leurs bardes.*

sont étalés des plaisirs innombrables, des délices sans fin; et, ce qui en relève encore le mérite, c'est que jamais ils ne causent de repentir, jamais on ne s'en rassasie, jamais on ne s'en dégoûte. Mais ils ont à redouter le *Poul-Serrho*, qu'il faut traverser avant d'arriver à ce lieu de délices; pont terrible suspendu sur un abyme de tourmens et d'éternelles douleurs, dans lequel doivent tomber ceux qui meurent chargés de crimes ou sans pardon.

En général, les théologiens et les moralistes de toutes les religions ont toujours été beaucoup moins embarrassés pour déterminer la nature des peines dans l'autre vie, que pour donner une idée positive de celle des récompenses : mais comme ils n'ont pu établir les unes que sur les sens, il était bien difficile d'en faire abstraction pour parler raisonnablement des autres. (10)

Le bonheur dont l'homme doit jouir dans un état futur peut-il être en effet indépendant des sens, ou du moins de quelques-uns des sens attachés à son existence actuelle? Même après la mort l'ame est l'homme tout entier, mais avec des sens spiritualisés, pour ainsi dire, et participant toujours à la même

substance. Nous sommes persuadés, et nous devons l'être, que, dans cet état futur, la vertu sera récompensée et le crime puni; mais, pour que l'homme bon ou méchant sache pourquoi il jouit ou il souffre, ce qui est de toute justice, il faut nécessairement qu'il conserve sa personnalité, la conscience de lui-même et sa mémoire. « Si l'homme doit conserver sa personnalité dans un autre état, dit Bonnet, si cette personnalité dépend essentiellement de sa mémoire (ce qui est démontré), si celle-ci ne dépend pas moins des déterminations que les objets impriment aux fibres sensibles et qu'elles retiennent, il faut que les fibres qui composent le véritable siége de l'ame participent à ces déterminations, qu'elles y soient durables et qu'elles lient l'état futur de l'homme à son état passé. » (*a*)

D'après ces principes, ce qui peut se dire du mode de la récompense, peut se dire aussi du mode de la punition. Je ne m'occupe pas de cette dernière qu'il faut abandonner à la justice de la Providence; mais il est permis de chercher à concevoir de

(*a*) *Paling.*, part. XVI, ch. 2.

quelle manière l'être vertueux sera récompensé, et je ne crois pas que cela soit possible sans admettre une continuité de sensations relatives à celles que l'homme a éprouvées pendant la vie, soit comme jouissance ou comme privation.

Qu'entend-on par bonheur, jouissances, félicité, délices, même spirituels ou intellectuels? toujours le résultat ou le produit des sensations, puisqu'elles sont l'origine de nos idées dans tous les sens possibles. Je veux bien que les plaisirs qui résultent des sensations purement corporelles soient changés, puisque nos sens seront d'une nature plus délicate; mais les plaisirs de l'ame qui tiennent aux sentimens du cœur, à la mémoire de ce que nous avons tendrement aimé, à la connaissance de toutes les beautés de la nature, ou même à l'agrandissement des perceptions dans un ordre supérieur, tout cela ne peut non plus qu'être en rapport avec nos sens actuels. S'il n'en était pas ainsi, nous ne serions plus la même personne; nous ne reconnaîtrions plus celles que nous mettons notre bonheur à retrouver, à chérir sans cesse; ce qu'on nous dit de plus ravissant à ce sujet ne serait plus qu'une fable; le bonheur

qu'on nous promet ne serait plus analogue à nous-mêmes, il tromperait nos plus douces espérances, et Dieu lui-même nous enlèverait ce bonheur dont il n'a permis sans doute que nous eussions l'idée, que parce qu'il a voulu qu'elle fût réalisée dans son sein. Au comble même des délices, il manquerait quelque chose au cœur humain s'il ne pouvait les partager avec ceux qui reçurent ses plus tendres et ses plus pures affections. Aimer Dieu, l'adorer, jouir de ses bienfaits avec ceux qui l'adorent et qui l'aiment, que nous aimons nous-mêmes, que nous pleurons encore, que nous n'avons quittés que pour les rejoindre bientôt dans le séjour d'une éternelle félicité, voilà l'idée la plus douce, la plus consolante, la plus propre à couvrir de couleurs mélancoliques, mais aimables, l'image d'une destruction apparente et qui ne fait réellement que donner à l'objet que nous chérissons une existence désormais à l'abri de toute atteinte.

Mon opinion sur la nature de l'ame consolide cette persuasion, et peut-être est-ce pour cela que je trouve du plaisir à m'en pénétrer.

Je crois donc que mes desirs, mes affections, mon imagination, mon intelligence, sont en

moi le produit d'une puissance active, jointe à une substance d'une ténuité parfaite et qui est aussi intimement unie à mon corps que le germe l'est à la graine ou au corps organique dans lequel il existe; je crois cette substance placée au centre du cerveau, où se trouve l'origine des filets imperceptibles dont il est composé, et qui tous, en devenant visibles, correspondent à tous les sens; je me figure que cette correspondance intime et continuelle est la cause immédiate de toutes ses sensations qu'elle a la faculté de comparer pour en former ses idées et de suite ses raisonnemens; que la réaction de ses idées établissant une volonté, est à son tour la cause des mouvemens et des actions de l'individu, et que l'homme enfin ne se détermine, n'agit, ne jouit ou ne souffre qu'en raison de cette communication établie par la volonté du souverain Être. Je me persuade encore que l'ame revêtue de cette substance éthérée est une miniature parfaite de la figure humaine, dans une dimension que nous pourrions nous représenter si nous pouvions seulement concevoir celle d'un papillon dans l'œuf qui doit lui donner naissance; que la mort, qui n'est autre chose que la destruction ou le dépouil-

lement de son enveloppe corporelle, donne à cette miniature la faculté de s'étendre et de représenter, sous une forme presque aérienne, le même ensemble susceptible des mêmes sensations et par conséquent des mêmes pensées qui doivent former sa mémoire, sa conscience et sa personnalité. Mais comme les objets qui doivent occasionner ces sensations seront d'un ordre supérieur et d'une espèce différente, je crois aussi que ses pensées, ses jouissances, seront d'un ordre plus parfait que ce qu'elle éprouve ici-bas, attachée à des sens dont l'imperfection est relative à celle des objets qui l'environnent. Je crois que nous n'apercevons sur la terre que des énigmes dont il nous est impossible de trouver le mot, et que dans le séjour qui nous est ultérieurement destiné, cette ame, pourvue de sens exquis et d'une intelligence angélique, jouira des plus pures délices et de toutes les connaissances dont l'éternelle Sagesse est la source, et que son ineffable bonté voudra lui découvrir. Sans doute, par un effet de sa toute-puissance et de cette même bonté, ce bonheur sera analogue à celui dont l'homme sur la terre se sera formé l'idée, toutes les fois qu'il n'aura rien d'op-

posé à celui que nous cherchons dans l'étude de la sagesse et la pratique de la vertu.

La vue, l'ouïe et l'intelligence sont les trois sources de nos plus pures jouissances ; c'est donc par elles que nous pouvons surtout nous former une idée de ce bonheur pour les hommes de tous les caractères.

La masse du genre humain toute entière ressemble beaucoup à celle des générations précédentes depuis leur origine : elle peut se diviser en cent parties, dont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes se peuvent ranger sous la même classe. Le travail, la peine, la fatigue, le défaut de culture, quant à l'intelligence, ne leur laissent entrevoir le bonheur que dans un état de repos, d'absence de toute douleur, de toute inquiétude pour l'avenir, et de certitude d'aimer encore ce qu'ils ont aimé. Voilà une portion immense bien facile à contenter, et qui le sera sûrement au-delà de ses espérances.

Le nombre qui reste peut encore être divisé en deux parties, l'une composée de tous les individus soumis à une morale et à des principes religieux, qui espèrent avec confiance un état plus heureux que celui dont ils ont joui dans ce monde, n'ayant à ce

sujet que des idées vagues d'un bien-être auquel ils aspirent, sans chercher à le définir. Le paradis est l'espoir de toutes les ames honnêtes, et celles que l'avidité de savoir et de connaissances n'auront pas tourmentées peuvent être bien dédommagées du peu de lumières qu'elles auront acquis, par leur abandon à la Providence.

L'autre, composée de ceux que tous les heureux dons de l'esprit, l'intelligence cultivée, l'attrait de l'étude, le goût des arts, l'amour de la vraie gloire, les méditations philosophiques ou religieuses sur la Divinité, sur les beautés et les mystères de la nature, sur la destination de l'homme, d'après la noblesse de ses passions ou l'élévation de ses sentimens; de ceux sur-tout qui, pénétrés d'admiration pour les œuvres du souverain Être auquel tout doit l'existence, n'auront estimé la leur que pour le connaître et l'adorer dans ses merveilles, ceux-là, dis-je, auront un genre de bonheur conforme à leur goût, relatif à leurs desirs; et ce bonheur, s'il est, comme on n'en doit pas douter, dans la puissance de l'Être infiniment bon, ils en jouiront sans cesse, et avec une profusion et une variété que l'esprit humain est

maintenant trop borné et trop distrait pour le concevoir.

Je n'exclus donc aucun genre de connaissances dans les sciences ou dans les arts qui pourront flatter la vue, l'ouïe et l'intelligence, en supposant ces trois sources de bonheur et de jouissances à leur plus haut point de perfection ; à plus forte raison y dois-je admettre tout ce qui tient à la sensibilité morale, sans la priver du plaisir de revoir sous les mêmes traits les personnes qui en auront été l'objet.

Je crois encore à la réexistence de ces traits, mais sous les délinéamens les plus doux et les plus aimables, tels que la nature en avait donné l'esquisse dans la plus belle saison de la vie, en supposant ces délinéamens non encore altérés, ni par l'âge, ni par les passions, ni par les accidens. Il n'y a pas dans la nature humaine, dont la forme est le plus beau modèle que l'imagination puisse concevoir, une seule figure qui, restituée à ces conditions, ne puisse être une figure charmante, et c'est d'après cette idée que je me forme celle de la résurrection, et sans laquelle je n'entends pas comment il nous serait possible de continuer de nous aimer

s'il nous était impossible de nous reconnaître et si nous n'étions pas individuellement la même personne. Est-il un être sensible qui, dans le sein même de la plus vive affliction, ne reçoive avec délices l'espoir et même la certitude de revoir les mêmes personnes qu'il a tendrement chéries dans cette vie passagère ? et comment cet espoir pourrait-il se réaliser, si les organes de la vue et de l'ouïe étaient entièrement supprimés ? Si Dieu, la première source de mon entendement, me permet, me donne cette même pensée, qui n'a rien que de légitime et de raisonnable, pourquoi me tenterait-il en quelque sorte par l'attrait d'une récompense que sa bonté refuserait à mes vœux ? Non, ce pressentiment n'est point une erreur; et la religion, même dès le temps des patriarches, loin de l'interdire, l'autorise et le sanctifie.

Cette opinion a de si profondes racines dans mon ame, elle est tellement enlacée avec toutes les fibres de mon cœur, que je ne sais si je ne préférerais pas la certitude d'un anéantissement total à celle d'une existence que devrait tourmenter une séparation éternelle.... Être puissant et bon ! en me donnant la vie, vous me donnâtes la

faculté d'aimer, la raison pour me conduire, la sympathie pour m'attacher; vous comblâtes de vertus et de graces l'être sensible que je devais rencontrer et chérir; vous lui donnâtes la moitié de mon ame pour ne faire avec la mienne qu'une seule volonté: un bonheur isolé nous paraissait impossible, et l'adversité même perdait toutes ses rigueurs dans le sein consolateur qui savait les adoucir. Mille et mille fois nous répétâmes: La mort n'a point d'empire sur les liens qui nous unissent; et puisque des nœuds plus fragiles sont soumis à son pouvoir, qu'elle vienne du moins les rompre au même moment et le même jour! Mais si l'arbitre de nos destinées n'exauce point nos vœux; s'il faut que l'un des deux soit soumis à la cruelle épreuve des regrets et des larmes, bientôt nous nous réunirons, nous nous reverrons dans le sein même de celui qui nous donna l'existence, dans le séjour du vrai bonheur, qui fut l'objet constant de nos desirs..... *Nous nous réunirons, nous nous reverrons!* Ah! si ces mots étaient vides de sens pour la douleur et l'espérance qui les recueillent, je ne verrais plus que l'horreur du néant, et la brute me paraîtrait l'être par excellence.

Ce que j'ai dit du classement de bonheur relativement à la différence des conditions, des lumières, des caractères et des goûts, doit s'entendre aussi de la différence entre les différens genres de mérite, sous les rapports de la vertu plus ou moins éprouvée et plus ou moins parfaite. Ce qui paraît devoir plus difficilement se concilier avec cette opinion, c'est l'empire, le mouvement et l'effet des passions dans le cœur humain ; mais il me semble que les moralistes qui ont le plus sagement raisonné sur cet objet nous donnent des principes suffisans pour qu'on en puisse conclure que si, dans ce monde, les passions ne conduisent pas toujours au bonheur ceux qui le cherchent, elles sont néanmoins les moyens les plus actifs que leur donne la nature pour se procurer celui dont ils se forment l'idée, et que le mauvais usage qu'on en fait est la seule cause du mécompte dont ils se plaignent si constamment.

Les pasions ne sont effectivement que des instrumens de plaisir, que nous prenons sans cesse pour le bonheur. L'être qui serait sans desirs serait aussi sans passions, et dès-là même ne pourrait pas avoir seulement l'idée du bonheur. Examinez ces passions les unes

après les autres, vous verrez qu'elles ont toutes pour objet la jouissance d'un bien-être qui nous manque : c'est le desir vague de celui que nous ne pouvons atteindre dans notre constitution actuelle, et qui nous est destiné dans un état futur. Tout ce qui peut satisfaire nos sens ou notre amour propre, la fortune, la gloire, les succès, la puissance, la considération, les douceurs de l'amitié, les délices de l'amour, les faveurs de l'opinion .... voilà les objets qui occupent les hommes et qui mettent toutes leurs passions en mouvement, sur-tout dans la classe la plus distinguée. Mais comme ces objets n'ont de réalité qu'à raison des relations avec notre état momentané et des rapports que nous avons avec la société qui nous environne, et que ces relations disparaissent pour faire place, dans l'état futur, à des relations bien supérieures, il ne restera de ces passions que le résultat, c'est-à-dire ce desir insatiable de félicité, qui, toujours renaissant, sera toujours satisfait.

Conséquemment aux idées éparses dans cet aperçu, tâchons de fixer notre imagination, non seulement sur le genre de bonheur que la suprême Bonté nous destine, mais

encore sur le lieu où il nous sera permis d'en jouir; car enfin ce qui doit nous survivre est un être réel, et cet être sortant de cette demeure temporelle, doit trouver sa place dans un autre lieu quelconque. Sans doute il existe, ce lieu, dès l'instant même de la création : de ce moment il tient son rang dans l'univers, et si l'immensité de l'espace le dérobe encore à nos faibles yeux, nous n'en devons pas être moins convaincus de la réalité de son existence. Elle est établie sur la toute-puissance et la bonté de la Divinité même : quelle certitude équivaut à celle-là ?

Mais quel est ce séjour ? où est-il ? dans quelle partie de cet immense univers la bonté suprême a-t-elle établi cette céleste cité que tant de vœux réclament, et qu'elle enrichit des continuelles faveurs de sa munificence ? Nous l'avons déjà dit, tous les sages en ont eu l'idée, tous les moralistes épurés en ont fait l'une des bases essentielles de leur doctrine, toutes les religions l'ont imaginée. Que de fables l'esprit humain n'a-t-il pas consacrées à ce sujet, toutes fondées sur les goûts, les passions, les mœurs, les habitudes et même jusqu'au climat des peuples qui les

ont reçues, et que souvent la politique a sanctionnées. (11)

Notre imagination a besoin de se fixer pour croire, et l'on n'est heureux que lorsqu'on croit. Les idées purement abstraites dont certains écrivains ont peuplé les régions d'un avenir métaphysique, donnent à l'esprit une sorte d'effroi qui le tourmente et le laisse dans la situation d'un voyageur isolé au centre d'un désert immense. Des êtres fantastiques sont un guide trop incertain pour l'espoir qui nous anime, et c'est dans l'étude de la nature et de nous-mêmes que nous devons le trouver. Bonnet eut grande raison d'établir les principes de sa *Psychologie* sur l'observation des phénomènes de la nature organisée, et il remarque très-judicieusement que cette marche, qui paraissait favoriser le matérialisme, est cependant celle qui lui a fourni les preuves les plus convaincantes de l'immortalité de l'ame.

C'en en suivant cette marche que j'ai voulu fixer mon opinion sur le séjour que l'éternelle Sagesse destine à notre avenir. L'homme, composé comme il est, ne peut habiter que quelques momens cette planète sub-

lunaire où rien ne saurait compléter l'idée qu'il se forme d'un bonheur parfait. Il y passe le temps que la loi de la nature a fixé pour sa transformation; il y est, pour ainsi dire, dans un état de chrysalide jusqu'à l'instant où, délivré de sa périssable dépouille, toutes ses facultés doivent jouir de leur entier développement. Mais dans cet état même, ses regards, d'accord avec son cœur, se portent vers ces mondes étincelans dont la distance adoucit la lumière, et dont l'éloignement lui dérobe encore le plus grand nombre. Son œil inquiet semble chercher dans le ciel la route de ce séjour de délices et de gloire que ses vœux sollicitent : et pourquoi la connaissance en serait-elle interdite à ses constantes méditations ? Dans une recherche si intéressante pour sa véritable félicité, l'homme, presque toujours égaré par des illusions étrangères, a-t-il pu méconnaître la route si simple et si facile que lui indiquait la contemplation de la nature et l'étude de soi-même ? n'est-ce pas elle qui, dans le silence d'une belle nuit, tandis que nous admirons l'inexprimable magnificence de la voûte céleste, semble nous dire : Ces millions de soleils que la main toute-puissante

du Créateur multiplia comme la poussière, tracent en lettres d'or sa gloire et sa présence : ils t'apprennent que c'est ici qu'est sa demeure, que c'est là qu'il en prépare une à la vertu (*a*). Quelle est l'ame sensible qui, dans le ravissement d'un si beau spectacle, ou s'abandonnant à la douce rêverie qu'il inspire, n'a pas éprouvé ce calme délicieux que donne toujours l'espoir d'une félicité sans mélange et sans bornes! Le pressentiment qui part du cœur est moins sujet à l'illusion et au mécompte que la plupart des aperçus de l'esprit; et quand ce pressentiment est presque unanime, il est rare qu'il ne soit pas un indice certain de la réalité.

Les plus fortes probabilités se réunissent donc pour nous porter à croire que l'asile de notre futur bonheur se trouve dans l'un de ces mondes qui peuplent la voûte azurée, que la Sagesse éternelle a multipliés autour de son trône, et dont elle a mis tous les élé-

(*a*) « Les plus grands hommes ont cherché vers le ciel leur dernier asile : Cicéron se flattait après sa mort d'habiter les étoiles, et César d'y veiller aux destins de Rome. » (*Études de la Nature*, tome II.)

mens en harmonie avec les intelligences qui devaient les habiter. Les merveilles dont les imaginations les plus fécondes pourraient les enrichir ne sont qu'un jeu pour la Toute-Puissance, et quelque effort que nous fassions pour les concevoir, il n'ôte rien à la facilité qu'elle a de les surpasser encore.

L'étude la plus superficielle de l'astronomie nous donne à peu près le nombre des étoiles fixes que nous pouvons apercevoir, et ce n'est certainement pas la millième partie de celles qui existent : une analogie bien fondée nous porte à croire que chacune de ces étoiles est un soleil qui, comme le nôtre, se trouve au centre d'un système particulier; que plusieurs planètes composées d'élémens analogues à la nature des êtres qui doivent les habiter, circulent autour de ces astres lumineux, et que ceux-ci obéissent de même au pouvoir du centre commun, qui est celui de l'univers.

Il serait absurde de penser que Dieu, dans sa profonde sagesse, eût prodigué, sans but et sans dessein, une si féconde magnificence. La jouissance de sa propre gloire peut sans doute suffire à lui-même; mais eût-il donné l'existence à des êtres capables d'en

admirer quelques faibles rayons, s'il eût voulu les rendre tout à fait étrangers aux bienfaits de sa toute-puissance? et ne serait-ce pas un trop puéril orgueil que celui qui nous porterait à croire que tous ces astres dont la main du Créateur a brillanté l'espace, ne furent disposés dans un si bel ordre que pour récréer notre vue ou amuser notre vaine curiosité? Non; si l'étude réfléchie de la nature du globe que nous habitons nous apprend que toutes les parties qui le composent y sont liées par une chaîne imperceptible, que tous les êtres y sont en rapport les uns avec les autres, et tous les élémens en rapport avec nos sens actuels, nous ne devons pas douter que notre ame, avec des sens plus parfaits, ne soit transportée dans une de ces planètes où tous les élémens se trouveront en harmonie avec la nature de son être et le développement de toutes ses facultés.

Au centre de l'univers est donc établi le temple resplendissant du Dieu des mondes : tous, quoique à des distances inégales, reçoivent l'influence de son pouvoir et l'émanation de sa présence. Plus nombreux encore que les étoiles dont le firmament est par-

semé, ils environnent de toutes parts l'éternelle Puissance qui les soutient, et sont comme les degrés qui conduisent jusqu'à son trône. Chacun de ces mondes est formé d'élémens dont la perfection surpasse toutes nos idées, et les beautés que la nature offre à notre admiration dans celui-ci ne sont que de faibles empreintes de celles qu'une divine fécondité leur a prodiguées. Destinés dans l'ordre général à devenir le séjour des êtres fortunés qui les habitent, ils offrent à leur intelligence, à leurs desirs, à leur curiosité même, des jouissances continuelles, qui sont autant de bienfaits, et les merveilles de la création s'y développent à leurs yeux comme dans un livre sublime dont nous n'avions pas même pu lire le frontispice. (12)

Des intelligences plus pures que nous habitent ces mondes plus parfaits, resplendissans d'une lumière que nos regards ne pourraient soutenir. Des êtres qui connurent le souverain bonheur dès le premier moment de leur existence, font retentir ces superbes parvis des louanges de l'Éternel, et célèbrent sa grandeur par les ravissans accords d'une angélique harmonie. Interprètes de ses lois et de ses augustes mystères, ils en dévoilent

la profondeur à ces ames élevées qui ne pouvaient jusqu'alors que desirer de les connaître et les adorer sans les comprendre. Dépositaires sacrés des magnifiques archives de l'univers, ils y déroulent, pour ainsi dire, le vaste plan de tous ces mondes que la même volonté gouverne, et dont l'ordonnance si belle, si riche, si majestueuse, n'offre au desir de les admirer que des jouissances toujours sans bornes et toujours renouvelées : tout est bonheur, parce que tout est développement de beautés.

Je vois un nombre d'esprits supérieurs s'élever à ces hauteurs célestes, et, transportés sur les ailes des chérubins, parcourir ces régions éthérées où la nature n'a plus de secrets, la science plus d'incertitudes, où le doute ne marche plus à côté de la vérité, où tout enfin est clair, majestueux et sublime. Mais ces connaissances, dignes de satisfaire et de combler les vœux de quelques ames distinguées, ne sauraient avoir le même attrait pour le plus grand nombre. Il entrerait donc dans le plan d'une providence bienfaisante pour tous de destiner à des êtres, soumis par ses ordres à des épreuves momentanées, un séjour plus proportionné à la mesure de

leur intelligence, plus conforme à leurs goûts, à leurs sentimens, à leurs desirs, en un mot, à l'idée que la saine raison leur donne du véritable bonheur. C'est dans une de ces planètes secondaires, où la nature étale d'éternelles beautés dont nous n'avons ici qu'une image effacée, que la main du Tout-Puissant ouvre les portes brillantes de l'avenir. C'est là que je vois l'ame ennoblie de sa nouvelle existence, comblée des largesses d'un Dieu qu'elle adore, trouver dans sa présence la source inépuisable de sa félicité: c'est là que, rendue aux goûts de l'innocence et de la vertu, elle n'y recueille plus que des plaisirs purs et d'ineffables délices; que le souvenir du bien qu'elle a fait double encore sa récompense, et que, ne pouvant plus mesurer le bonheur sur la durée, elle ne fait plus que le sentir sans en calculer le terme : c'est là que s'accroissent et se multiplient les émotions d'un cœur tendre et sensible, que se prolongent, sans fatigue et sans monotonie, les entretiens dont une mutuelle confiance fait le charme, et que des fleurs, qui ne doivent plus se flétrir, forment les liens d'une amitié constante dont une vertueuse sympathie forma les premiers nœuds:

c'est là que, retrouvant tous les objets de sa tendresse sur la terre, elle se livre aux chastes étreintes d'un amour dont la sincérité n'a plus de voiles, et dont l'intensité n'a plus de bornes (13); qu'elle ne se rappelle les vives sensations que lui donnèrent les beaux arts dans toute leur perfection, que pour en comparer la faiblesse et l'insuffisance avec l'enthousiasme qu'elle éprouve, et que la réunion qu'elle pourrait concevoir des esprits les plus aimables, des talens les plus modestes, du mérite le plus intéressant, de tous les êtres formés par le génie ou par les graces, n'est plus pour elle qu'un songe fugitif auprès de la realité qui l'environne et des jouissances dont la main du temps ne peut plus altérer la stabilité : c'est là enfin que le sentiment de son bonheur pourra s'accroître encore en voyant les hommages que rendent à sa mémoire ceux de ses semblables dont elle mérita les regrets et l'estime, et que ses actions, ses lumières ou ses bienfaits, portèrent sans cesse vers l'amour de tout ce qui est bon, utile et honorable. (14)

Toutes les expressions sont insuffisantes pour rendre les idées, les sentimens et les

images qui naissent de la méditation d'un sujet sur lequel nous sommes si peu exercés. La langue la plus riche et la plus harmonieuse n'a plus de termes pour saisir et fixer ce que peut à peine atteindre la pensée : il faudrait l'esprit et l'intelligence d'un ange pour en esquisser le tableau. Comment, avec de trop faibles couleurs, essayer de peindre celui que je me représente et sur lequel je me plais à revenir encore ? Je voudrais qu'un crayon simple et pur en traçât le dessin, que tous les objets n'en fussent éclairés que d'une lumière douce et tranquille, et que, dénué de toute composition poétique, ce tableau fût l'ouvrage de la candeur et de la raison, plutôt que celui de la hardiesse et du génie que l'enthousiasme peut égarer. La vérité triomphe de tout. Nos illusions mêmes ne nous plaisent que lorsque les efforts réunis des arts parviennent à produire en nous des sentimens de tous les genres par l'imitation exacte de ce que la belle nature a de plus parfait. Voyez la poésie, la musique et la peinture, se réunir dans le temple du Goût pour vous y donner l'idée du calme délicieux qu'éprouvent dans le séjour céleste les ombres immortelles. Un

site frais et romantique est le lieu que le décorateur choisit pour ajouter au prestige de la scène : la teinte vaporeuse d'un beau ciel se réfléchit sur des collines aériennes, comme se peignent sur des nuages légers les premiers rayons de l'aurore. Une musique douce et tendre comme les sentimens qu'elle exprime, maîtrise l'ame par l'impression du plaisir et la porte à cet abandon, à ce repos du demi-sommeil qui lui paraît avoir plus d'attraits que la gloire, et réunir aux charmes de la rêverie tous ceux de la suprême félicité. Des êtres d'une figure et d'une forme célestes animent cette région magique ; leurs mouvemens, leurs attitudes, leur gaieté même, offrent l'expression d'un cœur qui n'a plus de desirs, parce qu'il éprouve toutes les jouissances.... Le génie qui conçoit cet ensemble et le talent qui sait l'exécuter peuvent compter sur des succès, parce que, sous le rapport de l'art, tout y est à sa place ; que la vraisemblance y est appuyée sur les beautés que la nature développe à nos yeux, et que, sous le rapport de la raison, il saisit l'ame par le côté de son plus vif intérêt en lui offrant l'image, quoique très-imparfaite, du bonheur qu'elle espère dans l'avenir.

Puisque, dans un point si resserré, la fiction peut donner des émotions si vives, quel ravissement devrait produire la réalité, s'il était possible d'en apercevoir toute la splendeur et la magnificence !

Calculons donc toutes les jouissances de l'esprit, toutes les délices du sentiment, tous les ravissemens d'admiration et d'amour envers celui dont il nous sera permis de contempler la gloire et d'adorer la bienfaisance, et soyons sûrs que quelques idées que nous puissions nous en former, elles ne sont que comme un épais brouillard en comparaison de la splendeur d'un beau jour (*a*). Si notre esprit, dont les connaissances ont de si étroites limites, éprouve néanmoins une satisfaction si vive lorsqu'il croit atteindre

---

(*a*) C'est la comparaison qu'emploie Virgile en représentant la déesse Vénus qui dessille les yeux d'Énée et lui fait apercevoir les choses comme elles sont en elles-mêmes.

Aspice, namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam. . . . . .

VIRG., Æneid. L. II.

l'objet de ses laborieuses recherches ; si notre ame, toute asservie qu'elle est par les sens imparfaits auxquels elle ést unie, éprouve cependant ce charme de la faiblesse qui s'humilie devant ce qu'elle adore, et savoure l'extase de l'étonnement lorsqu'elle considère ou l'ordre imposant et majestueux de l'univers, ou l'organisation non moins surprenante peut-être du moindre des insectes ; si notre cœur, dont toutes les fibres sensibles sont bien plus souvent agitées par les peines morales que par les émotions du plaisir, trouve pourtant dans les succès de l'ambition, dans la délicatesse de l'amour, dans la tendresse de l'amitié, dans la pratique même des vertus, des jouissances si douces, que nous n'hésitons pas à leur donner le nom de félicité suprême, quelle doit donc être celle de cet esprit lorsqu'inondé d'une clarté céleste, il verra la vérité dans sa source, et la science incertaine disparaître comme une illusion ; de cette ame qui, libre de ses entraves et prenant un essor angélique, pourra connaître enfin le secret des merveilles qu'elle ne pouvait comprendre, parcourir, avec la rapidité de la pensée, les mondes sans nombre, trésor immense des

merveilles qu'elle ignore, et trouver Dieu par-tout dans la magnificence de ses ouvrages ; de ce cœur enfin qui, désormais et pour toujours exempt de toute peine et de toute inquiétude, n'aura pas un desir qui ne soit satisfait, pas un mouvement qui ne soit une jouissance, pas une jouissance qui ne soit la plus pure volupté, et qui, sous les yeux de Dieu même, la partageant avec les êtres qui lui furent toujours chers, ne trouvera plus, pour lui rendre graces de tant de bienfaits, que le sentiment plus voluptueux encore de la reconnaissance!

Telles sont les notions que peut se former de notre future destinée l'intelligence humaine livrée à elle-même, et moins fermement appuyées, sans doute, sur l'espoir qu'elle caresse et qui pourrait la séduire, que sur la divine Toute-Puissance qui ne saurait le tromper. Mais si l'on pouvait supposer que, dans les contrées que nous habitons, un philosophe solitaire eût passé une partie de sa vie à des méditations sur le sort de son ame dans l'avenir, sans autres guides que sa raison, l'étude de la nature et les écrits de Pythagore ou de Platon, et que tout à coup l'Évangile et l'exposition de la

doctrine chrétienne de Bossuet lui fussent tombés sous la main, avec quel enthousiasme son cœur vertueux et reconnaissant eût reçu cette lumière céleste qui détruit tous les doutes, et qui, exaltant toutes les idées d'un bonheur futur, dont le pressentiment est le gage, les perfectionne, les épure et met le sceau de l'éternelle vérité à tous les aperçus qu'il ne pouvait entrevoir que dans le jour nébuleux d'un système philosophique!

CHAPITRE IV.

De la Religion comparée à la Philosophie, relativement à la destinée de l'homme.

L'un des plus célèbres philosophes modernes a dit : « Par les principes, la philosophie ne peut faire aucun bien que la « religion ne le fasse encore mieux, et la « religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire (*a*). » On a recueilli cette phrase avec empressement, parce que, sous la plume d'un écrivain qui passait pour très-peu religieux, elle a paru un aveu que la conviction la plus intime laissait échapper en faveur du christianisme. Mais ce n'est là qu'une demi-vérité. Il est du bien, sans doute, que la philosophie peut faire, et la religion peut faire ce bien comme elle et mieux encore; mais la religion seule peut faire à l'homme le bien que la philosophie

(*a*) J.-J. Rousseau.

n'a jamais fait, et qu'elle ne pourra jamais faire. Voilà la vérité toute entière; et cette vérité porte sa vive lumière jusque sur l'avenir toujours couvert de voiles pour la philosophie.

Le bien, dans le sens qu'il doit avoir ici, ne peut être autre chose que le résultat d'une excellente morale; c'est-à-dire, d'une règle de conduite qui détermine positivement les actions et les sentimens des hommes, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à leurs semblables ou à eux-mêmes. Il est impossible que cette règle soit parfaite, sans une connaissance positive des attributs de la divinité et de l'immortalité de l'ame. Cette réflexion suffirait pour prouver que la philosophie seule n'a jamais pu donner qu'une morale très-imparfaite, parce que la notion nécessaire de ces deux points importans était entièrement abandonnée à la liberté et au vague des opinions. On peut bien s'en rapporter, à cet égard, à Cicéron, qui connaissait bien les variations des systêmes philosophiques qui avaient précédé son siècle, et dont il ne dissimulait pas l'insuffisance. S'il est vrai, comme il l'a dit lui-même, qu'*il n'est rien de si absurde qui n'ait été*

dit par quelqu'un d'entre les philosophes, c'est sur-tout en matière d'opinions religieuses qu'on peut apprécier la justesse de cette remarque. Et trouverait-on quelque chose de plus propre à humilier la raison humaine que les idées immorales et révoltantes que le paganisme donnait de la divinité ? Un coup d'œil rapide sur toutes les extravagances de l'idolatrie, et sur les vices qu'elle fit naître, suffit pour montrer dans quel état était la religion populaire, et combien cette raison égarée avait besoin du secours céleste qui devait la tirer de la fange philosophique où elle croupissait depuis si long-temps. Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, a dit Bossuet ; mais c'était bien pis encore, puisque tout ce qui usurpait les droits et les hommages dus à la Divinité, était ce qu'il y a peut-être de plus odieux et de plus méprisable. La théologie du paganisme présentait ignominieusement les dieux comme coupables d'adultère, d'inceste et des crimes les plus opposés à la nature, et loin d'exciter à la vertu, ils ne semblaient propres, par leurs défauts et leurs actions fictives, qu'à favoriser le vice et encourager l'impunité. « Mercure était un voleur, Vénus

une courtisane et Bacchus un ivrogne; Jupiter détrôna son père, Saturne tua ses propres fils, et se plaisait à voir sacrifier de jeunes enfans. Les Grecs, ainsi que les Romains, élevèrent des temples à l'injure, à l'Impudence et à la Licence (*a*). Platon condamna la théologie païenne et les généalogies qu'Homère et Hésiode nous ont données des dieux, comme fausses et impolitiques, et soutient que, quand même elles auraient été vraies, on n'aurait pas dû les publier, parce qu'elles ne pouvaient que corrompre les mœurs de la jeunesse et exciter à la vengeance, au meurtre, au rapt, à l'ivrognerie, au vol et à la révolte contre les parens (*b*). Ce philosophe condamne Homère d'avoir représenté les dieux constamment engagés dans des querelles ou des guerres, et il observe que les fables poétiques devraient servir aux sages buts du gouvernement et de la morale. Cicéron félicite Platon de ce que ce philosophe a banni Homère et les autres poètes de sa République imaginaire, parce

(*a*) Cicero, *De Legibus*, II, 11 et 17.

(*b*) Cic., *De Repub.*, lib. II et III.

que leurs absurdités sont funestes par le style agréable dans lequel elles sont écrites (*a*). »

L'examen que fait cet orateur célèbre du systême philosophique qui avait remplacé la théogonie des poètes, n'en fait pas moins connaître les défauts, mais sans en imaginer le remède. Le second et le troisième livre de l'un de ses ouvrages philosophiques (*b*), nous présentent les opinions et les raisonnemens des épicuriens et des stoïciens, concernant le premier bien, et le second, ainsi que le quatrième, en donnent la réfutation. Le cinquième présente les opinions des péripatéticiens et de Cicéron lui-même, et il est presque aussi défectueux que les deux autres, car il ne dit rien sur Dieu et sur l'état futur, ces deux moyens si grands pour exciter à la pratique de la vertu. Ce philosophe ignorait tellement le fondement de la morale, qu'il croyait que la vertu se proposait pour but la gloire, et n'avait pas d'autre récompense. Sénèque n'a pas été beaucoup plus loin que lui sous ce rapport, et n'imaginait pas que ce but, fait pour encourager

(*a*) Cic., *De nat. Deor.*, lib. I, *et Tuscul.*, Q. 2.
(*b*) Ibid., *De Finibus.*

une certaine classe d'hommes instruits, n'était pas même aperçu par la classe vulgaire la plus nombreuse, et dont les vertus et la morale sont bien plus importantes pour le bon ordre de la société que celles des philosophes. Leur doctrine est sans attrait, et leurs principes sans appui, parce qu'ils n'ont pas su leur donner pour base la certitude d'une récompense céleste indépendante de la fragilité de l'opinion et des humaines vicissitudes. Qu'on examine la morale de toutes les sectes philosophiques depuis Socrate et Platon juqu'à Marc-Aurèle, on y trouvera ce même défaut.

La supériorité de la religion sur la philosophie, fondée sur des résultats incontestables et sur la connaissance de l'homme moral, a le double avantage d'une évidence, pour ainsi dire, matérielle, telle que celle de la supériorité du jour sur l'incertaine obscurité de la nuit, et du témoignage intime de quiconque a réfléchi quelquefois sur la connaissance de soi-même. Toutes les observations des moralistes, des législateurs et même des poètes de tous les temps, se réunissent sur ce point. La nature donne à l'homme la lumière de la raison, mais in-

suffisante pour le garantir de l'égarement et de l'erreur ; beaucoup de passions, et peu de moyens pour les vaincre ; un vif desir du bonheur, et nul guide assuré pour l'atteindre. Ausssi les philosophes qui ont voulu étudier son caractère moral, en faisant également abstractiou et de la cause qui avait pu le dépraver et de celle qui pouvait le rétablir, n'ont-ils trouvé qu'un mélange inexplicable de bizarres contradictions. Lorsque, dans le sein de l'hiver, tous les arbres d'une vaste forêt, ou du jardin le mieux cultivé, me semblent privés de la vie, je n'en admire pas moins le beau travail de la nature qui les a produits, et si je les voyais pour la première fois, je n'en concevrais ni l'usage ni l'utilité pour mes plaisirs ou mes besoins ; mais lorsque la végétation du printemps, l'influence du soleil et la douce chaleur de l'atmosphère, ont revêtu ces beaux arbres de feuilles, de fleurs et de fruits, je respire la fraîcheur sous leurs ombrages, mes jouissances se multiplient et mes idées exaltées s'élèvent avec reconnaissance vers l'auteur de tant de bienfaits. Tel je me représente l'effet de l'influence divine sur les pensées et les sentimens

des hommes primitivement destinés à ne chérir que les fruits de l'innocence et de la vertu.

Il faut convenir cependant qu'une vérité de cette importance doit être plutôt raisonnée que pressentie, et ce n'est que par le développement de faits et de principes fortement liés entre eux qu'on peut la mettre dans tout son jour. Nous n'avons pas besoin de rappeler ici les preuves que des écrivains illustres ont réunies pour établir la vérité de la religion chrétienne : le dernier siècle a vu paraître en sa faveur des ouvrages non moins célèbres que les efforts de ses adversaires, et le commencement de celui-ci sera distingué par les brillantes productions qu'un écrivain du premier ordre consacre à ses beautés ainsi qu'à son triomphe (a). Tant de gloire n'est pas réservée à cet écrit. Nous cherchons le vrai dans la simplicité de notre cœur, et nous serons en droit de conclure que le christianisme fait pour l'homme beaucoup plus que la philosophie la plus épurée ne saurait faire, si nous trou-

(a) *Le Génie du Christianisme*, par M. DE CHATEAUBRIAND.

vons que cette religion élève et perfectionne sa raison en la garantissant de tous les prestiges de l'erreur ; qu'elle améliore son état dans l'ordre social auquel il est destiné ; qu'en lui donnant une règle positive de morale, elle lui donne encore la force nécessaire pour lutter contre ses propres penchants ; et qu'elle prépare ainsi, par le charme de l'espérance et les douceurs de la vertu, l'inaltérable bonheur qui doit la couronner dans l'avenir.

Les partisans de cette philosophie si froide et si sèche, dont le dix-huitième siècle prétend s'enorgueillir, ont employé tous les moyens que pouvaient leur fournir l'élégance du style et la séduction du raisonnement pour établir que la religion naturelle était la seule que la raison pût adopter ; que les principes de la morale universelle suffisaient pour rendre l'homme heureux et sage, et que tout ce qu'on voudrait y ajouter, sous le prétexte d'une perfection idéale, n'était qu'erreur et superstition. Aussi, dans la confusion d'un effroyable désordre bien plus étroitement lié qu'on ne le croit à des élémens aussi perfides qu'ils paraissent innocens, avons-nous vu, dans les dernières

années de ce même siècle, les théophilantropes suspendre aux piliers de nos temples déserts ces préceptes d'un nouvel Évangile, et placer sur les gradins des autels dépouillés les bustes de Voltaire et de Rousseau, bien étonnés de se trouver en regard sous les mêmes voûtes, et quoique ennemis l'un de l'autre, recevant les hommages impies que leur adressait un peuple avili, comme aux plus ardens ministres de deux idoles défigurées et couvertes de sang et de boue, *la Raison* et *la Liberté*. Bientôt abandonnés de leurs ignares prosélytes, honteux peut-être du peu de succès de leurs efforts, et voulant couvrir de quelques ornemens leur impuissante et fastidieuse théorie, ces disciples d'un législateur difforme ont eu recours à la fiction, et peut-être rien ne montrera mieux la nécessité d'une religion dont ils contestent la supériorité, que de prouver, d'après eux-mêmes, l'insuffisance de cette religion naturelle qu'ils préconisent. L'un d'eux a donc imaginé la découverte faite par un Anglais (*a*) d'une île voisine des

(*a*) *Voyage à la nouv. Philadelphie en* 1791, attribué à John Anderson, traduit en 1803.

Açores, et dans laquelle celui-ci trouve une colonie dont le système social et religieux n'est établi que sur les principes du théisme ou de la religion naturelle. Cette colonie, comme on le croit bien, est la mieux ordonnée et la plus heureuse qu'on puisse imaginer. L'auteur, très-heureux aussi d'une semblable découverte, cherche à s'instruire des détails d'une organisation si parfaite; il ne saurait mieux s'adresser qu'à un vénérable vieillard, l'un des anciens habitans de cette colonie, qui l'instruit de tout; et voici quelle est très-fidellement exprimée la substance de son discours.

« C'est par la religion, c'est-à-dire par un système complet de dogmes, de préceptes, de rites, qui nous instruisent de la nature et des attributs du Grand Être, de nos rapports avec lui, des devoirs qu'il nous impose, du culte que nous devons lui rendre, que l'homme se discipline à la vie sainte et vertueuse qui lui donne la paix de l'ame, et le rend digne de l'approbation, de l'amour et des récompenses de son auteur.

« Pour atteindre un but aussi intéressant, les *philosophes* qui posèrent les bases de notre société portèrent leurs vues sur toutes

les religions anciennes et modernes des peuples civilisés, et dans leur examen, ils remontèrent jusqu'à cette religion aussi ancienne que le monde, exercée par les premiers hommes, proclamée chez tous les peuples de la terre par l'organe de *la raison*, dont les principes communs à toutes les religions particulières sont néanmoins exempts de ce mélange de superstitions, de dogmes faux ou douteux qui les ont altérés dans les cultes nouveaux et dégénérés; de laquelle enfin les sages de toutes les nations nous ont conservé le précieux dépôt au milieu de ce déluge d'erreurs qui ont inondé le séjour de l'homme.

« Cette doctrine est le théisme; ou la croyance d'une suprême intelligence, souverainement sage, bonne et puissante, laquelle ayant créé l'univers, le conserve, le gouverne par sa providence; dont la volonté, parmi l'innombrable multitude de substances qu'elle a tirées du néant, a produit un certain nombre de natures spirituelles et immortelles qu'elle a rendu capables de s'élever, par la connaissance et par l'amour, jusqu'au principe de leur existence; créatures destinées à s'unir un jour à ce

principe souverain par une éternelle contemplation, fruit du bon usage de leur liberté, source d'une félicité sans terme et sans mesure....

« C'est sur cette base que nos législateurs ont élevé l'édifice de notre culte public et national. Dès-lors les dogmes, les rites et la morale n'ont plus formé parmi nous qu'un seul système lié et conséquent dans toutes ses parties; auguste et sublime comme les idées que la raison éclairée nous donne de l'essence et des attributs du Grand Être; analogue, par ses notions douces et consolatrices, aux besoins et à l'indigence de l'homme; avantageux, par la grandeur des espérances qu'il nous offre, au maintien et à l'encouragement de la vertu....

« Nos fondateurs, instruits par la réflexion et la connaissance de l'histoire, n'ont pu voir dans le théisme une idée purement rationnelle en observant que le culte d'un seul être souverain était répandu chez tous les anciens peuples; qu'il a précédé de plusieurs siècles la naissance du polythéisme; que, même sous le règne de l'idolatrie, il se trouve dans plus d'une contrée enveloppé sous le voile des mystères et des initiations:

ils ont reconnu que ce culte primitif est encore une religion positive et traditionnelle, dont les dogmes, transmis de siècle en siècle depuis l'origine du monde, sont épars chez toutes les nations de la terre et dans les écrits des philosophes les plus respectés....

« L'homme sortant des mains toute-puissantes du Créateur devait parvenir assez promptement à la connaissance des vérités de la religion naturelle; mais comme il était essentiel que ce même être, uni par de si grandes relations à la Divinité, fût instruit sans retard de ces vérités importantes, le ciel voulut, dès l'origine du monde, le favoriser par la lumière d'une *révélation immédiate* qui lui manifestât les premiers principes de la religion et de la morale universelles.

« L'existence de cette révélation primitive est généralement adoptée par toutes les religions du monde : on la découvre facilement au travers des allégories dont les sages ont enveloppé les vérités qu'ils transmettent à la multitude. Quel fut le mode de cette révélation? Sans oser dogmatiquement établir des faits que le langage mystérieux de l'ancienne philosophie et la profondeur des

siècles n'ont laissé parvenir jusqu'à nous qu'avec une certaine obscurité, nos legislateurs ont fidèlement suivi les indices que la tradition, jointe au raisonnement, leur présentait sur ce grand événement.

« Nous voyons avec évidence, ont-ils observé, qu'il existe une gradation réelle dans les perfections des diverses classes d'êtres qui composent la nature matérielle : l'homme, par l'admirable organisation de son corps, forme le terme supérieur de cette immense gradation; mais il a une ame sensible et intelligente, et par elle il tient à un ordre de substances absolument distinctes des êtres corporels. Or il est peu vraisemblable que notre espèce absorbe à elle seule toute l'étendue des facultés intellectuelles que Dieu a voulu départir aux esprits finis. L'imperfection de l'intelligence humaine, d'un côté, l'analogie, de l'autre, s'opposent à une assertion tellement hasardée, et ne nous permettent pas d'admettre un vide aussi immense dans cette partie des œuvres de la création.

« Il est donc vrai qu'il existe parmi les esprits créés *des intélligences supérieures à l'homme*. C'est dans cet ordre plus élevé

que le Tout-Puissant voulut choisir les instrumens de sa bienfaisance pour hâter, dans la raison de nos pères, le développement de la connaissance de l'auteur de leur être, de leur propre nature, de leurs devoirs et de leur destination. Les rapports de ces intelligences avec les premiers habitans de la terre, se trouvant une suite nécessaire de l'œuvre de la création, les instructions communiquées par les enfans du ciel, et qu'ils puisaient dans leur état de lumière et de bonheur, portèrent avec rapidité dans l'esprit de l'homme, déjà disposé à les recevoir, les idées les plus élevées de l'essence divine et des relations de tous les êtres spirituels avec le souverain principe de l'existence.

« Les dogmes de la révélation primitive, approuvés et fortifiés par les développemens de la raison, se répandirent chez les diverses branches de cette tige originelle, et formèrent la croyance universelle des nations. Ainsi le théisme, ou l'adoration d'un seul Dieu, a précédé sur la terre le règne du polythéisme et de l'idolatrie, productions de l'ignorance et du penchant général de la multitude à corporaliser les idées spirituelles.

Ce ne fut que par une gradation insensible que s'opéra cette dégénération de la religion primitive. Après un certain nombre de siècles, les lumières s'obscurcirent, les idées pures et sublimes des premiers âges sur la Divinité vinrent à s'affaiblir : les peuples, assimilant l'essence infinie aux princes et aux chefs qui les gouvernaient, crurent devoir chercher des médiateurs pour porter leurs vœux à l'Être suprême; ils invoquèrent des puissances inférieures, soit celles dont la tradition religieuse leur avait fait connaître l'existence, soit même des êtres absolument chimériques, ouvrages de la crainte et de l'espérance. Enfin, ces conceptions prévalurent entièrement dans l'esprit des hommes grossiers et sensuels, incapables de s'élever aux notions purement intellectuelles; le genre humain se trouva perverti, et l'erreur et le vice réunis dégradèrent l'ouvrage de la Divinité.

« Le souvenir de cette affligeante corruption nous rappelle en même-temps les moyens établis par la Sagesse divine pour arracher les mortels à cet état d'avilissement, et les remettre dans la voie de la vertu et de la vérité. Persuadés qu'en plaçant l'homme,

au moment de sa création, dans cet état de bonheur, d'innocence et de lumière, Dieu prévit en même-temps la dégradation où devait le laisser tomber son imperfection naturelle, du moment qu'il serait abandonné à ses propres forces, nous croyons que, dès l'origine des choses, il a voulu ordonner *un système de réparation* pour ramener cette créature à sa dignité et à sa pureté originelles. Ce système de réparation universelle se trouve divisé en plusieurs réparations particulières, dont les diverses époques sont calculées sur les divers degrés de corruption et de vices auxquels le genre humain se trouve livré..... Ces réparations particulières tiennent donc à un seul système général : elles dérivent toutes d'une seule révélation primitive à laquelle elles n'ont rien ajouté, et dont elles se bornent à rétablir les dogmes oubliés chez les nations que le Ciel veut favoriser de ses lumières.....

« Nos dogmes sont simples et en petit nombre. Au lieu de cette vaine et subtile métaphysique qui ne sert qu'à user inutilement les forces de l'intelligence et à émousser le sentiment, c'est une morale à la fois sublime et touchante dont nos sages fonda-

teurs nous présentent les leçons dans l'exposition de leur système religieux.

« Dieu, nous disent-ils, est le bien suprême, le centre naturel vers lequel tendent les intelligences créées, et dans lequel seul elles peuvent trouver leur félicité. L'essence divine est à la fois le principe et la récompense des vertus, la beauté souveraine, la source de toute beauté et de tout ordre moral, ainsi que de l'ordre et de la beauté du monde physique. L'ame éloignée de Dieu par le vice, ou privée de sa connaissance par l'erreur, est une terre ingrate qui ne rend que des productions inutiles ou dangereuses; mais lorsqu'épurée par le repentir, éclairée par *un rayon de lumière divine*, elle tourne ses regards vers le soleil des intelligences, dès ce moment elle donne, sous cet aspect bienfaisant, l'être à des fruits aussi nombreux que salutaires.

Les rites et les cérémonies du culte par lequel nous honorons la Divinité sont analogues à la simplicité et à la sublimité de notre doctrine religieuse. Solennel sans vaine pompe, nous le célébrons à la fois avec alégresse et recueillement. Nous ne portons point dans le lieu de l'adoration

l'ennui, la contrainte, la précipitation que l'on ne voit que trop souvent régner dans les assemblées religieuses de l'Europe, où la plupart de ceux qui s'y rendent semblent ne s'acquitter qu'à regret d'un triste et rigoureux devoir. Quant à nous, conduits par des idées plus élevées et plus riantes, nous regardons comme la plus délicieuse des occupations l'hommage que nous rendons à l'Être qui est la source de la joie et de la félicité.

« Des chants brillans, pleins d'onction et de majesté, des prières et des actions de graces prononcées au nom du peuple par des prêtres que la société a chargés de cette importante fonction; l'*offrande eucharistique du pain et du vin*, sacrifice aussi ancien que le monde, emblême respectable de notre reconnaissance pour la subsistance que nous tenons de la main du souverain Conservateur qui a invité tous les êtres animés au grand festin de la création; ces divers actes de piété, disons-nous, composent l'ensemble de notre liturgie. Nous y joignons une prédication à la fois simple, élevée et persuasive qui complète notre service divin, dans lequel on a cherché à réunir tout ce qui

peut inspirer l'amour de la vertu et porter l'ame vers le séjour de l'immortalité. »

A la suite de l'exposé de la doctrine religieuse vient le récit des cérémonies du culte dans un jour solennel, puis la description du temple et de son emplacement dans le plus beau lieu de la nature ; ce qui retombe absolument dans le genre poétique : enfin l'éloge de la constante vertu des ministres et de la sagesse imperturbable de toutes les classes de la nation, ce qui ne se trouve guère que dans les livres.

« D'après ce tableau fidèle, ajoute le vénérable vieillard, il est une vérité que l'on doit affirmer ; c'est que chez d'autres nations on peut trouver des édifices publics plus magnifiques, des maisons plus élégantes, une population plus nombreuse, une plus grande circulation de richesses, mais on ne verra nulle part des hommes aussi véritablement, aussi constamment heureux que le sont les habitans de cette contrée. La beauté touchante et la sublimité de notre culte religieux, la joie et l'élégance de notre vie champêtre, la douceur, la vivacité, l'égalité, qui règnent dans les sentimens qui unissent naturellement tous les membres de

la société, jettent sur le cours entier de notre existence une teinte délicieuse, qui est la vive image du bonheur des justes dans les régions supérieures. »

Ce dernier point, le plus important sans doute de tout système religieux, demandait bien une explication préliminaire. Aussi le vénérable vieillard avait-il ainsi commencé son discours :

« Les sages qui nous ont donné des lois, franchissant toutes les vues d'une politique terrestre et passagère, ont élevé leurs pensées jusqu'à l'immortelle destination de l'homme : ils l'ont découverte dans les rapports qui unissent les esprits finis avec l'intelligence suprême manifestée dans la nature même de ces esprits. L'ame, cette substance immatérielle, portion active et pensante de l'être mixte qui nous constitue, reçoit de la même main qui lui donna l'existence une tendance nécessaire et invariable vers le bien suprême ou l'essence divine. Au sein même des égaremens du vice, lorsque les nuages des passions lui voilent ce grand et sublime objet, l'homme cherche avec ardeur la félicité, et se porte, à son insu, vers l'être qui en est le principe et la source intarissable.

Ces desirs impétueux de bonheur ne sont point satisfaits dans l'état actuel des choses : c'est dans la vie future, dans les régions de l'immortalité, que les intelligences qui n'ont point ici-bas souillé la dignité originelle de leur nature, parviennent au but de leur existence, la jouissance et la contemplation d'un bien suprême. La vie terrestre, isolée et prise en elle-même, n'est donc rien dans l'ordre moral : elle n'a de prix et de véritable but que relativement à notre durée immortelle, l'état d'épreuve et d'apprentissage qui doit nous former à la vertu, et nous mener par elle à la perfection et à la félicité. Ainsi la fin de l'existence totale de l'homme est la jouissance éternelle du bien suprême. L'objet de cette vie partielle qui forme le système actuel et visible, est de nous préparer à cet état sublime par l'exercice de la vertu et la direction de nos pensées, de nos desirs et de nos actions, vers le souverain principe des êtres et les biens immortels qui seront un jour notre partage. » (a)

Dans cet exposé d'un système religieux

(a) *Opuscules d'un Solitaire*. Bordeaux, 1803.

que l'on prétend purement philosophique, il est impossible de ne pas remarquer que les idées principales et la base essentielle sont également empruntées de la religion chrétienne. Cet aveu est en même temps une justice et un hommage qui ne peut être forcé que par l'évidence même, et qui prouve mieux que tous les raisonnemens, que la philosophie seule ne peut donner que les premiers aperçus de l'ouvrage imposant que la religion achève. Quelques détails doivent suffire au développement de cette observation.

La destinée de l'homme dans un état futur, ainsi que nous l'avons dit, est le point le plus important de toute doctrine religieuse : aussi voyons-nous que c'est le but auquel le ministre de la raison veut conduire l'homme vertueux dont le bonheur dans ce monde n'a point rempli l'espérance. La certitude de cette heureuse destinée ne peut s'établir que sur l'immortalité de l'ame ; et cette immortalité n'est cependant qu'un doute aux yeux de la raison : celle-ci peut bien établir le dogme de l'existence d'un Dieu juste et bienfaisant qui punit ou récompense, après la vie, l'être intelligent et

moral qu'il a doué de conscience et de liberté; mais nous n'avons en aucune manière la proportion et la mesure du mérite ou du démérite avec la punition ou la récompense; et nous pouvons croire seulement que l'ame survivra assez pour être récompensée ou punie : mais, après un terme que la justice divine peut seule fixer, pour l'un ou pour l'autre, qui nous assure que la punition ou la récompense ne finiront pas?... L'impossibilité de résoudre cette question a ouvert le champ à toutes les rêveries philosophiques dont l'imagination a chamarré les opinions religieuses des anciens. Zoroastre et Pythagore, en défigurant peut-être des traditions sacrées qui remontaient à l'origine du monde, ont naturalisé dans l'Inde ce roman ridicule de la métempsycose, que quelques écrivains modernes voudraient bien nous faire relire encore avec intérêt, et qui n'en est pas moins resté le fond de la doctrine des Brahmines dans toute la partie de l'Asie que des lumières supérieures n'ont point encore éclairée (15). Les Grecs, avec un goût plus décidé pour la métaphysique, n'arrivaient pas plus heureusement au but, quoique par un autre chemin.

L'esprit qui nous anime n'était, selon eux, qu'une portion de l'ame universelle qui devait enfin retourner à la masse dont il avait été tiré, ce qui revient à l'anéantissement pour l'homme, puisque, la personnalité n'existant plus, c'est comme si l'ame cessait d'exister tout à fait et toute entière. Tel était le systême philosophique le plus généralement admis parmi les Grecs, et qu'adoptèrent ensuite tous les beaux esprits de Rome, à commencer par Cicéron, qui croyait bien à la survivance de l'ame, mais qui n'était que flatté de l'espoir qu'elle était immortelle sans en être persuadé (16). Et cela devait être; car, en deux mots, Dieu qui nous a donné l'être peut également nous anéantir; et si sa volonté ne nous est pas clairement énoncée à cet égard, rien ne peut nous donner la certitude que nous cherchons. La perpétuelle durée de cet univers, dont la constitution décèle de toutes parts tant de force et de puissance, n'est pour notre faible raison qu'une simple probabilité; comment pourrait-elle s'assurer de la pérennité d'un atome qui, dans l'ordre de la création, tient à peine la place d'un grain de sable imperceptible dans l'immensité de l'Océan? Aussi Descartes,

au sein de ses plus profondes méditations sur ce sujet, convenait-il, avec cette expression modeste qui sied si bien aux plus grands philosophes, que, sans la révélation, il serait toujours resté dans l'incertitude. « Pour ce « qui est de l'état de l'ame après cette vie, « écrivait-il à la fameuse Élisabeth, prin« cesse Palatine, j'en ai bien moins de con« naissance que M. Digby; car, laissant à « part ce que la foi nous enseigne, je con« fesse que, par la seule raison naturelle, « nous pouvons bien faire beaucoup de « conjectures à notre avantage et avoir de « flatteuses espérances, mais non point au« cune assurance. » Il est clair que Descartes eût adopté l'opinion de Cicéron s'il eût vécu dans le même siècle, et qu'il eût traité avec une égale indifférence les hypothèses académiques toutes destituées d'aucun autre fondement que celui de la célébrité des philosophes qui les avaient imaginées. Les plus sages d'entre eux n'ont fait que balbutier sur la véritable nature de l'ame et la perpétuité de sa destinée. Jésus-Christ est le seul et le premier qui ait prononcé nettement le mot d'*éternité*. Il n'appartenait sans doute qu'à la suprême Sagesse de proclamer ainsi l'im-

mortalité de l'ame comme la base immuable de la morale. De toutes parts l'Evangile fait retentir ce mot sublime de *vie éternelle ;* et quand il n'y aurait d'autre motif de croyance en la divine mission de Jésus-Christ que cette révélation d'une immortalité assurée dont la raison humaine ne donne qu'une probabilité sans en établir la certitude positive, cela seul suffirait pour prosterner tous les êtres sensibles et vertueux aux pieds du législateur qui a sanctionné cette vérité de son autorité suprême et qui l'a scellée de son sang et de son amour. (17)

Voilà donc un point essentiel de toute la doctrine du théisme restitué à la religion chrétienne à laquelle il appartient évidemment. Il en est de même de beaucoup d'autres ; et l'on peut mettre en fait que si cette religion n'existait pas, le vénérable vieillard n'eût jamais pu composer le discours où il développe la sienne. Cette philosophie si exaltée est donc bien impuissante par elle-même, puisqu'elle est obligée, pour faire aux hommes tout le bien possible, de recourir à une autre source qu'elle affecte de méconnaître et qu'elle semble dédaigner. Faut-il résumer ce discours pour s'en convaincre ?

L'adoration d'un Dieu, suprême intelligence avec tous les attributs de la perfection; la faiblesse de l'homme, qui, sans un secours supérieur, ne saurait conserver dans sa pureté le culte qu'il lui doit; la nécessité d'une révélation; l'existence des intelligences célestes; les cérémonies extérieures et publiques; la prédication, l'expiation des fautes par l'aveu, le repentir et le retour à l'innocence; les chants, les fêtes, la musique, tout, jusqu'à l'offrande eucharistique, est emprunté du fond même de la religion chrétienne, et l'on ne fait que la dépouiller seulement des accessoires qui lui donnent cette solidité et cette consistance propres à triompher de tous les obstacles que la faiblesse humaine, l'inconstance de l'esprit et la violence des passions devaient lui opposer.

En effet, si le divin législateur des chrétiens n'eût voulu donner une religion qu'à une réunion de métaphysiciens ou à une petite société de particuliers qu'on supposerait vivre dans une sorte d'aisance, ce système pourrait peut-être se soutenir; mais lorsqu'il s'agit d'établir cette religion sur les ruines de l'idolatrie, de la superstition et de l'égoïsme, d'en faire la religion des grands

comme du peuple, de la classe la plus ignorante comme de la plus instruite, de la plus riche comme de la plus laborieuse, du hameau comme de la plus grande cité; lorsqu'il fallait qu'une ferme croyance soutînt une morale qui allait de toutes parts soulever les passions, les usages et les opinions contre elle, ce n'était pas avec un poëme et des idylles que le succès en pouvait être assuré : *il fallait adorer Dieu en esprit et en vérité*, se jeter avec un entier abandon entre les bras de celui qui venait relever ses autels, et que cette FOI fût le mot de ralliement qui retentît dans tout l'univers, comme il fallait qu'un dogme tout mystérieux, mais tout divin, fût aussi facilement appris que répandu, et que sa lumière éclairât l'esprit de l'homme simple aussi rapidement que celui de l'homme le plus instruit; car la philosophie s'égare lorsqu'elle ne considère la religion que comme une affaire de politique ou une spéculation de l'esprit. La religion est un tribut de l'homme envers Dieu, un impôt qui doit être payé par tête, et chacun selon ses moyens et ses facultés. Dieu ne demande à sa plus humble créature qu'un simple mouvement de son cœur et l'hommage de sa

foi; c'est aux riches de connaissances et de savoir à lui offrir celui de gratitude et d'amour embelli de tous les dons de l'esprit et du génie. Il fallait que l'artisan, que l'homme des champs, eussent un appui aussi solide de leur croyance que l'homme éclairé, dont l'éducation a été plus soignée, et qui peut employer une partie de son temps à la méditation et à l'étude de cet important objet. En un mot, il fallait une religion pour tout le monde tel qu'il est, et non un choix de pensées religieuses, propres seulement à faire la religion de quelques amateurs réunis, qui ne peuvent exister nulle part sous une forme d'institution sociale.

Aussi l'établissement de la colonie supposée a-t-il tous les caractères du roman. On peut bien concevoir que quelques hommes, réunis par les mêmes goûts et les mêmes opinions, peuvent exister pendant quelque temps dans cet état imaginaire; mais les familles propageront, la masse augmentera, l'inégalité dans les états et les fortunes en sera une suite nécessaire, les passions se trouveront en opposition violente avec les principes religieux, de grandes villes succèderont à des maisons isolées, et vous aurez,

comme par-tout, les grands et le peuple, les riches et les pauvres. Voilà l'état des choses que le bon sens veut que l'on considère quand on raisonne sur la religion, et sur-tout quand on raisonne de manière à insinuer que celle qu'on imagine vaut mieux que celle qui existe, et qu'il serait bien plus à propos d'inventer, si elle n'existait pas.

La religion chrétienne, telle qu'elle est sortie des mains de son fondateur, est donc, à ne la considérer même que politiquement et philosophiquement, le plus beau et le meilleur système religieux possible; et l'homme le plus simple, avec son symbole et la plus courte prière, se trouve aussi rapproché du Dieu qu'il adore, que l'homme de génie et le savant le plus distingué. Il n'était pas possible que l'esprit humain ne se mît pas en frais pour ajouter du sien à ce magnifique et sublime ouvrage; mais les ornemens ajoutés n'empêchent pas les esprits justes d'en reconnaître le tissu, qu'une main divine a formé, et ils pensent avec sagesse qu'il vaut mieux les laisser ainsi, que de dégrader le fonds dont on tenterait de les détacher.

Puisque la doctrine chrétienne et la foi qu'elle commande se trouvaient dans des

écrits, il fallait bien qu'un nombre de commentateurs s'élevât pour en maintenir le sens, et d'autres pour en appuyer leurs opinions particulières : de là tant d'erreurs et d'inepties. Mais une autorité toujours subsistante devait ramener à la vérité, et la Providence avait marqué le génie de Bossuet pour rétablir dans sa simplicité primitive cette doctrine de l'Evangile, après quinze siècles de commentaires inutiles et de puissantes contradictions. (*a*)

Toutes les réflexions que les seules lumières de la raison peuvent suggérer sur la nécessité d'un système religieux quelconque pour sanctionner la morale et consolider les institutions politiques, sont bien d'une autre importance lorsqu'on les applique à une religion dont l'origine remonte à l'origine même du monde, dont les dogmes et les mystères sont des sources de vertus, dont les principes s'accordent avec tous les genres d'autorité politique, dont la morale est un code parfait de bienveillance mutuelle et

(*a*) Voyez l'*Exposition de la Doctrine chrétienne*, de Bossuet, et la 2e partie de son *Discours sur l'Hist. universelle*.

d'harmonie générale, dont le véritable esprit est de sanctifier tout ce qui est bien, de réprouver tout ce qui est condamnable, et de laisser encore, par le repentir, une immense latitude à l'indulgence; dont tout l'ensemble, en un mot, présenterait le résultat des méditations du plus beau génie, de la plus saine raison et de la plus profonde sagesse, s'il était possible de douter qu'une main divine en a tracé le plan et en maintient constamment l'exécution.

D'estimables écrivains ont pu penser qu'ils relèveraient beaucoup l'importance du christianisme en employant toutes les ressources du talent et d'une imagination brillante à prouver la singulière influence de cette religion sur les arts, les sciences et les plus agréables productions du génie; mais les Bossuet, les Fénélon, les Pascal, les Abbadie, n'ont pas cru devoir insister sur ces avantages, qu'une critique bien ou mal entendue peut avoir des raisons de contester. Peut-être ont-ils craint de compromettre la majesté, la décente gravité d'une religion si pure, en l'entourant de ces trophées que les passions humaines ont trop souvent regardés comme leur ouvrage, en lui donnant un air de

ressemblance avec les traditions mythologiques, ingénieuses mais futiles productions d'un dangereux délire : ils ont préféré de ne rendre la religion également digne de nos hommages et de notre intérêt, que par le bien qu'elle produit, les vertus qu'elle fait éclore, les ressources qu'elle offre au malheur, l'espoir qui le console et le bonheur qu'elle donne comme le gage de celui qu'elle promet. (18)

Dans une discussion qui aurait pour objet l'importance et les avantages immenses de la religion chrétienne pour le genre humain, ce ne sont pas les raisonnemens qui doivent porter à une conviction intime, ce sont les faits. Des considérations vagues et revêtues d'un style séduisant peuvent entraîner quelques esprits superficiels ; mais celui qui cherche sincèrement la vérité veut des preuves et non des phrases. Si les faits et les monumens historiques qui les constatent établissent clairement que les idées religieuses puisées dans le christianisme ont amélioré l'ordre social par leur influence sur les lois et les mœurs des nations qui l'ont adopté ; s'il est de fait encore qu'aucun système de morale ou de philosophie la plus épurée n'a jamais donné

ni des principes aussi parfaits, ni des moyens plus sûrs, ni des motifs plus puissans pour concourir au bien général des sociétés et au bonheur de chaque individu, il faudra bien convenir que cette religion est le don le plus précieux et le plus utile que le ciel ait pu faire aux hommes; et si ce moyen peut concourir aussi efficacement à leur félicité dans la vie présente, comment douterait-on qu'il doive l'assurer bien plus positivement encore dans l'avenir ? C'est sous ce double rapport que la considérait Pascal lorsqu'il disait avec cette ingénieuse simplicité qui sait unir aux intérêts du cœur les plus vives lumières de l'esprit : « Commençons par montrer que la religion est aimable, nous prouverons ensuite qu'elle est vraie. »

Or, en la considérant sous le premier de ces rapports, si intimement lié au second, c'est un point de fait historique, indubitable, que le christianisme a civilisé un grand nombre de peuples sauvages et barbares, et qu'il a donné à ceux qui avaient un commencement de civilisation des principes de gouvernement, et des lois qui étaient les plus propres à établir la félicité commune, seul but de toute association politique. La

preuve en existe dans les archives mêmes des nations dont l'imprimerie nous a conservé les antiques monumens, et l'on peut en voir le détail dans un ouvrage anglais écrit d'une manière si méthodique et si simple, qu'on ne peut accuser l'auteur d'avoir voulu subjuguer l'opinion par les graces du style et les charmes de l'éloquence. (*a*)

Sans prendre le ton oratoire de l'apologie, sans prévention, sans préjugé quelconque, et même en écartant tout ce que l'établissement et la propagation du christianisme peuvent offrir de miraculeux, n'est-ce pas une chose singulièrement propre à frapper un observateur instruit, que cette marche de tant de nations qui sortent de l'ignorance, de la rudesse et de la barbarie, à mesure que la prédication de l'Évangile les ramène à des mœurs douces, à des principes de vertus, à tous les sentimens de justice et de bienveillance ? Le philosophisme du dix-huitième siècle, en relevant quelques abus, en détachant quelques faits particuliers, a tiré des conséquences générales contre la

(*a*) *Bienfaits de la Religion chrétienne*, trad. de l'anglais d'Édouard RYAN.

religion de quelques faits qu'elle désapprouve ou des abus qu'elle-même condamne ; et c'était au contraire du tableau général de l'amélioration de l'espèce humaine qu'il fallait conclure en faveur de cette religion qui lui présente réunis tous les moyens de félicité publique. L'histoire offre-t-elle effectivement un plus intéressant tableau que celui de cette heureuse révolution causée par le christianisme dans les lois, les mœurs et le caractère social de tous les peuples de l'Europe, d'une partie de l'Asie et même de l'Amérique, depuis le cinquième siècle environ jusqu'à nos jours? Je ne doute pas que ce tableau, dont nous ne relevons ici qu'une imparfaite esquisse, ne fît la plus vive impression sur l'ennemi le plus opiniâtre d'une religion dont tous les élémens n'inspirent que l'amour mutuel, la concorde et la bienfaisance. Comment se défendre d'un sentiment profond de vénération et de reconnaissance quand on pense seulement que si, depuis douze siècles environ, la lumière évangélique n'eût éclairé la plus grande partie de l'Europe; que si, depuis cette époque, toutes les lois civiles les plus sages et les plus importantes n'eussent été puisées dans le

code chrétien, comme l'ont été celles de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de la Suède, du Danemarck et de toute l'Allemagne, nous serions peut être encore semblables à ces Gaulois féroces qui ne respiraient que la guerre et le carnage, et dont le culte sanguinaire, aussi féroce que leurs lois, étouffait dans l'ame tous les nobles sentimens, et n'y laissait dominer que l'épouvante et l'horreur. Toutes les angoisses de l'esclavage, tous les malheurs enfantés par le crime et l'injustice nous accableraient sans relâche, et nous n'aurions peut-être pour guides sacrés que ces farouches druides, ministres odieux d'une divinité qui fait horreur.

Comment donc une source qui coule si doucement a-t-elle pu former ce fleuve majestueux dont l'onde paisible et salutaire embellit les rivages, et répand ses bienfaits sur tous les lieux qu'elle parcourt ? Le monde entier les reçoit et semble les méconnaître. A peine l'empire romain est-il détruit par les barbares, qu'il se partage en différens royaumes dont chacun forme un gouvernement et des lois pour lui-même : les codes de Théodose et de Justinien, déjà calqués sur les maximes de l'Évangile, en fournis-

sent le modèle. Aussi trouve-t-on, dans les premières institutions civiles des Visigoths, des Anglo-Saxons, des Lombards, des Bourguignons, des Allemands et des Francs, un mélange d'idées religieuses qui rendent leurs lois admirables pour des nations grossières qui ne font que sortir de la barbarie.

Bientôt les effets de cette heureuse influence se firent sentir dans la Grande-Bretagne, et plus encore dans le pays de Galles, dans l'Écosse et dans l'Irlande. Avant que les Irlandais connussent l'Évangile, ils étaient plongés dans l'ignorance, et se livraient à toute la férocité de la nature brutale. Des missionnaires grecs leur apportent cette loi divine qui ne prêche que la miséricorde, la paix et l'amour; leurs mœurs adoucies se portent jusqu'à l'enthousiasme de l'austérité. L'Irlande se remplit d'édifices destinés au service de la religion et des lettres; elle éclaire de ses productions savantes le siècle de Charlemagne, et l'on voit cet empereur, très-instruit lui-même, appeler de ce pays les hommes de la plus grande réputation pour protéger la littérature dans ses états. (a)

(a) *Voyez* Mosheim.

De toutes les nations barbares, aucune peut-être n'avait plus besoin des lumières de l'Évangile que les Saxons. Ils étaient idolâtres et cruels, adoraient les démons et sacrifiaient des victimes humaines. L'horrible figure de leur idole *Irminsula* inspirait la terreur, et le temple de cette affreuse divinité était servi par des prêtres qui prétendaient éclairer les mystères et prédire les événemens par la manière dont coulait le sang des captifs qu'ils égorgeaient. La conversion de ces peuples au christianisme fit disparaître ces usages atroces, et en les soumettant aux lois de la justice, de la bienveillance et de la raison, rendit à leur caractère l'empreinte de bonté naturelle que la superstition avait effacée, et qu'une religion toute divine devait perfectionner encore. (*a*)

(*a*) « On accuse l'esprit de la philosophie mo-« derne, dit M. Ismenard, d'être ennemi du chris-« tianisme; cependant cette philosophie, dont le « titre le plus respectable est d'avoir quelquefois « défendu les droits de l'humanité, a puisé dans « l'Évangile tous ses principes de justice, de mo-« dération et de bienveillance universelle dont elle « a voulu faire hommage à la raison. Si le culte

On ne se trompe guère quand on juge du caractère et des mœurs d'un peuple par la nature de la religion qu'il professe ; et si cette remarque est fondée, quel service la propagation de l'Évangile n'a-t-elle pas rendu aux Hongrois, aux Suédois, aux Danois sur-tout, lorsqu'on pense que ces

---

« le plus noble et le plus pur, le plus digne des « regards du ciel et le plus conforme à la dignité « de l'homme, a succédé généralement à des pra- « tiques absurdes, barbares ou sacriléges, c'est à « la religion chrétienne que la philosophie en doit « l'hommage; et c'est ce qui prouve son origine cé- « leste aux yeux même de cette raison orgueilleuse « qui lui doit ses plus sublimes pensées et ses senti- « mens les plus généreux. » (*Note sur le* 8e *chant du poëme de l'Imagination*, par M. DE LILLE.)

Sans doute la vérité de la religion est indépendante de l'assentiment des hommes les plus éclairés; mais l'hommage qu'on lui voit rendre simultanément par les talens et le génie est une sorte de conquête dont elle se félicite, et qui donne plus d'éclat encore à cette maxime célèbre du chancelier Bacon, l'esprit le plus vaste et le plus profond qu'ait produit l'Angleterre : *Un peu de philosophie éloigne de la religion, et beaucoup de philosophie y ramène.*

peuples, aujourd'hui si fidèles et si doux, furent livrés autrefois à tous les excès de la cruauté la plus féroce? Pense-t-on encore, sans frémir, à cette épouvantable mythologie de l'Islande, monstrueuse production d'un esprit infernal qui, contre le vœu même de la nature, mettait le crime sur l'autel et la gloire dans l'amour du sang? Odin, le suprême dieu des peuples du Nord, était appelé dieu terrible et sévère, le père du carnage, le dépopulateur, le dieu rugissant qui se plaît à frapper ceux qui périssent dans les combats. Aussi lui offrait-on des victimes humaines avec une sorte de terreur mêlée de la joie des tigres; des captifs en temps de guerre, des esclaves en temps de paix, et même, en cas de famine ou d'autres calamités publiques, leur roi comme la victime du plus haut prix pour détourner la colère du dieu antropophage!... Ce fut au zèle de quelques évêques français, et particulièrement à Ebbo, archevêque de Reims, que le nord de l'Europe dut les lumières de l'Évangile et le bonheur de sortir des ténèbres hideuses dont il était obscurci.

« Les heureux effets que le christianisme a produits sur les peuples du Nord, dit un

savant auteur (*a*), sont un événement qui, considéré seulement sous le point de vue philosophique, doit être regardé comme l'aurore des jours heureux qui doivent ensuite briller avec un éclat supérieur. Effectivement cette religion tend à corriger l'abus d'une liberté licencieuse, à bannir la dissension sanglante, à réprimer le larcin et la piraterie, à adoucir la férocité des mœurs, à exiger une certaine connaissance des lettres et de l'histoire, à rétablir dans leur droit naturel une partie du genre humain qui avait été malheureusement réduite en esclavage (*b*), et à inspirer le goût d'une vie paisible et l'idée d'un bonheur indépendant du plaisir des sens. »

Pourrions-nous douter que la propagation du christianisme n'ait puissamment contribué à l'adoucissement des mœurs et à l'amélioration de l'ordre social pour les contrées

---

(*a*) Mallet, *Antiquités du Nord.*

(*b*) Cette influence de l'esprit évangélique sur la liberté civile est constatée par les plus authentiques monumens que Robertson a recueillis dans son excellente *Introduction à l'Histoire de Charles-Quint.* (*Voyez* les notes 8 et 20 de cet ouvrage.)

occidentales et septentrionales de l'Europe, dans des temps déjà éloignés de nous, lorsque nous sommes certains qu'à une époque bien plus récente une grande partie des nations qui peuplent l'une et l'autre Amérique ont éprouvé le même bienfait par la même cause, et que ce bienfait s'y fait ressentir encore ? Tous les récits des missionnaires, tous les détails des voyageurs les plus véridiques sont d'accord sur ce point. Ces peuples, les uns encore sauvages, les autres à demi civilisés, étaient dans un état d'ignorance, de superstition barbare et de férocité qui n'offraient que des dangers effrayans au zèle qui tenta de les instruire; c'est avec les lumières de l'Évangile qu'ils ont reçu en même temps et les principes de la morale, et ceux d'une législation fondée sur la justice, et la connaissance de tous les arts d'industrie laborieuse, si importante pour le maintien de toute société bien organisée. Les lettres de ces héros apostoliques sur les heureux effets de leurs travaux dans le nouveau monde, l'histoire des établissemens qu'ils ont formés dans le Paraguay, et plus récemment encore le Journal des Missions des frères Moraves dans le

Groenland, chez les Indiens du nord de l'Amérique et les Esquimaux du Labrador, ne laissent aucun doute à ce sujet (*a*). Il est impossible de lire dans ces ouvrages le détail des progrès de la doctrine évangélique et de son empire sur des esprits si farouches, sans concevoir qu'il y a entre cette doctrine si pure et le caractère naturellement bon de l'homme de la nature un attrait qui le subjugue en s'emparant des plus nobles sentimens de son cœur ; et comme les maximes qu'elle prêche sont en harmonie parfaite avec le caractère sublime de celui qu'elle offre pour modèle, l'intérêt qu'elle inspire ne saurait être infructueux que pour une dépravation consommée. Quel être le

---

(*a*) « Les missions, dit M. de Buffon, ont formé « plus d'hommes dans les nations barbares, que « les armées victorieuses des princes qui les ont « subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de « cette façon.... Rien ne fait plus d'honneur à la « religion que d'avoir civilisé ces nations, et jeté « les fondemens d'un empire sans autres armes que « celles de la vertu. » (*Histoire naturelle, Discours sur les variétés de l'espèce humaine*, vol. III in-4°, page 306.)

plus préconisé parmi les sages, et le plus exalté par la philosophie, pourrait soutenir le parallèle avec le législateur des chrétiens, avec celui qui, le plus beau parmi les hommes, fut encore un modèle parfait de bonté, de douceur et d'amour; dont tous les préceptes proscrivent la haine et la vengeance; dont les lois, puisées dans le sein de l'éternelle sagesse, ennoblissent tous les devoirs, exaltent toutes les vertus et recommandent la justice, la bienveillance réciproque et la déférence à toute autorité légitime, comme la vraie source de la prospérité publique; dont la vie enfin et la puissance bienfaisante annonceraient seules un être supérieur à l'humanité, quand sa mort généreuse et sublime ne prouverait pas qu'il fût une victime céleste sacrifiée par l'ingratitude et dévouée au bonheur du monde? Aussi les historiens les plus distingués, par un jugement sain et sans partialité, ont-ils tous observé que les nations, dont le gouvernement avait calqué les lois sur les principes et la morale du christianisme, avaient constamment fait des progrès vers la perfection de l'ordre social, et que les dissensions religieuses qui en ont quelquefois troublé la

paix, ont eu pour cause immédiate des intérêts et des passions entièrement opposées au véritable esprit de cette religion. C'est un malheur attaché à la liberté de l'homme que l'influence divine même ne détruit pas, et dont elle ne tend qu'à perfectionner l'usage.

Une autre remarque également fondée sur les faits historiques, c'est que, contre l'opinion de quelques philosophes modernes, cette amélioration des mœurs et de l'ordre social est entièrement due au christianisme, et non à la civilisation qui n'a aboli, ni les sacrifices humains, ni l'exposition des enfans, ni les combats des gladiateurs, ni l'esclavage parmi les hommes, ni la tyrannie envers les femmes, ni une infinité d'autres usages détestables des païens anciens et modernes. Combien de ces usages obscènes et sanguinaires ne régnaient-ils pas chez les Égyptiens, les Carthaginois et les Romains, qui nous égalaient, à beaucoup d'égards, en littérature et en civilisation, et qui conservèrent plusieurs rites affreux long-temps après qu'ils furent parvenus au plus haut degré d'instruction (*a*) ! Quoique les Chi-

---

(*a*) Rousseau lui-même a rendu à cette vérité

nois et les Japonais soient des nations polies et connaissent bien les arts et les manufactures, ils commettent publiquement des crimes qu'on ne tolèrerait pas dans le royaume chrétien le plus grossier. A la Chine, les pauvres vendent leurs enfans, et dans les rues de Pékin on en expose tous les ans plus de trois mille, dont un grand nombre est conservé à la vie par les missionnaires européens (*b*). Si l'on veut avoir une idée juste de l'influence des opinions religieuses sur la

---

un éclatant hommage. « Nos gouvernemens modernes, dit-il, doivent incontestablement au « christianisme leur plus solide autorité et leurs « révolutions moins fréquentes. Il les a rendus « eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve « par le fait, en les comparant aux gouvernemens « anciens. La religion mieux connue, écartant le « fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs « chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage « des lettres, car par-tout où elles ont brillé l'humanité n'en a pas été plus respectée : les cruautés « des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de « Rome, des Chinois, en font foi. »

(*b*) *Voyage en Chine de lord Macartney*, tome II, page 190.

morale et les actions des hommes, que l'on compare ce que pense un Chinois sur l'état de l'enfance avec l'idée si douce et si vraie qu'en donne la religion chrétienne; sentiment si bien exprimé dans cette observation de M. de Châteaubriand : « Le paganisme, « qui développe les passions avant l'âge, re« tarde les progrès de la raison ; le christia« nisme, qui prolonge au contraire l'enfance « du cœur, hâte la virilité de l'esprit. Dès les « premiers jours de la vie, il nous entretient « de pensées graves ; il respecte, jusque dans « les langes, la dignité de l'homme; il nous « traite, même au berceau, comme des êtres « sérieux et sublimes, puisqu'il reconnaît un « ange dans l'enfant que la mère porte en« core à la mamelle. »

Ainsi, nous pouvons dire encore de la civilisation ce que nous avons dit de la philosophie ; seule elle ne peut faire aux hommes tout le bien que la religion leur fait, parce que celle-ci est essentiellement la base de la morale, le soutien des lois et l'appui le plus ferme de l'autorité qui gouverne. « Chose « admirable ! s'écrie Montesquieu, la reli« gion chrétienne, qui ne semble avoir d'ob« jet que la félicité de l'autre vie, fait encore

« notre bonheur dans celle-ci (*a*) ! » En rendant à la nature dépravée la rectitude de ses sentimens, en éclairant, en dirigeant la raison humaine, elle l'a élevée à une hauteur à laquelle, par ses propres forces, elle ne pouvait atteindre; et, comme l'a dit Rousseau lui-même « elle a porté la morale à une « plus grande pureté et à une plus grande « perfection que ne l'avaient jamais fait tous « les philosophes et les sages de l'anti- « quité (*b*). » C'est à ces principes qu'en sont revenus, avec autant de courage que d'éloquence, MM. Portalis et Siméon, dans le beau rapport qu'ils firent en 1802, pour faire sentir la nécessité du rétablissement du culte catholique en France, que la terreur avait presque entièrement aboli. « Quand le christianisme s'établit, dirent-ils, le monde sembla prendre une nouvelle position. Les préceptes de l'Évangile notifièrent une nouvelle morale à l'univers... Son influence salutaire sur les mœurs de l'Europe, et de toutes les contrées où il a pénétré, a été remarquée par tous les écrivains. Si la boussole ouvrit

(*a*) *Esprit des Lois*, liv. XXIV.

(*b*) *Lettres de la Montagne.*

l'univers, c'est le christianisme qui l'a rendu sociable... Si les corps de nation, si les esprits les plus simples et les moins instruits sont aujourd'hui plus fermes que ne l'étaient autrefois les Socrate et les Platon sur les grandes vérités de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame humaine, de l'existence d'une vie à venir, n'en sommes-nous pas redevables au christianisme? » (*a*)

Sans doute la philosophie de ce siècle n'est pas dégradée au point où le fut la philosophie ancienne; mais, outre que ce qu'elle a de bon elle le doit aux idées puisées dans le christianisme, réduite à ce qu'elle est par elle-même, que peut-elle contre la violence des passions, contre le crime secret qui échappe à la loi et s'enveloppe du mystère, contre le malheur qui se trouve aux prises avec la probité et la vertu? Que font toutes les amplifications sentimentales de la philantropie en comparaison du zèle actif et vigilant de la charité chrétienne? C'est sous ce rapport sur-tout d'une bienfaisance sans bornes et sans relâche, d'un intérêt constant

(*a*) *Rapport à l'occasion du Concordat*, en avril 1802.

pour l'infortune, quelle qu'en soit la cause, de ce dévouement sublime au service de l'humanité souffrante, que cette religion a une grande supériorité sur tous les axiomes d'une froide philosophie qui met tout en paroles et rien en actions (*a*). Quelle source de consolations elle fournit dans l'adversité ! quelle force de courage elle donne à la douleur ! quelle constance dans la résignation ! quelle vigueur, même politique, elle répand sur la persévérance qui perpétue ces pieux établissemens si précieux pour l'état, et si utiles à cette classe laborieuse que souvent la misère accable sans l'avoir mérité ! C'est dans le cœur, plus encore que dans l'esprit, qu'une main céleste

(*a*) Le détail de ces vérités est développé avec toute l'éloquence du sentiment dans le *Génie du Christianisme*, de M. de Châteaubriand. La partie la plus intéressante et la mieux faite de cet ouvrage est celle que l'auteur a consacrée à revêtir du charme de son style les bienfaits de la religion et les services qu'elle a rendus à la société. Quels que soient les défauts qu'une censure peut-être trop sévère ait remarqués dans cette importante production, on doit convenir qu'ils sont bien rachetés par la foule des beautés dont elle étincelle.

devait répandre la semence d'une doctrine si féconde en bienfaits; et la religion des Vincent de Paule, des Fénélon et des Belzunce, doit être celle de tous les cœurs vertueux et de toutes les ames sensibles. Mais si l'orgueil humain devait être flatté de n'adopter, en matière d'opinions religieuses, que celles auxquelles se sont attachés des hommes d'un génie supérieur, se croirait-on fort rabaissé en adhérant à la religion que les Pascal, les Leibnitz, les Newton, les Descartes, les Locke, les Bacon et tant d'autres grands hommes ont professée, soutenue et environnée de tous les moyens que l'intelligence humaine peut employer pour porter à la conviction? (*a*)

(*a*) On pourrait ajouter les noms de *Saumaise*, *Grotius*, *Boile*, *Boërhaave*; et parmi les Anglais ou Écossais, *Addisson*, *Maclaurin*, *Clarke*, *Howard*, *Littleton*, etc. Que d'autres encore parmi les savans illustres de France! Quelqu'un a fait cette remarque, qui paraît aujourd'hui assez singulière; c'est qu'en lisant les éloges de ces hommes célèbres qui ont honoré les lettres et les sciences, prononcés après leur mort par Fontenelle, on croit lire la *Vie des Saints*.

Il faudrait, pour terminer ces considérations sur l'importance et les avantages du christianisme, examiner les reproches que quelques écrivains lui ont faits sur les suites de l'intolérance qu'on lui attribue et sur celles d'une austérité de mœurs et de conduite qu'ils prétendent ne pouvoir point s'accorder avec les usages de la vie commune et les devoirs ordinaires de la société dans quelque rang que ce puisse être : de sorte que, selon eux, le moindre inconvénient du christianisme est de rendre les hommes farouches, s'il ne les rend pas fanatiques. On a répondu mille fois à ces reproches que la haine et la satire ont dictés bien plus souvent qu'un examen impartial de la doctrine évangélique. Je me contenterai donc de rappeler seulement deux points incontestables, et dont tout esprit juste et dégagé de prévention conviendra facilement.

Le premier, c'est que la religion chrétienne est tellement combinée pour le bonheur de toute société bien organisée, qu'elle s'amalgame sans difficulté avec toute espèce de gouvernement, et que, sans acception pour aucun, sans examiner lequel est le meilleur, son principe est qu'il faut obéir

à la puissance établie, soit par l'usage, soit par le vœu général unanimement ou tacitement reconnu : c'est là que la religion voit l'ordre de la providence qui régit les empires ; elle ne va pas plus loin, mais elle remonte à une bien plus haute source que celle que nos faibles lumières nous font apercevoir : ce que nous appelons des révolutions n'est à ses yeux que le développement des desseins éternels de la sagesse et de la volonté suprême que la philosophie ne soupçonne même pas (19). L'intolérance religieuse qui a causé des dissensions et quelquefois des déchiremens, avait des racines bien plus profondes dans la politique et les passions humaines que dans les opinions ou la doctrine ; et lorsque cette politique s'est couverte du prétexte de la religion, ou lorsque les individus sont devenus intolérans par principe de conscience, ils se sont égarés et ont agi d'une manière entièrement opposée à l'esprit et à la lettre même de l'Evangile, qui recommande sur-tout la paix, l'affection, l'indulgence, et qui, pour la propagation même de la foi, condamne toute autre voie que celle de la douceur, de la patience et de la persuasion. Ainsi,

l'on peut dire qu'aux yeux de la religion le fanatisme est une impiété, comme aux yeux de l'humanité, le fanatisme philosophique est un crime peut-être plus odieux encore, si l'on en juge par les horreurs qu'il a produites à la fin du dix-huitième siècle.

Le second, c'est que cette religion, qui se concilie si parfaitement avec tous les genres d'autorité, ne présente l'austérité de la vertu que comme un conseil peut-être trop difficile à suivre pour qu'on doive en redouter l'abus, et qu'il règle d'ailleurs tellement les devoirs qu'il impose, et les accommode si sagement avec les obligations que prescrit la société dans tous les rangs qui la composent, que l'homme du monde, pieux et véritablement chrétien, peut et doit même être encore le plus probe, le plus utile et le plus intéressant sous tous les rapports. On pourrait ajouter que la femme pieuse et non la *dévote*, d'après le sens peu favorable qu'on donne à ce mot, finit toujours par unir à une considération bien méritée tous les hommages du sentiment. Lorsque son ame, naturellement tendre et affectueuse, vient à trouver dans la religion plus de douceur que ne lui en offrirent les plaisirs

du monde, ses discours, ses manières, ses graces même, en reçoivent une teinte d'amabilité qui charme tout ce qui l'environne : heureux alors celui qui l'obtint pour épouse ou qui l'eut pour amie! « La piété véritable, dit Massillon, est l'ordre de la société : elle laisse chacun à sa place, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, ne met pas une perfection chimérique dans des œuvres que Dieu ne demande pas de nous. Tout ce qui trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme et non un zèle et une perfection de la vertu. La religion désavoue les œuvres les plus saintes que l'on substitue aux devoirs, et l'on n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce qu'on doit être. » Le même esprit dictait à Fénélon ce conseil à M. de Beauvilliers, gouverneur du duc de Bourgogne : « Inspirez-lui une piété douce, commode, simple, exacte, ferme sans être ni âpre, ni scrupuleuse sur les minuties; il n'y a que l'imperfection qui exige la perfection avec âpreté. » (*a*)

C'est cette union d'une morale si douce

(*a*) *Histoire de Fénélon*, par M. DE BEAUSSET, tome III, page 97.

avec une puissance si forte pour dompter des passions violentes, qui fait le charme de la religion : c'est là sur-tout qu'est sa supériorité sur les principes de la plus saine philosophie qui se contente d'indiquer ce qui est bien, sans montrer ce qui est mieux et sans moyens de le pratiquer. Trouverez-vous dans tous les ouvrages des philosophes les plus célèbres, anciens ou modernes, l'idée de ce secours surnaturel, de cette main divine qui guide l'homme dans le chemin de la vertu et peut le retirer de l'abyme du vice ; de cette lumière céleste qui, en éclairant son esprit, entraîne doucement son cœur sans gêner sa liberté ; de ce bienfait dont la source mystérieuse fut si dignement célébrée par les Prosper et les Augustin, et dont l'influence constante est pour une ame flétrie ce qu'est pour une terre desséchée la rosée pure du matin ; la grace, en un mot, ce don du ciel qui ennoblit toutes les pensées, exalte tous les sentimens, et dont l'innocence conservée n'est pas moins l'ouvrage que l'héroïsme du repentir.

Les fastes de la religion sont remplies de mille et mille exemples qu'on pourrait indiquer à ce sujet ; mais il suffit d'en citer un

dont la célébrité ne laisse pas plus de doute sur la vérité des faits que sur la conséquence qu'on en doit tirer : c'est celui de madame de la Vallière. Née avec une ame sensible et vertueuse, exprimant par un regard céleste tout ce que l'amour le plus délicat a de plus affectueux et de plus tendre; luttant avec courage et pendant long-temps contre son propre cœur et contre la séduction la plus puissante; plutôt vaincue par la douceur du sentiment qu'elle combat que par l'orgueil de sa conquête, elle se croit moins heureuse de voir à ses genoux le premier souverain de l'Europe que de la certitude d'être aimée comme elle aime; entourée de tous les prestiges de la cour la plus brillante; comblée de tous les dons et de toutes les jouissances que l'ame la plus ambitieuse pourrait desirer; passant dans cette fugitive illusion quelques-unes des plus belles années de sa vie, et bientôt détrompée, ne trouvant qu'une source d'éternels regrets dans un moment d'abandon où elle n'a sacrifié la vertu qu'au bonheur qui la fuit, c'est dans un cloître qu'elle va le chercher : c'est là que, pendant trente-six années, elle continue de mourir au monde, et qu'aucun

jour de cette longue carrière, consacrée toute entière au repentir, ne s'écoule sans lui donner plus de sérénité et plus de joie qu'elle n'avait eu de plaisir pendant la courte durée de son triomphe et de sa gloire. L'idée même de ses affections les plus tendres et les plus légitimes entrait à peine dans le calcul de ses espérances pour l'avenir. Ce cœur aimant ne voyait plus de bonheur que dans l'amour de Dieu : « Je suis liée, « écrivait-elle à un de ses amis, par les « vœux que j'ai faits, et mille fois plus liée « encore par l'amour qui me les a fait faire;... « je suis pour jamais à Dieu; ce bonheur me « suffit : en pourrais-je espérer de plus grand « de sa bonté et de sa miséricorde? » Il faut bien convenir qu'une puissance qui s'empare de l'esprit humain de manière à lui faire préférer aux délices du monde tout ce que la pénitence a de plus austère, qui ne lui montre la souveraine félicité que dans les célestes jouissances promises à la vertu, exerce sur l'ame un empire auquel la philosophie ne saurait prétendre. Il n'y a ici ni exaltation, ni délire de dévotion; il n'y a que le sentiment du vrai, que le mouvement d'un cœur vertueux qui ne peut être

heureux sans aimer, et qui ne peut aimer sans inquiétude que l'Être souverainement parfait, dont il n'a reçu cette faculté si précieuse que pour qu'il lui en rapportât l'hommage dans toute son étendue et toute sa pureté.

Quelque chose de surnaturel sans doute élève ces ames fortement émues au-dessus de tous les attraits que peuvent leur offrir des jouissances passagères, et leur donne cette espèce d'obstination qui surmonte tous les obstacles et rend capable de tous les sacrifices. Elle devient presque une passion, et ne saurait être que l'ouvrage de l'amour, mais de cet amour chaste et céleste dont la flamme purifie tout ce qu'elle embrase. Ce feu mystérieux que nous avons vu dominer la nature par sa puissance, et y multiplier les merveilles, ne serait-il que l'emblême de ce feu divin dont la religion elle-même implore l'influence dans le jour solennel qu'elle consacre à célébrer ses prodiges et ses bienfaits? Le génie poétique des anciens et l'éloquence moderne ont-ils mis dans toutes leurs productions plus de simplicité touchante et de sublimité que dans ce cantique sacré dont l'Eglise semble avoir puisé les expressions dans la source qui l'inspire?

« Venez, Esprit saint, et répandez sur nous quelques rayons de vos divines lumières.

« Céleste appui de notre faiblesse et souverain de nos ames, daignez leur faire goûter les douceurs de la paix. Nos travaux, nos inquiétudes et nos larmes réclament vos consolations et votre secours.

« Divine lumière, seule capable de nous conduire et de nous rendre heureux, éclairez le fond de nos cœurs, qui espèrent en vous.

« Sans l'assistance continuelle de votre grace, l'homme n'est que misère, égarement et corruption; elle seule peut nous purifier et guérir nos blessures.

« Que vos fidèles serviteurs, comblés de vos dons, embrasés du feu de la charité, animés de la plus vive confiance, vivent dans l'innocence et la pratique des vertus; et que la fin de leur vie soit le commencement du bonheur qui doit éternellement les réunir dans votre sein. »

Le père commun des hommes, le Dieu qui veille à la subsistance de la moindre de ses créatures, écouterait-il, sans l'exaucer, cette humble et fervente prière qu'élèvent jusqu'à son trône des cœurs unis dans la

même foi ? Non, la grace en descend comme la source de tout bien et de toute félicité; et je ne crains pas de dire que la véritable supériorité de la religion chrétienne consiste dans cette surabondance d'une force divine, qui est à son égard ce qu'est le principe de la vie dans un être animé ; et qu'il n'est pas plus au pouvoir de toute la science philosophique de donner cette ame à ses institutions, qu'à celui de l'art mécanique de donner le sentiment et la vie à l'automate organisé par le plus étonnant génie.

Combien d'autres avantages la religion ajoute encore à celui-là ! Elle entoure l'homme de protecteurs et d'amis qui, du séjour céleste, lui en sollicitent les faveurs et s'intéressent à son sort. Plus ingénieuse encore que cette mythologie qui peuplait les forêts, les bosquets et les fontaines, d'une foule de divinités factices, fugitives et légères comme la Jeunesse et le Plaisir, une religieuse croyance nous place sous les regards des immortels qui veillent sur nous, et leurs images ne sont consacrées qu'à nous offrir des modèles de courage, de résignation et de vertus. Ne trouve-t-on pas quelque chose de suave, de pur et d'aimable

dans cette pieuse institution qui rend une Vierge le symbole de la sainteté, la protectrice de la pudeur et l'asile de l'infortune? Avec quelles charmantes couleurs Bernardin a peint ce tableau champêtre de jeunes filles, dont la voix innocente et franche célèbre ses louanges au pied de l'orme vénérable où son image est placée! Peu de personnes l'ont invoquée vainement, et l'on ne saurait voir sans émotion cette piété touchante et modeste adresser son hommage à celle qu'une tendre confiance couronne de fleurs, et parer de guirlandes l'autel qui reçut tant de vœux et fut témoin de tant de bienfaits (20). Des esprits forts, qui se croisent sans préjugés, veulent en vain prouver l'impossibilité des miracles; ce qu'ils prouvent mieux encore, c'est que la philosophie n'en fait point. Et comment en ferait-elle, apathique et froide comme une idole sans caractère et sans vertu, privée de ce pouvoir qui dompte la nature et porte l'exaltation du sentiment à une hauteur que l'inspiration seule peut atteindre? Comment aurait-elle découvert les élémens du véritable bonheur de l'homme, tous appuyés sur une immortelle durée, quand elle ne

sait que frapper de mort, ou glacer de doute et d'incertitude ce sentiment le plus doux pour son cœur, celui qui lui rend la vie chère, qui double son existence et lui donne le mieux l'idée d'une félicité constante, en un mot, l'amitié? C'est d'elle que Fénélon disait, dans une de ses lettres sur la mort d'un ami qu'il chérissait tendrement: « Elle pleure, mais en pleurant elle se console par l'espérance de rejoindre ses amis dans le pays de la vérité et dans le sein de l'amour même. » J'aime à citer les expressions de ce grand homme, dont la sensibilité la plus douce et l'amour de la vertu formèrent le génie. Il ne séparait point l'idée d'un éternel bonheur dans le ciel, de l'espérance d'en jouir avec ceux qu'il avait aimés sur la terre. C'est aussi la nôtre; et en faisant voir que la religion confirme tous les aperçus que la raison, guidée seulement par la sagesse, ne fait qu'entrevoir, nous donnerons une dernière preuve que cette religion fait effectivement pour l'homme tout le bien que la philosophie peut bien soupçonner, mais dont il lui est impossible d'établir la certitude.

Le but de nos recherches dans cet ouvrage

a été principalement de nous assurer, d'après l'étude de la nature et les lumières que présente à notre raison l'analyse des lois purement physiques, que l'homme en sa qualité d'être mixte, composé de deux substances différentes, était non seulement soumis, comme tous les autres corps, à la transformation imposée à tous les corps qui existent, et que son état présent indiquait un état futur d'une manière très-positive, mais encore qu'à raison de la substance spirituelle qui l'anime, cet état futur devait être très-différent de celui des autres êtres organisés vivans; que son immortalité devait donc être regardée comme une condition ou une conséquence immédiate de sa constitution physique, et que sa personnalité tenant à cette constitution par des liens indissolubles, ce n'etait pas seulement son ame qui devait survivre à son corps, mais toute sa personne avec des sens plus parfaits et sous une forme que la décomposition ne pouvait plus atteindre; qu'enfin c'était à la conservation de cette personnalité seulement qu'il pouvait devoir la conscience continuée de soi-même, ainsi que le bonheur à venir que lui montre l'espérance.

Tels sont ces aperçus que la raison découvre; et l'autorité de la religion, qui les confirme et les met à l'abri du doute et de l'incertitude, pouvait seule établir, à cet égard, une sécurité parfaite dans l'esprit de l'homme qui n'est jamais bien rassuré sur le plus cher objet de ses vœux, tant qu'il craint d'être séduit par les prestiges de l'illusion.

C'est donc sur l'autorité même d'un oracle divin qu'est fondée l'assurance, non seulement de ce bonheur et de ces jouissances dont nous avons esquissé l'idée, mais d'autres bien supérieures encore et qui, selon l'expression des livres saints, surpassent tout ce que l'imagination peut supposer, ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce que le cœur humain ne saurait concevoir (*a*); et dans ce nombre la foi, cette première amie de l'homme, en élevant son intelligence à de si hautes régions, est bien loin d'en exclure les plus chères affections de son ame : c'est dans le sein de

---

(*a*) *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ preparavit Deus iis qui diligunt illum; nobis autem revelavit Deus per spiritum.* 1 Cor., c. 2.

l'amour même et sous les traits rajeunis d'une nouvelle existence qu'il retrouve les objets de sa tendresse ; un corps glorieux remplace un corps corruptible (*a*) ; une résurrection réelle n'est plus un mystère ; c'est une transfiguration naturelle que pénètre une céleste lumière ; immense et magnifique dans ses dons, la justice divine répartit sur chacun la somme de bonheur qui lui est due et qui est conforme à son goût ; il est autant de couronnes différentes qu'il est de degrés différens de mérites et de vertus ; les célestes parvis sont peuplés de mille et mille demeures que Jésus-Christ lui-même promet dans la maison de son père (*b*); et sa présence seule suffirait pour inonder le cœur humain d'ineffables délices. (*c*)

(*a*) *Seminatur in corruptione, surget in gloria.... seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* 1 Cor., c. 15.

(*b*) *In domo patris mei multæ mansiones sunt.... vado parare vobis locum.* JOAN. 14, 21.... *Stella enim differt a stellâ in claritate; sic et resurrectio mortuorum.* 1 Cor., c. 15, 41.

(*c*) *Videbunt me et lætabuntur.* Psalm. 106 et in scripturâ passim.

« Si la souveraine Bonté s'est plue à parer si richement la première demeure de l'homme, si elle y a répandu de si grandes beautés, prodigué tant de douceurs, accumulé tant de biens; si toutes les parties de la nature conspirent ici-bas à fournir à l'homme des sources intarissables de plaisir: que dis je? si cette inépuisable Bonté enveloppe et serre l'homme de toutes parts ici-bas, quel ne sera point le bonheur dont elle le comblera dans *la Jérusalem* d'en haut! quelles ne seront point les beautés, la richesse et la variété du magnifique spectacle qui s'offrira à ses regards dans la *maison de Dieu*, dans cet autre univers qui enceint tous les orbes planétaires où l'Être existant par soi donne aux hiérarchies célestes les signes les plus augustes de sa munificence » ou celui qui aima les hommes jusqu'à s'immoler pour eux, comblera des éternelles faveurs de son amour ceux qui l'auront aimé (*a*)! Et comment ces immortelles jouissances pourraient-elles être la

(*a*) *Qui diligit me diligetur à patre meo, et ego diligam eum et manifestabo ei me ipsum.* JOAN. 14, 21.

récompense de l'être vertueux et fidèle, s'il n'était pas individuellement le même? « En annonçant au genre humain le dogme de la résurrection, celui qui est *la résurrection et la vie* lui a enseigné, non simplement l'immortalité de l'ame, mais encore l'immortalité de l'homme. Ce dogme sacré repose principalement sur l'imputabilité de nos actions, celles-ci sur leur moralité (*a*) »; et la comparaison si philosophique du grain de blé, employée par saint Paul pour expliquer ce dogme, autant qu'il est possible, par l'image de la graine dont l'enveloppe meurt, mais dont le germe subsiste et fructifie (*b*), n'est-elle pas suffisante pour nous rendre raison à nous-mêmes du fondement de la foi qui nous assure qu'un *corps spirituel* remplacera la dépouille matérielle qui doit retourner à son élément, et que, sous une forme angélique, notre ame conservant tout ce que ses sentimens ont eu de pur et de vertueux, tout ce que ses affections ont eu de plus tendre, retrouvera, pour ne plus s'en séparer, dans le ciel ceux dont les liens d'une

---

(*a*) Bonnet, *Paling. phil.*, part. VIII et XXII.

(*b*) I Cor. 15, v. 35, 36, 50.

constante amitié commencèrent le bonheur sur la terre?

Qu'elle est douce et consolante cette intime conviction que la mort n'est autre chose qu'une loi bienfaisante de la nature qui nous ouvre l'entrée d'une vie plus heureuse! quel calme elle répand sur la vive douleur que nous fait éprouver la perte momentanée des êtres que nous chérissons le plus! Si nous sommes bien persuadés que, dans le sein même du bonheur dont ils jouissent, ils s'occupent de se réunir à nous, que leurs vœux peuvent influer sur notre destinée, qu'ils entendent nos pensées, qu'ils sont émus de nos regrets et touchés de nos larmes; enfin, si nous sommes bien sûrs que ce n'est pas vers une ombre vaine que nous précipitons nos desirs et que nous tendons les bras, nous avons trouvé le baume salutaire le plus propre à guérir les profondes blessures du cœur, et à faire supporter avec courage les plus pénibles amertumes de la vie.

On ne peut lire, sans attendrissement et sans un très-vif intérêt, le récit que fait saint Augustin de la mort de sa mère qu'il aimait avec une extrême tendresse. Il avait alors

abandonné les principes de la philosophie païenne, où son beau génie ne trouvait pas le feu céleste qui devait l'alimenter; il avait embrassé en même temps la religion et la vertu. Ce retour à l'une et à l'autre faisait le bonheur de sa mère, qui l'avait hâté par ses vœux autant que par son amour, et dans le cœur de ce grand homme la reconnaissance avait tous les charmes de la plus vive affection : il vit expirer cette mère chérie dont les dernières paroles furent un adieu paisible comme à celui qu'on aime et qu'on doit revoir dans quelque temps. Il vit, pour ainsi dire, son ame s'exhaler doucement et s'élever vers la récompense que méritaient ses vertus. Pénétré lui-même de cette certitude près de la dépouille mortelle qui restait sous ses yeux, il se reprochait sa douleur et dissimulait aux témoins de son affliction les larmes qu'elle lui faisait répandre. Il pleurait en secret, et laissait à la nature ce tribut de la tendresse, lorsque dans son ame inspirée triomphaient l'espérance et la foi. (*a*)

Mon cœur se dilate et s'ouvre à ces con-

(*a*) Voyez *Confessions de saint Augustin.*

solantes idées qui me rappellent également la douce affection et les soins maternels de celle qui me donna la vie. Jamais tous les charmes de la candeur et les graces modestes de la vertu n'eurent un plus aimable modèle, et toujours elle seule ignora toute la supériorité que lui donnait sur les brillans avantages de l'esprit l'inépuisable bonté de son caractère. Simple, douce, bienfaisante et sensible, une heureuse destinée pour moi fut l'objet de ses plus tendres sollicitudes : la fortune a trompé son espoir, mais elle m'a laissé le bien le plus cher en me laissant la confiance de rejoindre bientôt celle à qui je dus le bonheur des premières années de ma vie, et de retrouver en elle cette caressante bonté qui fait encore le charme de mes souvenirs.

Et vous, infortuné jeune homme, intéressant rejeton d'une tige illustre que l'orage révolutionnaire a brisée jusque dans sa racine! vous dont je cultivais si précieusement les nobles inclinations et les belles qualités si dignes du sang des rois qui coulait dans vos veines! vous dont l'amitié devait être le trésor de ma vieillesse, dont toutes les vertus devaient être ma gloire et ma ré-

compense!... Hélas! j'ai vu dans le printemps de votre âge se fermer paisiblement à la lumière ces yeux expressifs et doux où votre belle ame se peignait toute entière! Mon sein a recueilli vos derniers soupirs; Et combien ma douleur eût été plus amère, si je n'eusse été certain que je ne vous perdais de vue que pour quelques momens, et que nous nous quittions sans nous séparer pour toujours! Heureuse et consolante pensée! tu ne laisses à la mort que le tourment de l'absence, qui ne rompt ni les liens de l'estime ni ceux d'une tendre amitié!

Pardonne, ombre chérie, si j'ai béni le ciel de ta fin prématurée, lorsque j'ai vu qu'elle n'était pour toi qu'un bienfait de la Providence. Elle t'a soustrait aux horreurs du sort qui t'était réservé : tu n'en as pas même eu le soupçon, et tu t'es endormi dans le sein de la religion et de l'innocence avant le sinistre présage d'un effroyable bouleversement. Que tes cendres désormais reposent tranquillement sous le marbre où la main du sentiment a voulu, malgré d'impuissans obstacles, tracer ton nom, ton rang et tes vertus! Ton image chérie est le seul bien qui me soit demeuré : *elle*

peuple ma solitude, et restera jusqu'au dernier moment sous mes yeux avec le symbolique monument que t'a consacré mon cœur. (21)

CONCLUSION.

Précédés par les observations et les recherches des écrivains les plus distingués sur tout ce que la nature offre à nos regards et à nos méditations de plus intéressant et de plus sublime ; réunissant ensuite aux principes connus de la physiologie tout ce que la métaphysique a de plus clair et de plus intelligible, nous avons établi par l'examen de nous-mêmes, par l'étude de nos rapports avec ce qui nous environne, et de ceux qui lient notre existence avec un ordre de choses surnaturelles et célestes, la certitude d'un avenir pour nous et celle de notre destination future : nous avons employé toutes les productions de la science et du génie pour élever à la vérité un monument dont la solidité pût mériter la confiance : les immortels écrits des grands hommes, tels que les Bossuet, les Fénélon, les Pascal, les Buffon, les Locke, les Leib-

nitz, les Clarcke, les Condillac, etc., nous ont fourni les matériaux de ce monument que la lumière évangélique domine comme pour appeler tous les vœux et fixer toutes les espérances. C'est à la bienfaisante religion qui les favorise et les fait éclore qu'il appartient seulement de les accueillir et de les couronner.

Spes immortalitate plena.
SAP., c. III, v. 4.

NOTES

POUR LA TROISIEME PARTIE.

NOTE (1), CHAP. I, page 211.

« QUE chacun examine sa pensée, dit Pascal, il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais si nous n'aspirons à une autre béatitude que celle dont on peut jouir dans cette vie. » (PASCAL, *Pensées*, XXIV, § 12.)

NOTE (2), CHAP. I, page 223.

Voici les quatrains qui regardent la fuite du roi à Varennes, et sa trahison par *Saulce*, épicier, et procureur de la commune, avec le com-

mentaire tel qu'il se trouve dans l'ouvrage que j'ai cité.

CENTURIE IX, QUATRAIN 20.

De nuit viendra par la forêt de Reines (1)
Deux parts (2) voltorte (3), Herne, la pierre blanche (4)
Le moine noir en gris dedans Varennes, (5)
Élu cap, cause tempête, feu, sang, tranche. (6)

Commentaire.

(1) *Reines* est le nom de la forêt par où passe le grand chemin qui conduit à Varennes, et que prit Louis XVI.

(2) *Deux parts* : il appelle ainsi le mari et la femme. Le mari est *le part*, et la femme est *la part*.

(3) *Voltorte* : ancien mot qui signifie *voie détournée*. Le chemin que prenait le roi pour aller à Montmédy était effectivement un chemin détourné.

(4) *Herne, la pierre blanche* : dans *Herne* on trouve *reine*, en changeant *h* en *i*. *Pierre blanche* désigne la blancheur de la reine, et sa robe qui était blanche.

(5) Le *moine noir* : on trouve *roi* dans *noir* — *en gris* le roi moine, ayant la dévotion d'un moine.

(6) *Élu cap* : roi constitutionnel, etc. Par leur voyage, ils ont causé *feu*, *sang*, *tranche* ou tête tranchée.

CENTURIE IX, QUATRAIN 34.

Le part solus, mari sera mitré, (1)
Retour conflict (2) passera sous le thuille. (3)
Par cinq cent un trahi sera titré. (4)
Narbon et Saulce par quartauts avons d'huille. (5)

Commentaire.

(1) *Le part solus* est visiblement le roi *mitré* par le bonnet rouge qu'on lui mit sur la tête le 20 juin 1792.

(2) *Conflict*, mot qui vieillit, et qui signifie un choc de plusieurs personnes armées qui font du bruit avec leurs armes.

(3) Le *Thuille* ou les Tuileries.

(4) *Titré* du nom de constitutionnel.

(5) *Narbon* et *Saulce*.... Le second est ce marchand épicier chez lequel Louis XVI et la reine passèrent la nuit à Varennes. Dans l'*Histoire de la Révolution*, par deux amis de la liberté, en 7 vol., tome VII, page 126, on lit : *Le roi prend ses enfans par la main et se rend avec sa famille chez M. Saulce*, marchand épicier, et procureur de la commune, qui les fit arrêter le lendemain matin, 22 juin 1791, et le trahit comme des milliers de Français désignés par *cinq cent un*. — Par *quartauts avons d'huille*, désigne évidemment un épicier qui vend de l'huile par *quartaux*, par *quarterons*.... »

On peut ranger dans la classe des *Centuries* de Nostradamus certains livres de prédictions dont la réputation s'accroît ou diminue selon que les événemens paraissent avoir plus ou moins de rapports avec les phrases éparses dans un texte expliqué déjà vingt fois en sens différens. Tel est ce *Mirabilis Liber*, imprimé pour la première fois dans le seizième siècle, sans date certaine, recueil de révélations et de prophéties de différens auteurs, et sous différens noms, sans aucune authenticité. Celles qui concernent particulièrement la France sont copiées sur un manuscrit du onzième siècle, trouvé dans la bibliothèque des chanoines de Saint-Victor de Paris, et d'un autre du douzième siècle, de la bibliothèque de l'abbaye de Cluny. On a donné, il y a quelque temps, une traduction française de quelques morceaux détachés de cette compilation

monastique, pour la commodité de ceux qui sont bien aises de voir comment, à cinq ou six ceuts ans de distance, on prédit clairement des événemens dont on ne se doute pas.

NOTE (3), CHAP. I, page 236.

On verra sans doute avec autant de surprise que d'intérêt le précis de quelques-uns de ces phénomènes consignés par M. Petetin dans l'histoire déjà citée de la cataleptique qu'il a guérie.

Non seulement le sens de l'ouïe, mais ceux du goût, de l'odorat et même de la vue avaient passé dans l'estomac pendant les accès de cette jeune femme.

Lorsqu'on faisait passer sous ses doigts réunis différens alimens ou différentes liqueurs, en ne faisant que les effleurer, elle les sentait et les désignait les unes après les autres sans se tromper, et comme elle eût fait si elle les avait eues sous le nez. Goûter c'est sentir, mais sentir n'est pas toujours goûter. La malade n'avait que l'odorat au bout des doigts, tandis qu'elle réunissait dans l'estomac l'odorat et le goût. Elle mâchait lorsque les substances alimentaires étaient en contact avec l'estomac, ce qui ne lui arrivait pas quand elle les avait sous les doigts.

Le sens de la vue présente des phénomènes plus extraordinaires encore. On mit sur l'estomac de la

malade des cartes l'une après l'autre; elle distinguait les couleurs et les figures et les nommait; elle les voyait dans l'intérieur de son estomac très-lumineuses, mais d'une dimension un peu plus grande. Son mari y plaça sa montre : quelques minutes après elle dit : *C'est la montre de mon mari ; il est dix heures moins sept minutes :* cela était exactement vrai. Le docteur avoue qu'il en fut *bouleversé;* mais plusieurs autres expériences lui firent connaître que ce phénomène avait le même principe que les autres, puisqu'en enveloppant les différens objets dans du taffetas blanc, la malade ne voyait plus rien. On est en effet bien étonné quand un homme du mérite de M. Petetin, président de la société de médecine de Lyon, atteste ces faits et plusieurs autres aussi extraordinaires ayant eu lieu devant plusieurs personnes qui ne purent en douter, mais qui mouraient de peur que la malade ne fût en commerce avec le démon.

Dans ses accès, elle voyait, quoique les yeux toujours fermés, non seulement au dehors d'elle, mais en dedans d'elle-même : elle voyait l'intérieur de sa tête, celui de son estomac, la forme et les mouvemens de son cœur, prédisait les accidens qui devaient lui arriver, et quelquefois à ceux qui se trouvaient dans son atmosphère électrique. Elle dit un jour à son docteur, en montrant beaucoup d'inquiétude : *Je serai sourde en m'éveillant à ne pas entendre Jupiter tonner, et cette infirmité ne*

cessera que demain après l'accès du matin. Comment voyez-vous cela? lui dit le docteur. — Parce que je ne vois pas mes oreilles, et qu'une ombre me les cache. — Pourquoi jugez-vous que cette surdité durera vingt-quatre heures? — Je le sens et ne peux le définir.... Sa prédiction s'accomplit à la lettre : le lendemain, en sortant de l'accès de catalepsie, elle entendit parfaitement.

Une semblable maladie observée dans une femme dont M. Attalin, célèbre médecin de Besançon, que j'ai connu, rapporte l'histoire, et que cite M. Petetin, me donne lieu de penser que celui-ci est également fidèle dans son récit. Les principaux symptômes avaient été observés par M. Attalin; mais c'est la première fois qu'on a observé ce qui se passe relativement à l'ouïe, aux autres sens et aux prédictions.

Il eût été nécessaire peut-être que M. Petetin ajoutât à son témoignage celui de quelques médecins aussi éclairés que lui : il le desirait; mais la famille de la malade s'y est constamment opposée. Les prodiges parurent si extraordinaires et si peu naturels, que l'on craignit de compromettre cette jeune personne en laissant accréditer le soupçon que l'esprit malin pouvait bien s'être un peu mêlé de cette affaire.

NOTE (4), CHAP. I, page 242.

On relira sans doute ici avec intérêt les quatre couplets les plus remarquables de cette chanson de M. le Ch[er] de Lisle, composée et imprimée dans quelques recueils du temps (en 1775), à l'époque du ministère de M. Turgot, et quatorze ou quinze ans avant les événemens de la révolution, qui y sont prédits d'une manière si précise.

On verra tous les états
Entre eux se confondre;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre;
Des biens on fera des lots
Qui les rendront tous égaux:
Le bel œuf à pondre, oh gué!
Le bel œuf à pondre!

. . . .

. . . .

Du même pas marcheront
Noblesse et roture;
Les Français retourneront
Au droit de nature:
Adieu, parlemens et lois,
Les princes, les ducs, les rois;
La bonne aventure, oh gué!
La bonne aventure!

. . . .

Plus de moines langoureux,
De plaintives nones :
Au lieu d'adresser aux cieux
Matines et nones,
On verra ces malheureux
Danser, abjurant leurs vœux,
Galante chacone, oh gué !
Galante chacone !

. . . .

A qui devrons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être :
Ah ! qu'il faut aimer le bien
Pour de roi n'être plus rien !
J'enverrais tout paître, oh gué,
J'enverrais tout paître.

Les vers latins suivans, qui ont été faits en 1777, à l'occasion de la construction de la belle église de Sainte-Geneviève, que l'on commençait alors, peuvent être encore regardés comme une sorte de prédiction non moins extraordinaire et également vérifiée par les événemens.

Templum augustum, ingens, reginâ, surgit in urbe,
Urbe et patronâ virgine digna domus.

Tarda nimis pietas, vanos moliris honores !
Non sunt hæc factis tempora digna tuis.
Ante Deo summâ quam templum extruxeris urbe,
Impietas templis tollet et urbe Deum.

NOTE (5), CHAP. I, page 243.

La nécessité et les avantages de la religion pour le maintien de l'autorité légitime et de l'ordre public dans les empires. Tel était le plan du discours prononcé par M. l'évêque de Nancy, à l'ouverture des états-généraux.

Je ne sais où l'auteur du livre intitulé, *Paris, Versailles et les Provinces, au dix-huitième siècle*, a pris l'anecdote suivante :

« Le jour où ce Discours fut prononcé, M. Necker « avait invité à dîner Mgr le cardinal de la Roche- « foucault, M. l'évêque de Luçon, plusieurs dé- « putés des deux autres ordres, et les convives, « au nombre de vingt-quatre, étaient depuis quel- « que temps à table, quand M. Mounier, fort lié « avec le ministre, arriva dans la salle. Après les « excuses ordinaires sur son retard, il se plaça au « bout de la table, en face de madame de Stael, « qui, profitant du moment de silence qui avait « succédé à ce petit dérangement, lui adressa « ainsi la parole : — M. Mounier, vous avez sûre- « ment écouté avec attention le Discours de M. l'é- « vêque de Nancy : comment l'avez-vous trouvé ?—

« Madame, tel qu'il devait être, aussi fondé en « principes que bien adapté à la circonstance.— « Ah ! vous ne dites pas ce que vous en pensez. « Quoi ! l'orateur a voulu nous persuader que la « religion est la première, la plus sûre et même « l'unique base des gouvernemens ! Oh ! nous « sommes trop *déniaisés* dans ce siècle-ci pour « donner encore dans de pareilles chimères. — A « ces mots tous les yeux se baissèrent, et l'on dut « être étonné que l'auteur des opinions religieuses « n'imposât pas silence à sa fille. » Tome I, pag. 18.

Il serait bien plus étonnant encore que ce propos n'eût pas été relevé par le cardinal de la Rochefoucault, ou par l'évêque de Luçon ; mais le premier était *extrêmement* sourd, dit l'auteur, ce qui n'est pas exact, et l'évêque de Luçon très-prudent, ce qui pourrait être. Le fait est que madame de Stael a trop d'esprit, de bon sens et d'usage des convenances, pour avoir tenu le discours qu'on lui prête ; et qu'une personne très-recommandable m'a assuré que cette anecdote, dénuée de toute vraisemblance, était entièrement dépourvue de vérité.

NOTE (6), CHAP. I, page 251.

La confiance dans l'avenir et le desir de le connaître semblent être plus particulièrement le besoin et l'apanage d'un sexe qui, non content du don de plaire, veut encore, dans le premier âge

du bonheur, enchaîner l'amour sous les lois du destin, lui soumet l'inquiète et naïve curiosité de l'innocence, et demande un miracle à l'hymen pour couronner son espoir. M. Sonnini, dans son intéressant *Voyage en Grèce et en Turquie*, rapporte à ce sujet le détail d'une fête religieuse en usage parmi les jeunes filles grecques de quelques-unes des îles de l'Archipel, qui pourrait, ce me semble, offrir le sujet d'un tableau charmant. « Des cœurs disposés pour le sentiment, dit-il, doivent desirer avec ardeur de rencontrer des hommes dignes de leur tendresse, et qui répondent au besoin qu'elles ont d'aimer. Les filles de l'Archipel emploient avec beaucoup d'ingénuité divers moyens pour s'assurer si l'objet chéri deviendra l'époux, ou pour connaître celui que l'hymen leur destine. Saint Jean est pour les filles de ces contrées ce que saint Nicolas est pour celles de mon pays, qui lui adressent leurs prières et leurs vœux afin d'obtenir un prompt changement d'état. La veille de la fête du saint, les filles grecques se réunissent en plusieurs sociétés, et elles s'y occupent uniquement du sujet qui les rassemble. Elles font venir de l'eau de puits ou de citerne; la personne qui en est chargée ne doit point proférer une seule parole, sous quelque prétexte que ce soit : cette eau est appelée, par cette raison, *eau secrète*. On en remplit un grand vase, dans lequel chacune met une pomme; on couvre le vase, dont le couvercle doit fermer à

clé; on le place sur la terrasse d'une maison, ou sur tout autre lieu élevé, et on l'y laisse pendant toute la nuit en plein air. Le lendemain, c'est-à-dire le jour de saint Jean, l'on se rassemble de nouveau après les offices de l'église, et personne ne se fait attendre. L'on adresse quelques prières à saint Jean, qui ne sont, dans le réel, que des invocations à l'Amour; on rapporte le vase plein d'eau avec une religieuse précaution; on l'ouvre, et chacune puise de l'*eau secrète* dans un petit vase, avec sa pomme qu'elle a eu soin de remarquer: elle fait au-dessus de l'une et de l'autre trois signes de croix, en disant: *Grand saint Jean, fais que, si je dois épouser N...., ce vase tourne à droite; et s'il ne doit pas devenir mon époux, que le vase tourne à gauche.* Celle qui a prononcé cette prière joint les mains, en tenant les pouces élevés et écartés l'un de l'autre; une de ses compagnes se place devant elle, et en fait autant; l'on pose ensuite sur ces quatre pouces, ainsi dressés, le vase, qui ne manque pas, dit-on, de tourner de lui-même ou à droite ou à gauche, et de désigner ainsi le mari qui doit s'unir à celle qui attend avec inquiétude la réponse de ce singulier oracle, que chacune consulte à son tour et de la même manière. Plusieurs personnes des plus graves m'ont assuré qu'elles avaient vu le vase tourner; et l'on tenterait inutilement de persuader aux Grecs que saint Jean n'a aucune part à l'effet tout naturel du peu de solidité

et de la mobilité d'un support dont quelques parties, en s'écartant des autres, impriment au vase un léger mouvement qui, à des yeux prévenus, peut paraître un commencement de rotation sur sa base. »

« Toutes, femmes et filles, ajoute M. Sonnini, outre les pommes que ces dernières plongent dans l'*eau secrète*, en mettent une la veille de la fête dans un vase plein d'eau, et l'y laissent jusqu'à midi du lendemain. Cette pomme ainsi trempée devient un cadeau précieux pour l'amour ou l'amitié. » (*Voyage en Grèce et en Turquie*, fait par ordre de Louis XVI, *in*-8°, tom. II, pag. 122.)

Par quel hasard ce fruit, qui devint si funeste entre les mains de la première femme, et qui fut, dans l'âge brillant de la mythologie et dans le climat le plus favorisé de la nature, le prix que la beauté sut obtenir, se trouve-t-il encore aujourd'hui, entre les mains de la candeur et des grâces, le talisman que la confiance emprunte de l'amour, et le gage du sentiment le plus pur et le plus doux que le cœur humain puisse éprouver?

NOTE (7), CHAP. I, page 258.

« Quelle différence entre la chenille et le papillon qui en doit naître, entre ce ver hérissé de poils qui rampe pesamment sur la terre et qui ne se nourrit que d'alimens grossiers, et cet animal paré des plus

riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger et qui ne vit que de rosée ! Cependant la chenille est un véritable papillon sous une forme empruntée. La main savante et délicate d'un Swammerdam, ou d'un Réaumur, sait faire tomber ce masque et produire à nos yeux surpris les parties propres au papillon. L'homme ne paraît point non plus ici-bas sous sa véritable forme ; ce n'est point lui que nous voyons, ce n'est que cette enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort, si redoutable au vulgaire, n'est pour une ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation. » (BONNET, *Essai de Psycologie*, chap. 85.)

On peut mettre au premier rang de ces miracles naturels la renaissance et, pour ainsi dire, la résurrection du *rotifère*, constatée par Lewenhoek, par les observations des plus savans naturalistes après lui, et sur laquelle il ne reste plus aucun doute. Cet animalcule est de l'espèce des petits polypes : les eaux douces sont sa vraie patrie ; mais les vents le transportent quelquefois jusque dans la poussière des toits, où il demeure enseveli pendant les plus grandes ardeurs de la canicule et les plus grandes rigueurs de l'hiver. C'est dans l'eau, comme dans son élément naturel, que, transparent et fort agile, il revêt, comme un petit Protée, toutes sortes de formes. Mais à mesure que l'eau s'évapore, il se contracte de plus en plus, se ride, se déforme, et ne paraît plus enfin que sous l'aspect d'un

fragment de parchemin desséché. L'état où il se trouve alors ressemble parfaitement à un état de mort; il y reste quelquefois des années entières, puis il reprend la vie et le mouvement dès qu'on l'humecte de nouveau. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que s'il est entièrement nu quand il se dessèche, il ne ressuscite jamais; mais s'il est couvert de poussière avant son dessèchement, il revient constamment à la vie lorsqu'on humecte la poussière, et peut y revenir plusieurs fois.... C'est à cette merveille, si digne de réflexion, que M. Delille a consacré ces beaux vers:

Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits
Se ranime dans l'onde une seconde fois :...
Et, cédant à la mort une entière victoire,
L'homme à son avenir refuserait de croire !....

Poëme sur les trois Règnes, etc., chant VII.

NOTE (8), CHAP. II, page 270.

Rousseau dépeint très-bien cet état: « C'est, dit-il, une impression générale qu'éprouvent les hommes sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil; on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime proportionné aux objets qui nous frappent, je ne sais quelle

volupté tranquille qui n'a rien d'âcre ni de sensuel ; il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté ; enfin ce spectacle a quelque chose de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens. On oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est. »

NOTE (9), CHAP. III, page 281.

« Quelques opinions religieuses des nègres, dit un voyageur moderne très-estimé, quoique mêlées de superstitions et dictées par une crédulité ridicule, ne sont pas indignes d'attention. J'ai conversé avec des hommes de toutes les classes au sujet de leur foi, et je n'hésite pas à prononcer que la croyance d'un Dieu, ainsi que celle d'un état futur de peines et de récompenses, est universelle chez eux.... Lorsqu'on les interroge en particulier sur leurs idées d'une vie future, ils s'en expriment avec un grand respect, mais ils tâchent d'abréger la discussion en disant : *mo o mo inta allo* (personne ne sait rien là-dessus). Ils se contentent, disent-ils, de suivre, dans les diverses occasions de la vie, les leçons et les exemples de leurs ancêtres, et lorsque ce monde ne leur offre ni jouissances ni consolations, ils tournent des regards inquiets vers un

autre qu'ils supposent devoir être mieux assorti à leur nature, mais sur lequel ils ne se permettent ni dissertations ni vaines conjectures. » (*Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, par MUNGO-PARK, tom. II, pag. 25.)

NOTE (10), CHAP. III, page 286.

Quoique plusieurs articles de l'Alcoran promettent une récompense distinguée et magnifique aux femmes vertueuses et aux fidelles croyantes, cependant la tradition des docteurs musulmans semble les exclure du paradis, et les mettre dans une classe inférieure à celle des hommes. Telle est l'idée qu'en donne l'auteur célèbre des *Lettres Persannes* (*voyez* lettre CXLI); et l'on connaît cette réponse fort adroite faite à une dame qui, se trouvant au cercle chez un ambassadeur de la cour ottomane près celle de France, lui demanda s'il était vrai qu'un point de croyance de sa religion était que les femmes n'ont point d'ame. Nous croyons, madame, lui répondit le galant ambassadeur, qu'elles sont faites pour nous en donner....

Les *Gavres*, qui sont les anciens Persans, qui en ont conservé l'idiome et qui n'ont point voulu quitter la religion de leurs pères pour embrasser celle de Mahomet, admettent un paradis qu'ils placent dans la sphère du soleil : le bonheur des saints consiste, selon eux, à voir sa lumière, dans



laquelle ils voient Dieu comme dans un miroir; mais on ne jouit, disent-ils, de ce bonheur que trois jours après la mort. C'est pour cette raison qu'ils ont soin de porter au tombeau de leurs morts des provisions de bouche pour trois jours, afin qu'ils ne souffrent ni de la faim ni de la soif. Ils croient un enfer, et se le représentent comme une prison souterraine, humide, infecte, remplie de serpens et de toutes sortes d'animaux carnassiers, mais sur-tout de corbeaux et de grenouilles, espèce d'animaux pour lesquels ils ont le plus d'aversion: ils appellent les corbeaux *messagers du démon*, et les grenouilles *musiciennes des damnés*. (Voyez *Choix de lettres édifiantes*, missions de la Perse, tome V.)

NOTE (11), CHAP. III, page 300.

On a droit de s'étonner quand on voit que, dans tous ces systèmes ou toutes ces fables sur le bonheur après la vie, les femmes sont comptées pour si peu de chose, et qu'à peine on daigne s'en occuper. Les anciens, comme les modernes, n'ont su imaginer de félicité que pour eux. Les mahométans regardent les femmes plutôt comme des ornemens ou des décorations du parvis de leur prophète, que comme des êtres aimans et sensibles: elles ne sont là, dans un jardin délicieux, que des fleurs charmantes destinées à enivrer tous les sens par leur

éclat, l'élégance de leurs formes et la douceur de leurs parfums ; comme si les sentimens de tendresse et d'amour, réfléchis par le cœur d'une femme, n'étaient pas le complément du bonheur de l'homme ; comme si, sous les rapports mêmes des plus pures jouissances de l'esprit, les femmes n'avaient pas seules le secret d'en composer toute la grace et la délicatesse ; comme si le sentiment le plus doux au cœur humain, celui que l'auteur de la nature semble avoir confié de préférence à l'être privilégié dont sa bienfaisante main embellit la terre, devait s'évanouir et disparaître ainsi qu'une vapeur légère sur le seuil des demeures éternelles.... La religion chrétienne est la seule qui ait traité les deux sexes avec une égalité parfaite, et qui ait proscrit cette insouciance ou cette absurde injustice des hommes qui ont fait des paradis comme ils ont fait des lois, c'est-à-dire pour eux sur-tout. Quand il n'y aurait pas de preuves supérieures à celle-ci, la moitié la plus aimable, la plus aimante, la plus intéressante de l'espèce humaine, devrait regarder le christianisme comme le système religieux le meilleur et le plus vrai qu'il ait été possible d'offrir à la raison.

NOTE (12), CHAP. III, page 305.

Tous les jours l'astronomie s'enrichit de nouvelles découvertes. Long-temps nous n'avons

compté que sept planètes circulant autour du soleil : on en connaît douze maintenant. La dernière, qui est la quatrième reconnue depuis le 1er janvier 1800, a reçu le nom de *Vesta*. Elle a été vue la première fois par M. le docteur *Olbers*, médecin à Bremen et astronome distingué. *Vesta* paraissait alors comme une étoile de cinq à sixième grandeur, d'une lumière blanche et pure, en quoi elle diffère des trois autres, c'est-à-dire, de *Cérès*, *Pallas* et *Junon*, qui paraissent enveloppées d'une atmosphère épaisse. On observe aussi une comète nouvelle, qui sera la quatre-vingt-dix-septième, dont on connaîtra l'orbite. (Voyez *l'Annuaire du bureau des Longitudes pour l'année* 1808.)

En multipliant, par ce nombre de planètes, celui des étoiles fixes, qui sont autant de soleils placés au centre de leur système, on aurait un léger aperçu du nombre prodigieux de ces corps célestes qui ne brillent point par eux-mêmes, et qui peuvent être habités. « Avec le télescope d'Herschel, long de 60 pieds, on peut distinguer peut-être sept à huit cents millions d'étoiles.... Vingt mille, très-distinctes, sont visibles déjà sur notre horizon : dans peu on en aura trente mille. Le soleil lui-même, *qui n'est qu'une petite étoile*, change de situation, emportant avec lui la terre, les planètes et les comètes.... On a déterminé, par le moyen des taches du soleil, son mouvement de rotation sur son axe, et conclu de ce mouvement de rotation

un mouvement de translation, car l'un suppose l'autre. De nouvelles observations apprendront ce qu'il en est, et si notre système doit finir par se confondre dans un centre, ou si, comme il est plus vraisemblable, ce n'est qu'une circulation périodique que l'équilibre général et l'attraction simultanée de tous les systèmes préservera de toute confusion. » (LALANDE.)

C'est ainsi qu'en tâtonnant raisonne le génie même qui cherche une démonstration mathématique dans des espaces inaccessibles. Mais n'est-ce donc pas assez pour nous de pouvoir contempler, de l'avant-scène où la nature nous a placés, un si beau spectacle, dont le mécanisme ne nous sera découvert que lorsque notre intelligence pourra l'observer et l'admirer de plus près? Quelle étonnante magnificence que celle de la création universelle! Et quel ravissement on éprouve quand on médite le beau *Système du monde* du profond Lambert! Une intelligence céleste semble lui avoir révélé le secret de l'éternelle puissance, devant laquelle les anges eux-mêmes se couvrent d'un voile respectueux. Il voit des millions de comètes circuler autour de notre soleil dans des orbes de plus en plus excentriques et sous toutes sortes de directions et d'inclinaisons. Ce soleil et ces milliers de soleil que nous nommons des étoiles, circulent eux-mêmes autour d'un corps central qui, par la supériorité de sa masse, domine sur tous ces so-

leils et sur leur immense cortége de planètes et de comètes, tandis qu'il est dominé à son tour par un corps central plus puissant, dont il n'est lui-même que le satellite ; celui-ci, par un autre plus puissant encore : et tous ces millions de comètes, de planètes, de soleils, de corps centraux subordonnés les uns aux autres et enchaînés par une loi unique, le sont, en dernier ressort, au corps central le plus puissant de tous, au centre des centres, auguste et resplendissante demeure de l'ancien des jours et souverain de l'univers.

Cette immense quantité de mondes éclairés et vivifiés par autant de soleils, autour desquels circulent d'innombrables satellites, ou de planètes plus ou moins considérables que le nôtre, doit mettre notre imagination bien à l'aise sur le nombre des demeures que l'éternelle sagesse prépare à ceux que sa bonté récompense. La prodigieuse variété que la nature prodigue dans ceux de ces ouvrages que nous connaissons, doit encore nous donner lieu de croire que chacun de ces globes est enrichi d'élémens et de productions aussi différentes de celles du nôtre, que nos idées et nos connaissances actuelles sont différentes de celles que nous aurons alors ; et cette profusion dans tous les genres d'objets que nous serons si curieux de voir et d'admirer, peut de même nous donner l'idée du temps qu'une ame rendue presque céleste devra mettre à les parcourir, et de manière à nous faire

concevoir maintenant, autant qu'il est possible, qu'il n'y a que l'éternité qui puisse être la mesure de l'infini.

NOTE (13), CHAP. III, page 308.

M. de Swedenborg a réuni dans le foyer d'un sentiment unique toute la félicité dont l'homme est susceptible, en le considérant comme un être dont la dissolution corporelle n'apporte qu'un léger changement à sa primitive constitution. C'est ce qu'il établit dans son *Traité curieux des charmes de l'Amour conjugal dans ce monde et dans l'autre*; ouvrage traduit du latin par M. de Brumore, en 1784. C'est une autorité grave que la sienne pour les philosophes du Nord; et ce qu'il dit à ce sujet prouve qu'on ne saurait trop se défier de l'illusion que produit la métaphysique du cœur lorsqu'elle veut briller d'une lumière plus pure que celle de la raison.

Swedenborg était un savant distingué, un écrivain abondant, doué d'une ame honnête et d'une imagination aux ordres de laquelle il a passé presque toute sa vie. Il se donnait comme éclairé par des révélations particulières et en relation intime avec Dieu, par le ministère des anges. Personne ne s'est entretenu avec eux plus longtemps et plus souvent que lui. C'est par eux qu'il a eu l'avantage de connaître fort en détail la ma-

nière de vivre des ames dans les différens cieux et même dans les enfers. Les descriptions qu'il en donne ressemblent beaucoup à celles d'un voyageur qui raconte ce qu'il a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles. Cette facilité de communiquer avec les ames des morts lui donna une grande célébrité à la cour de Suède, et fut utile même à quelques graves personnages qui, par intérêt ou par tendresse, desiraient avoir des nouvelles précises de l'autre monde. La secte des illuminés s'autorisa beaucoup de ses connaissances, et finit par donner un vernis de ridicule à une doctrine dont les principes cependant étaient conformes à ceux de la plus pure morale. Madame Guion eut le même sort en France; et Fénélon lui-même ne fut point à l'abri de ce genre de séduction.

Quoi qu'il en soit, voici quelques idées de Swedenborg qui ont quelque rapport avec les miennes, malgré la différence des sources où nous avons puisé l'un et l'autre.

« Ceux qui pensent, dit-il, que l'homme n'est plus qu'ame après sa mort, croiront difficilement à ces unions charmantes que je viens de décrire (c'est la description des charmes du pur amour dans le ciel), parce que, selon eux, un souffle ne peut pas plus se fixer qu'un esprit s'enchaîner dans les nœuds de l'amour et du plaisir : il n'en est pas moins vrai que l'homme est toujours homme après sa mort, qu'il conserve son sexe, que son

amour lui survit, et qu'il renouvelle ses nœuds dans le ciel, quand il n'a pas cherché à les dissoudre et à les rompre sur la terre. D'après ce que je sais, *ce que j'ai appris* et *ce que j'ai vu*, j'assurerai donc que l'homme, en quittant le séjour qui le vit naître, retrouve une nouvelle forme qui ressemble à celle qu'il a perdue, avec cette seule différence qu'elle est en tout plus agréable et plus parfaite; d'où j'avance que, s'il est effectivement dominé par la matière subtile, comme il est composé d'une substance presque toute spirituelle, il n'en a pas moins une forme humaine, telle que celle des anges qu'il plut au Seigneur d'envoyer autrefois à Gédéon, à Daniel, aux patriarches et aux prophètes; telle enfin que m'ont paru souvent avoir ceux que le ciel a daigné m'envoyer pour m'instruire. Quant à ces affections tendres et délicieuses que je dis ici qu'il conserve, et qui survivent après lui, c'est ici qu'il faut que l'idée de l'homme s'arrête, parce que l'amour, ce bien suprême, rapproché de la pureté de son principe, n'est plus cet amour altéré, flétri et corrompu dans un cœur de chair, où l'orage et le tumulte des passions l'ont dénaturé »...... § 1, pag. 67.

« D'après tout ce que je vis (dans le jardin des époux, au monde des esprits), je demeurai convaincu que la vie de l'homme, dans l'espace même indéfini des temps, n'était qu'une transmutation

continuelle : que, telle que nous la voyons commencer depuis l'enfance, qui se perdait dans l'adolescence, comme l'adolescence dans l'âge de puberté, celui-ci dans la virilité, comme la virilité dans la vieillesse, elle avait toujours une progression transmutative qui caractérisait une tendance déterminée à un nouveau degré de perfection ; qu'ainsi que l'arbre, depuis le premier instant qui a fécondé son germe, n'est pas un seul moment sans subir un nouveau changement par une nouvelle végétation, de même l'homme extérieur variait dans tous les instans de sa vie jusqu'au moment de sa dissolution, tandis que l'homme intérieur continuait ses progressions à l'infini jusqu'à l'éternité des temps, pour arriver, autant qu'il est possible, à l'immensité des perfections, etc. ».... pag. 136.

J'ajoute ce morceau qui termine l'ouvrage, et qui vient à l'appui de ce que j'ai dit sur les principes de cet auteur.

« D'après tout ce que je viens d'écrire, que me reste-t-il à conclure, sinon qu'il n'est pour nous qu'un seul et unique bonheur dans tous les mondes ; que ce bonheur vient du bien, que ce bien vient de la vérité, que la vérité vient de ce principe incompréhensible de sagesse qui unit dans tous les cœurs le desir de s'unir et le besoin d'aimer ; que la perfection de notre être, en tant que substance divisée en soi, dépend de notre application cons-

tante à la recherche de l'objet auquel nous devons, nous unir; que c'est dans la rencontre heureuse de cet objet et dans ce point seul de réunion qu'existe essentiellement le véritable amour, l'amour conjugal, l'amour pur, qui est seul, comme je l'ai assuré, comme je l'assure encore, d'après ce que j'ai vu, d'après ce qui m'a été révélé dans la sphère des intelligences célestes, le terme de notre destinée pour arriver à la félicité suprême; qu'en un mot, cet amour, principe de toutes choses, trésor de tous les biens, est, en son essence, l'émanation de la Divinité, la vie de la nature et l'unité de l'ame de tous les mondes..... ».

On peut dire de cet ouvrage, dit le traducteur dans la préface, qu'il est l'essence et l'esprit de tous les autres. Il renferme en effet toute la base de sa doctrine, qui fait dépendre tous les êtres du seul besoin d'aimer et d'être aimé.... C'est par ce sentiment qu'on est heureux, c'est par la rencontre des deux moitiés destinées à être unies que peut se former un tout parfait, etc.

Effectivement Swedenborg, qui ne me paraît pas très-porté à faire du bonheur pour les célibataires, et qui en cela se trouve fort en contradiction avec des principes religieux dont la source est un peu plus authentique, dit expressément (page 150) « qu'il n'y a que l'amour conjugal qui puisse nous donner l'idée d'un bonheur inépuisable; que lui seul, tel qu'il doit être, peut nous

rendre supportable l'idée de l'éternité ; parce que, indéterminé, indéfini comme elle, il n'est que l'amour conjugal qui puisse suffire à l'immensité de nos desirs et au vide de nos cœurs. »

Peut-être l'auteur illuminé n'est-il pas ici tout à fait d'accord avec lui-même ; car il me semble que dans quelques autres de ses visions il a conversé avec des philosophes très-heureux, et qui cependant n'étaient pas des philosophes mariés : à la vérité, ils ont pu l'être depuis ; car Swedenborg sentant parfaitement bien qu'un système sur le bonheur pourrait être fort mal reçu et accusé de partialité s'il en excluait ceux qui se seraient trouvés ici-bas dans l'impossibilité d'y prétendre, dit en propres termes : « Telle fut la volonté du Créateur, qu'en plaçant le bonheur parfait dans les nœuds de l'amour conjugal, il plaça lui-même dans le fond de nos cœurs ces desirs, ces inclinations et ces penchans qui, en nous prouvant sans cesse le besoin d'aimer, nous prouvent également la nécessité de nous unir, soit sur la terre, quand il permet que nous puissions y rencontrer l'objet qui nous attend, soit dans les différentes sphères qui nous restent à parcourir, quand nous n'avons pas été assez heureux pour le rencontrer sur la terre. »

Voilà qui est fort bien ; mais apparemment que sur cette terre il est assez rare que le lien conjugal unisse les deux moitiés qui doivent se

rencontrer, puisque le bonheur s'y trouve ou s'y conserve si peu, et que l'idée de ces délices, rendues éternelles et inépuisables, n'est pas celle qui jusqu'à présent a dominé dans l'état de mariage.

En général, et en parlant un langage qui puisse être entendu de tout le monde, rien n'est si difficile que de donner une bonne définition du bonheur. Les affections, les desirs, les sentimens et les pensées, varient tellement avec les individus, qu'il est très-possible que le tableau du bonheur, qui paraîtra très-séduisant à l'un, ne convienne point du tout à l'autre, et que ce qui transporterait de ravissement et d'admiration une ame comme celle de Bossuet et de Newton, fût peut-être fort insipide pour celle d'une bonne mère de famille ou d'un honnête cultivateur. Le parti le plus sage, puisque nous ne pouvons nous accorder ici-bas sur ce que nous entendons par le bonheur, est de laisser sur celui que nous espérons, le voile mystérieux qui nous en dérobe la source, et d'abandonner à la main toute-puissante qui nous a créés pour en jouir, le soin de le répandre et de le partager selon les lois de sa sagesse et de sa justice.

Ce sentiment de confiance et d'abandon est plein de charmes et de douceur pour l'ame qui prie et qui espère : aussi celui qui, mieux que tous les philosophes, connaissait le cœur humain et tous ses vains efforts pour saisir le bonheur auquel il aspire, a-t-il mis tout le secret de cette recherche

dans quelques mots : c'est l'expression de la soumission et de l'amour, une formule dont la sublimité s'évapore sur les lèvres, et dont la beauté, comme la renaissance de chaque aurore, semble devenir vulgaire parce qu'elle se répète tous les jours : *Que votre volonté soit faite dans le ciel comme sur la terre!...* Quand on épuiserait le sens de toutes les sentences métaphysiques, morales et religieuses, écrites dans tous les pays, dans tous les temps et dans toutes les langues, on n'en tirerait pas cette pensée divine et consolante, cette expression filiale d'une ame sensible et résignée que ses propres desirs peuvent égarer, et qui laisse à la disposition du meilleur des pères son sort présent et son avenir.

Quant aux révélations et aux visions de Swedenborg, je n'y crois pas plus qu'il n'y croyait lui-même; mais il s'est persuadé sans doute que la forme orientale et dramatique qu'il a donnée à ses ouvrages y attacherait plus d'intérêt, et en cela il a bien fait. Peut-être aussi a-t-il cru qu'il y croyait. M. de Saint-Germain disait sérieusement qu'il avait assisté aux noces de Cana : à force de le dire il se le persuadait à lui-même et le persuadait aux autres.

NOTE (14), CHAP. III, page 308.

Je ne connais pas d'ouvrage où la certitude de se survivre dans l'immortalité attachée à des talens illustres, soit mieux décrite et mieux sentie que dans les *Veillées du Tasse*, dont l'authenticité est assurée par M. Compagnoni dans l'édition qu'il en a donnée à Milan en 1803. On est heureux de voir de semblables vérités devenir le patrimoine d'une imagination sublime, et tracées du style brûlant de l'amour, de l'espérance et de la gloire.

Le Tasse dut à son génie et à son cœur ses malheurs et sa renommée; mais il attachait sa véritable célébrité à son existence future, et l'espérance ne lui présentait le bonheur que dans l'avenir; douce jouissance que lui refusèrent toujours l'injustice et l'envie de plusieurs de ses contemporains. A trente ans, il avait achevé la *Gierusalemme liberata*, le plus beau monument littéraire de l'Italie. A la même époque, il devint amoureux d'Éléonore d'Est, sœur du duc de Ferrare. Son amour était aussi pur que sa renommée devait être brillante. Le duc le fit enfermer parce qu'il osait aimer sa sœur et se plaindre de ce qu'on ne lui rendait pas le manuscrit de son ouvrage. Il fut à deux reprises sept ans et deux mois en prison. Pour justifier cette horreur, on l'accusa de folie. Une si longue et si injuste captivité put lui causer

un affaiblissement d'esprit dont il se plaint lui-même ; mais ce délire, qui semble être celui de la raison, n'est qu'une violente indignation contre l'injustice, et l'élan sublime d'une ame outragée. Son amour et sa gloire devinrent alors les seuls objets de sa pensée ; il ne se consola que par la certitude de jouir dans un meilleur monde et de l'éternel amour de celle qu'il adora sans cesse, et de l'immortelle estime que des siècles sans nombre devaient attacher aux productions de son génie.

« Le génie, dit-il, s'élève au-dessus de tout, il n'est sujet à aucune vicissitude ; l'intrigue, la violence, la force, ne peuvent lui nuire : je vivrai immortel dans la mémoire des hommes : *vivro immortale io nella memoria degli uomini.* (Vig. 4.)

« Les tyrans voudraient détruire ma gloire et mon bonheur, ils n'y parviendront pas ; ma félicité est dans un lieu élevé, où leurs mains sacriléges n'atteindront jamais.... Les hommes ont la mort en horreur, et moi je ne la crains pas, si elle me réunit à toi que j'aime uniquement et pour qui seule la vie m'était agréable : *Gli uomini hanno in orrore la morte ; io no, se m'accompagna a te, che sola amai, per cui sola m'era dolce la vita.* » (Vig. 17, 19.)

Avec quelle grace et quelle délicatesse Pétrarque sut exprimer ces mêmes sentimens, ces grandes idées de l'éternité et d'espérances toutes célestes, dans l'une de ces pièces charmantes que, long-

temps après l'avoir perdue, il déposait encore sur le tombeau de Laure, et dont j'emprunte ici la traduction, qui rend si faiblement les beautés de l'original.

Ite rime dolenti, al duro sasso
Che il caro mio tesoro in terra asconde :
Ivi chiamate quella che dal ciel risponde,
Benchè'l mortal sia in loco oscuro e basso.

Dite le ch'i son già di viver lasso ;
Del navigar per queste orribil onde ;
Ma racogliendo le sue sparte fronde
Dietro le vò pur così passo a passo.

Sol di lei ragionando, viva e morta ;
Anzi pur viva, e or fatta immortale,
Acciò chè'lmondo la conosca e l'ame.

Piaccia le al mio passar esser accorta ;
Ch'è presso omai : sia mi al incontro, e quale
Ella è nel cielo, a se mi tiri, e chiame.

« Partez, mes vers; allez porter les expressions « de ma douleur sur ce marbre qui renferme le « trésor si cher à mon cœur. Vous y appellerez « celle qui répond du haut du ciel, quoique sa « dépouille mortelle soit déposée dans un lieu bas « et obscur. Dites-lui que je suis toujours plus en- « nuyé de la vie, et de voyager sur cette mer hor- « rible; que néanmoins, suivant pas à pas ses « traces, je tâche d'imiter les vertus dont elle a

« laissé par-tout le souvenir, et que je recueille « avec soin, comme des fleurs éparses sur sa route; « que depuis sa mort, ainsi que quand elle vivait, « je ne parle que d'elle seule, afin de la faire con- « naître dans le monde, et qu'on l'aime. Mais que « dis-je ? ne vit-elle pas toujours, puisqu'à présent « elle est devenue immortelle! Je la prie de se « rendre attentive à mon passage, dont le moment « est bien proche, afin de m'appeler en venant à « ma rencontre, et de me placer auprès d'elle dans « le ciel. »

NOTE (15), CHAP. IV, page 339.

On peut lire à ce sujet l'excellente *Dissertation sur la religion et la philosophie des Indous, traduite de l'anglais de M. Alexandre Dow*. Voici une idée de la doctrine contenue dans le *Shaster*, original appelé vulgairement *Bedang* : c'est un commentaire sur les *Bedas*, qui sont quatre livres écrits en langue *shanscrite*, et réputés avoir été inspirés par la Divinité. C'est par ignorance qu'on a donné en Europe à ce commentaire le nom de *Vedam*.

Dieu est immatériel et au-dessus de toute conception ; il est éternel, tout-puissant, il connait toutes choses, il est présent par-tout, il est le créateur de l'univers et de tout ce qui le compose.

L'ame ou l'intelligence est une portion de la grande ame de l'univers distribuée dans toutes les créatures, pour les animer pendant un certain

temps. Après la mort, elle anime d'autres corps, ou, comme une goutte, elle retourne dans cet immense océan d'où elle est émanée originairement. L'ame des hommes bons, dégagée de son corps par la mort, sera absorbée dans l'essence divine, pour ne plus jamais animer la chair; celles des méchans seront revêtues d'un corps de feu, et punies en enfer pendant un temps limité; elles retourneront ensuite animer d'autres corps, et ne seront absorbées en Dieu que lorsqu'elles seront parvenues à l'état de pureté.

Le mépris des choses et des vanités du monde est la source de la vraie sagesse; « mais le cœur convoite les richesses, les femmes et tous les plaisirs mondains. Comment réprimer ces appétits? Si la raison ne peut venir à bout de les soumettre, il faut les mortifier par la pénitence : pour cet effet, il est nécessaire de s'engager par un vœu public et solennel, de crainte que la résolution qu'on aurait prise ne cède à la contrainte pénible qu'elle impose. »

Telles sont les bases de l'ancienne religion des Indous, si l'on peut compter sur la fidélité des traductions et sur la possibilité de rendre exactement dans nos langues modernes, et sans y rien ajouter, les expressions d'une langue très-difficile à apprendre, et dans laquelle sont écrits les livres originaux, dont les innombrables commentaires ont singulièrement embrouillé le texte.

Ces bases se réduisent donc à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'ame et à des punitions et des récompenses.

Quant à la première, l'existence de Dieu n'est pas un objet de foi; elle est la base de toutes les religions du monde.

Pour la seconde, on voit que cette immortalité de l'ame n'est pas l'équivalent de son éternelle durée, mais une transmigration, une métempsycose, un dogme très-rapproché de celui des Grecs sur cette ame universelle dont l'ame humaine fait partie, et qui probablement avait passé de l'Inde dans l'Égypte, la Grèce et l'Italie.

Quel caractère de vérité peut offrir une religion d'ailleurs toute symbolique, concentrée dans des livres prétendus sacrés, que leurs dépositaires enveloppent d'un mystère impénétrable, et qu'ils se gardent bien de livrer à l'examen de la raison et même à la dévotion du peuple, de peur sans doute d'ôter une grande ressource à la superstition, qui établit leur crédit et leur fortune?

Quelle force enfin peut avoir la morale de l'égoïsme, une morale isolée, sans aucune liaison avec le dogme qui en doit être la source, et dénuée du puissant ressort qui l'anime, de cet esprit d'amour et de charité qui fait presque toute l'essence du christianisme? « La fin de la religion, dit Bossuet, l'ame des vertus et l'abrégé de la loi, c'est la charité. » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, part. II.)

NOTE (16), CHAP. IV, page 340.

« Au rapport de Cicéron et de saint Augustin, ce fut Phérécide qui le premier répandit dans la Grèce le dogme de l'immortalité de l'ame.... On sait que Pythagore n'entendit point parler de ce dogme dans tous les voyages qu'il fit en Égypte et en Assyrie, et qu'il le reçut de Phérécide, touché principalement de ce qu'il avait d'extraordinaire. L'orateur romain ajoute que Platon, étant venu en Italie pour converser avec les disciples de Pythagore, approuva tout ce qu'ils disaient de l'immortalité de l'ame. Il ne paraît cependant pas en être lui-même trop convaincu : car ayant fait discourir Socrate sur le bonheur des justes et les peines des méchans, il continua en ces termes : *Je tiens tout cela pour vrai, parce que je l'ai ouï dire.* Il y a un passage de Cicéron qui ne s'ajuste que trop à celui-là. Après avoir effleuré ce que Platon avance dans son *Phèdre*, il hasarde ces mots : *J'ai eu soin qu'il ne s'élevât dans mon esprit aucun doute ni aucun soupçon qui pût affaiblir cette doctrine, quoique très-peu vraisemblable, car je l'affectionne beaucoup*, etc. (*Tuscul.*, liv. I.) Sénèque, écrivant à un de ses amis (*Epist.* 102), se plaint de ce que les réflexions de cet ami l'arrachent au songe flatteur de l'immortalité de l'ame.... Plusieurs des anciens parlaient hautement contre elle.... César s'en moquait au milieu du sénat.... Et de l'autre

côté Cicéron disait : Quelle est la femmelette, ou quel est l'ignorant qui craigne encore aujourd'hui tout ce qu'on raconte de l'autre vie ? (*De Nat. Deor.*, liv. 2).... On a droit de conclure, de plusieurs passages d'Homère, d'Hésiode, de Pindare, de Callimaque, de Lucrèce, de Virgile, d'Ovide, de Juvenal, de Lucain, etc., que toute la doctrine de l'autre monde était problématique chez les anciens; qu'on pouvait la recevoir ou la rejeter à son choix; qu'il n'y avait sur cette matière aucune créance générale autorisée; enfin que les mêmes personnes tenaient, tantôt un langage, tantôt un autre, selon leurs caprices; ce qui arrive d'ordinaire à ceux qui n'ont point une persuasion fixe, arrêtée, et qui flottent dans de vaines incertitudes. » (Deslandes, *Histoire Critiq. de la Philosophie*, tom. I, chap. 10.)

Je dois observer que le passage de Cicéron, cité par Deslandes, n'est pas à beaucoup près une traduction des expressions de cet orateur. Je n'ai rien trouvé dans la première Tusculane qui en approchât, que cette phrase traduite ainsi par l'abbé d'Olivet : « En m'écoutant, ne prenez pas ce que « je vous dirai pour des dogmes indubitables; je « ne suis qu'un homme ordinaire; je ne cherche « que la vraisemblance.... » Cicéron, en effet, dans ce discours, ne cherche pas à donner une conviction parfaite de l'immortalité de l'ame : il traite ce sujet d'une manière purement académi-

que, en réunissant toutes les probabilités, sans rien conclure de positif. Il veut même, en usant de son privilége d'orateur, prouver trop, dans la crainte de n'en pas dire assez; et, au risque de ne prouver rien, il établit que l'ame est un être divin, pour en déduire qu'elle est immortelle. Mais sa péroraison même ne peut laisser aucun doute sur le fond de son opinion; et peut-on croire que ce philosophe était lui-même bien convaincu de la vérité qu'il a traitée dans cette première Tusculane, lorsqu'il dit en la terminant : Pour nous, obéissons avec joie et reconnaissance à cette loi bienfaisante de la mort qui nous délivre de nos chaînes, « afin qu'il nous arrive, *ou* de retourner « dans le séjour éternel notre véritable patrie, *ou* « d'être à jamais quitte de tout sentiment et de tout « mal? » *Ut* aut *in æternum et planè in nostram domum remigremus*, aut *omni sensu molestiâque careamus.* (Tuscul. I, § 49, *et ultim.*)

Lucrèce, qui, dans son troisième livre, croit avoir réuni les plus forts argumens contre l'immortalité de l'ame, débute dans son premier par un doute semblable :

Ignoratur enim quæ sit natura animaï;
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur
Et simul intereat nobis cum morte dirempta.

LUCR., lib. I.

NOTE (17), CHAP. IV, page 342.

On peut observer que presque toutes les expressions qui, dans l'ancien Testament, paraissent en faveur de l'immortalité de l'ame, ne sont pas les synonymes de l'éternité : elles annoncent seulement la croyance de la survivance de l'ame au corps. Il en est de même de celles : *In sempiternum; in seculum seculi*, etc. Les mots de *vita œterna* ne s'y trouvent que quatre fois, et le contexte les rend très-susceptibles de cette signification.

Le mot de *vie éternelle* ou d'*éternité*, pris dans sa signification absolue, n'a reçu tout le sens qu'il doit avoir que dans l'Évangile. Mais quand il y aurait à disputer là-dessus, il n'en serait pas moins vrai que cette doctrine serait puisée dans les livres saints, qui ne sont que les antiques archives de la religion chrétienne. Tel était le sentiment de Bossuet : « Encore que les Juifs, dit-il, eussent dans leur écriture quelques promesses de félicités éternelles, toutefois cette vérité faisait si peu un dogme de l'ancien peuple, que les Saducéens, sans la reconnaître, non seulement étaient admis dans la synagogue, mais encore élevés au sacerdoce. C'est un des caractères du peuple nouveau de poser pour fondement de la religion la foi de la vie future, et ce devait être le fruit de la venue du Messie. » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, 2e part.)

NOTE (18), CHAP. IV, page 349.

On ne saurait trop se défier de cette hypocrisie philosophique qui, sous le voile d'une saine critique et sous l'apparence de la bonne foi, n'exalte la morale de l'Évangile qu'avec l'intention de montrer que la source en est purement humaine, et ne préconise son fondateur que pour le dépouiller de l'autorité divine dont il était revêtu. C'est en élevant au-dessus de celle de tous les autres sages la beauté de son caractère, la grandeur de son ame, l'innocence de sa vie et la douceur de ses vertus, qu'on donne à la vérité l'air d'une fable heureusement imaginée, et qu'on laisse au rang des hommes supérieurs celui dont la divinité reconnue est le premier fondement de la foi.

Tel est le but d'un livre qui a paru en 1803 sous ce titre : *Vie du Législateur des Chrétiens, sans lacunes et sans miracles*, et dont je ne vais tracer ici l'esquisse que pour mettre en garde contre ces dangereuses productions dont l'artifice est peut-être le plus perfide que le philosophisme ait pu concevoir.

L'Évangile dit peu de chose de l'enfance et de la jeunesse de Jésus-Christ; il ne fait mention que de son apparition au Temple et de son discours aux docteurs de la loi, à l'âge de douze ans. Depuis ce moment jusqu'à celui où sa prédication commence,

il y a une lacune de près de vingt ans : c'est cette lacune que l'auteur entreprend de remplir.

Jésus, d'après les mémoires particuliers que cet auteur a sans doute composés lui-même, éprouve de tendres sentimens pour une jeune personne promise à un Juif riche et puissant : cette jeune personne préfère un de ses parens qu'elle aime. Jésus favorise cette union en sacrifiant son propre penchant, et se trouve en but à la persécution du riche. Il est obligé de quitter sa patrie, et il voyage en Egypte. Là il est initié à la doctrine des prêtres égyptiens, qui lui révèlent tous leurs secrets et lui apprennent l'art de guérir toutes sortes de maladies, et même l'art de ressusciter ceux qu'on croit morts. C'est ainsi qu'il arrive à la pratique de ces guérisons extraordinaires qu'en Judée on appelait des miracles.

Il devient précepteur d'Artaban, fils de Thomiris, reine de Perse, avec lequel il voyage encore. Il arrive en Italie, est conduit à Caprée, où il voit l'empereur Tibère, et où il est témoin de toutes les horreurs que rapportent les historiens du temps. Il guérit cet empereur d'une violente indigestion et d'une blessure qu'il s'était faite dans un moment d'ivresse. Tibère, pour lui témoigner sa reconnaissance, le nomme roi des Juifs, qui en demandaient un : Jésus refuse ce titre; mais il est reconduit à Jérusalem par un affidé de Tibère, qui n'en garde pas le secret, et qui par là donne occasion

aux ennemis de Jésus de l'accuser et de le faire périr.

Tel est le fond de cette fable ridicule. Jésus-Christ toutefois y est toujours présenté sous les couleurs les plus aimables, quant aux qualités physiques et morales : il y paraît uniquement occupé du projet de démasquer tous les vices, et de ramener les hommes à la vertu et à l'amour de Dieu et du prochain. Sa douceur, sa bienfaisance, le sacrifice même qu'il fait de sa vie, dans l'espoir qu'il servira à ramener les hommes à la vérité, à la justice, à l'indulgence les uns pour les autres, tout en lui peint un être extraordinaire, mais rien de plus. Sa grace entraîne, sa bonté ravit; sa patience, son dévouement, sa mort cruelle, commandent tous les sentimens à la fois : *il est impossible de ne pas l'aimer....* et l'ADORER était le mot qu'il fallait dire. Rousseau lui-même est obligé de convenir que, *si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.* (a)

Ainsi donc l'auteur attribue les guérisons miraculeuses de Jésus-Christ à la connaissance qu'il avait acquise des ressources de l'art, et le succès de ses prédications à l'éloquence du cœur, que les graces naturelles et une figure céleste pouvaient faire regarder à cette époque comme un véritable prodige.... « Personne avant lui n'avait possédé à

(a) *Profession de foi du Vicaire savoyard.*

« un si haut degré le secret de captiver les hommes « par la parole ; personne n'avait eu cette figure « angélique, cette onction insinuante, cet œil per« çant qui discernait toutes les plaies secrètes, ce « baume consolateur qui allait aussitôt les guérir. « C'était, sous le visage d'un bel enfant, le cœur « expansif d'un jeune homme et l'esprit réfléchi « d'un sage..... »

Voilà les phrases avec lesquelles on donne à Jésus-Christ une grande supériorité sur les autres hommes, et même sur les autres législateurs, mais sans admettre en aucune manière la divinité de sa mission, et en affectant de supprimer tout ce qui en établit la preuve ; et c'est avec ces phrases, et après avoir lu de semblables romans, que quelques personnes, très-faiblement instruites, finiront peut-être par penser que le christianisme établi sur l'Évangile n'est qu'une très-belle invention poétique, et ne verront plus que de l'esprit ou du génie dans un ouvrage sublime où tout n'est que lumière et vérité.

NOTE (19), CHAP. IV, page 370.

S'il était nécessaire de donner du poids à cette assertion, j'invoquerais l'imposante autorité de Bossuet, plaçant, en quelque sorte, son auguste élève dans les régions célestes pour lui montrer de cette hauteur la cause secrète, mais certaine, qui détermine les révolutions des empires.

« Souvenez-vous, Monseigneur, lui dit-il, que ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence.

« Dieu tient, du plus haut des cieux, les rênes de tous les royaumes; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérans? il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs? il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance; il leur fait prévenir les maux qui menacent les états, et poser les fondemens de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine toujours courte par quelque endroit; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances, il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse, et ses précautions lui sont un piége.

« Dieu exerce, par ce moyen, ses redoutables jugemens, selon les règles de sa justice toujours infaillible. C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin : quand il veut lâcher le dernier et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils....

« C'est ainsi que Dieu règne sur tous les peuples. Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou par-

lons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance : ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains, est un dessein concerté dans un conseil plus haut ; c'est-à-dire, dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et les effets dans un même ordre. De cette sorte tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

Par là se vérifie ce que dit l'Apôtre : « Que Dieu est heureux et le seul puissant roi des rois et seigneur des seigneurs. » Heureux, dont le repos est inaltérable, qui voit tout changer, sans changer lui-même, et qui fait tous les changemens par un conseil immuable ; qui donne et qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme à un autre, d'une maison à une autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement !...

« En un mot, il n'y a point de puissance humaine qui ne serve, malgré elle, à d'autres desseins que les siens : Dieu seul sait tout réduire à sa volonté. C'est pourquoi tout est surprenant, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée....... » (*Discours sur l'Hist. univ.*, 3e part.)

Quelle céleste lumière répand le génie de ce grand homme sur les événemens qui nous étonnent, et dont nous recherchons les causes ! quel

vaste champ elle offre à la pensée! La philosophie seule, et sans le secours d'une inspiration divine, eût-elle jamais pu concevoir ces idées sublimes, ou tracer avec cette majestueuse simplicité les lois de l'impénétrable sagesse qui gouverne le monde, et qu'on dirait écrites sous sa dictée?

NOTE (20), CHAP. IV, page 379.

Pétrarque a consacré les sentimens de la piété la plus tendre et la plus affectueuse dans la belle invocation qu'il adresse à la Vierge, et que je crois être le dernier de ses ouvrages poétiques. Je ne connais point de traduction française de cette cantate qui en demanderait une meilleure, que celle que j'ose essayer ici. Mais peut-être est-il impossible de rendre en français ces accens si touchans et si purs d'une ame pénétrée de la sensibilité la plus douce et la plus exquise, et que la langue ainsi que le rhythme italiens expriment avec une grâce et une harmonie inimitables. C'est l'idiome de l'amour sous une modulation céleste.

CANZONE VIII.

Vergine bella, che di sol vestita,
Coronata di stelle, etc.

Rime del PETRARCA, part. II.

« Vierge couronnée d'étoiles et toute resplendis-
« sante de beauté, toi qui sus tellement plaire au
« soleil dominateur et souverain de l'univers, qu'il
« voulut tempérer, sous le voile de la pudeur,
« l'éblouissant éclat de sa lumière, c'est le plus
« saint enthousiasme qui m'excite à te célébrer
« dans mes vers. Mais comment l'entreprendre, si
« tu ne m'inspires, et sans le secours de celui que
« le divin amour fit reposer dans ton sein ? J'in-
« voque avec ardeur celle qui toujours accueillit
« les vœux que lui adresse une foi sincère : si le
« tableau de la faiblesse et de l'extrême misère de
« l'humanité sut jamais attirer tes regards, écoute
« avec intérêt ma prière, et, dans les cruels com-
« bats qu'éprouve mon cœur, ne lui refuse point
« l'appui qu'il implore, quoique je ne sois qu'un
« peu de terre animée, tandis que tu règnes dans
« le ciel.

« Vierge, modèle de sagesse, la première d'entre
« les Vierges prudentes, et la seule dont la lampe
« céleste répande une si pure lumière, soit que, du
« sein de l'affliction, on te regarde comme le bou-

« c'est ton humilité profonde qui t'éleva jusqu'au « plus haut rang de la céleste gloire ; c'est de « toi que sortit la source de miséricorde et de « bonté ; c'est de ton sein qu'on vit éclore le so- « leil de justice qui dissipa ces nuages d'erreurs « et d'iniquités amoncelés sur la terre. Trois « noms les plus chéris et les plus doux se trou- « vèrent en toi réunis : fille, épouse et mère ! « mère auguste et glorieuse du souverain libé- « rateur qui brisa toutes nos entraves, détruisit « l'esclavage du monde et lui rendit la paix et « le bonheur, fruit mystérieux et sublime d'un « douloureux sacrifice sur lequel aujourd'hui re- « pose mon espérance.

« Vierge, la seule sans modèle et sans copie, « qui fut la première et n'eut point de seconde, « et dont le ciel illustra les vertus ; toi dont les « saints et chastes desirs, la douce modestie et « la fécondité virginale, surent élever à l'Éternel « un temple vivant embelli de ta pureté, c'est toi « seule qui peux répandre sur mes derniers jours « ces délices d'un véritable amour que mon cœur « a vainement cherchées : fais que la grace abonde « où l'erreur a dominé. O, Marie ! Vierge douce « et compatissante, toutes les puissances de mon « ame se prosternent devant ta bonté ; écoute mes « vœux et mes regrets ; remplace, je t'en conjure, « par une fervente et pieuse ardeur, ces senti-

« mens dont l'illusion fit pendant si long-temps le
« charme et le tourment de ma vie.

« Vierge toute éclatante de splendeur et ferme-
« ment établie dans l'éternité; brillante étoile qui
« domine sur une mer orageuse; guide fidèle du
« malheureux navigateur qui met en toi sa con-
« fiance, vois l'effroyable tempête qui me me-
« nace : sans nocher et sans gouvernail, comment
« échapper au naufrage, si tu ne daignes me
« secourir ? Hélas ! mes fautes renouvelées et
« mes erreurs si longues ne m'ont-elles pas rendu
« indigne de tes regards ? Oui, je l'avoue, Vierge
« secourable, je ne mérite point une telle faveur :
« mais souffriras-tu que l'ennemi que tu foules
« sous tes pieds, rie de mon malheur et brave ta
« puissance ? Non : tu te souviendras qu'elle a
« pris sa source dans le péché même, et que c'est
« pour en effacer les traces que le fils de l'Éternel
« voulut, sous une forme humaine, prendre nais-
« sance dans ton sein.

« Vierge chérie de tous les cœurs sensibles, que
« de larmes déjà ont coulé de mes yeux ! que de
« vaines espérances, que de vœux perdus n'ont
« fait que multiplier encore mes dangers et mes
« peines ! Depuis l'instant où j'ai vu le jour sur
« les bords fleuris de l'Arno, cherchant de tous
« côtés le bonheur, qui me fuyait sans cesse, la

« trame de ma vie ne s'est composée que de cha-
« grins et de tourmens. Les charmes d'une beauté
« mortelle, ses graces ravissantes, le son d'une
« voix pure et céleste, ont toujours maîtrisé
« mon cœur. Hélas ! combien il chérit encore le
« souvenir de cet esclavage ! et peut-être je touche
« aux derniers jours de ma vie !.... Plus rapides
« dans leur cours que la flèche qui fend les airs,
« ils se sont écoulés parmi les contrariétés et les
« douleurs, et maintenant je ne vois et n'attends
« plus que la mort.

« Vierge consolatrice, au nom des douleurs
« dont ton ame fut brisée, daigne m'aider dans
« une entreprise au-dessus de mes propres forces;
« ne m'abandonne point dans ce terrible passage,
« où ta main seule peut être mon appui; ne con-
« sidère en moi ni mon indignité, ni ma fai-
« blesse, et n'y vois que l'imparfait ouvrage du
« Dieu de bonté dont je suis la créature. Ma triste
« destinée et les égaremens de ma vie ont fait de
« moi comme d'une roche animée qu'ont sillonnée
« de vaines et continuelles larmes; rends-les pro-
« fitables, ô Vierge sainte, en les faisant couler
« sur mes erreurs, et que du moins mon dernier
« soupir, bien différent de ceux qu'elles m'ont
« arrachés, soit l'expression d'un cœur que rien
« n'attache plus à la terre !

« Vierge auguste, dont le cœur entretient la

« divine flamme de la charité comme le principe « du pur amour ; ennemie de l'orgueil et vrai « symbole de la sainte modestie, prends pitié « d'une ame qui s'humilie et n'a plus de ressource « que l'indulgence. Si j'ai pu brûler d'une flamme « si vive et si constante pour celle qui n'était « qu'une image terrestre et périssable de la beau- « té, quels célestes sentimens devront s'élever « dans mon ame pour honorer celle qui voit « s'éclipser ou s'anéantir tout ce qu'on oserait lui « comparer? Vierge immortelle, délices du ciel « et protectrice des humains, si tu daignes me « délivrer des sentimens et des desirs qui ont si « long-temps abaissé mon ame, ajoute encore à « tes bienfaits celui d'ennoblir, d'exalter toutes « mes pensées et de purifier toutes mes expres- « sions : c'est à toi seule que désormais je con- « sacre et mon cœur et mon style, et mes larmes « et mes soupirs, et mes talens et mon génie.

« Le jour fatal s'approche et ne peut être bien « éloigné; tour à tour et mon faible cœur, et ma « conscience alarmée, et l'impitoyable mort, me « harcèlent et m'aiguillonnent. Le temps court, « se presse et m'entraîne. O Vierge, mon unique « espoir, daigne me recommander à ton fils bien- « aimé dont la divinité sanctifia la nature hu- « maine; obtiens de lui qu'il place mon ame fati- « guée dans l'éternel séjour d'un paisible bonheur,

« et qu'il accueille dans sa miséricorde le sincère « hommage de mon amour, de ma confiance et « de ma foi. »

Parmi les poésies sacrées il est peu de morceaux qu'on puisse comparer à celui-ci, pour la beauté des images et la noblesse des pensées. Pétrarque n'a fait qu'y développer ces sentimens d'espérance religieuse et d'amour de la vertu qu'il conserva toute sa vie, et dont sont remplis ses autres ouvrages, même les plus tendres et les plus passionnés. Des personnes sages et réfléchies y verront combien la véritable piété fournit d'abondantes consolations dans ces redoutables momens où l'imagination effrayée semble, de concert avec la nature, se soulever à la vue de la destruction qui la menace : mais ce qu'il est à desirer qu'on y voie sur-tout, c'est qu'avec un génie supérieur, de grands talens, beaucoup d'esprit et une érudition profonde, on peut encore être religieux, et l'être du fond du cœur.

NOTE (21), CHAP. IV, page 390.

J'ai décrit quelque part ce petit monument : c'est la copie faite en albâtre par Pisani, célèbre sculpteur de Florence, du tombeau de Laurent de Médicis, l'un des plus beaux ouvrages de Michel-Ange. La composition en est d'une simplicité sublime. Deux figures, appuyées sur un cénotaphe,

représentent, l'une, la Nuit dans l'attitude d'un profond sommeil; l'autre, le Jour ou le crépuscule du matin. Dans cet emblème, la Nuit me paraît être l'image de la vie qui finit pour donner naissance au jour brillant de l'immortalité.

J'ai placé une urne cinéraire entre les deux figures, et mis au bas du cénotaphe cette courte inscription :

P.P. M.M.

LUDOV. AMATI DE BOURBON ABBATIS.

LUDOVICI XV. FILII.

VITA FUNCTI NEAPOLI, ANNO 1787.

ÆTATIS SUÆ XXV!

EXIGUUM INGENTIS DOLORIS MONUMENTUM.

HOC.

LUGENS POSUIT.

FRANÇ.:. CL.:.: T*****. DIV.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

DES OBJETS DE LA CRÉATION EN GÉNÉRAL.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE. Page j
CHAP. I. Dessein de l'ouvrage. 1
CHAP. II. De la Nature. 17
CHAP. III. Vue générale de l'univers. 26
CHAP. IV. De l'existence et de la nécessité d'une première cause. 39
CHAP. V. Du Temps, de l'Espace et du Mouvement. 62
CHAP. VI. Du Feu élémentaire, considéré comme principal agent dans la nature. 77
CHAP. VII. De l'Économie générale de la nature; tout y change d'état, de forme, de manière d'être. 116
Notes de la première partie. 197

SECONDE PARTIE.

DE L'HOMME EN PARTICULIER.

CHAP. I. De l'Homme considéré sous le rapport de l'organisation physique. 273

CHAP. II. De l'Homme considéré sous le rapport de son intelligence et de ses facultés morales. Page 317

CHAP. III. Examen d'une opinion philosophique sur la nature de l'ame et sa spiritualité. 346

TOME II.

SUITE DE LA SECONDE PARTIE.

CHAP. IV. De la faculté de parler, comme source de la pensée. Page 1

CHAP. V. De l'ame des bêtes et de leur langage. 62

CHAP. VI. Résultat sur la nature de l'ame dans les êtres intelligens. 130

Notes de la seconde Partie. 138

TROISIÈME PARTIE.

DE LA DESTINÉE DE L'HOMME DANS L'AVENIR.

CHAP. I. De l'Avenir, et des différens moyens d'en acquérir la connaissance. 207

CHAP. II. Certitude d'un avenir pour l'homme, tirée de sa double constitution physique et morale. 260

CHAP. III. Du Bonheur après la vie. 280

CHAP. IV. De la Religion comparée à la Philosophie, relativement à la destinée de l'homme. 315

Notes de la troisième Partie. 392

FIN DE LA TABLE.

